



à Monsieur Nicolas Pysierowski

hommage de son
compatriote

Stefan Lubiczkiński

POEMES

DU MÊME AUTEUR

Les chefs-d'œuvre lyriques du Nord. Eugène Figuière,
éditeur.

L'amoureuse Initiation. *Roman*, Bernard Grasset, éditeur.

Les Zborowski. *Roman*. Eugène Figuière, éditeur.

O. W. MILOSZ



POEMES



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET C^{ie}, ÉDITEURS
7, RUE CORNEILLE, 7

MCMXV



I-1860

AVERTISSEMENT

A l'exception des deux parties intitulées « Symphonies » et « Nihumim » tous les ouvrages lyriques et dramatiques qui composent cette sélection, figurent, au milieu de nombreuses pages depuis longtemps reniées, dans les cinq recueils publiés entre 1900 et 1913.

Ceux qui les accueillirent jadis avec bienveillance ne me reprocheront pas de les leur présenter aujourd'hui sous leur forme définitive et dans une ordonnance renouvelée.

Oscar-W. de LUBICZ MIŁOSZ

Le Consolateur.

Lorsque je pense à Vous, à Vous, ô ma vieillesse,
Cher souvenir menteur d'un bonheur inconnu,
Beau septembre du cœur, amoureuse sagesse,
Fantôme pardonnant d'un passé vide et nu,
Lorsque je pense à Vous, grande amie, ô vieillesse,

L'ombre d'un étranger qui ressemble à ma vie
Me conte à sa façon l'histoire de mon cœur
Et je prête, boudeur, une oreille ravie
Aux légendes sans fin de ce tendre flatteur
De ce cher étranger qui ressemble à ma vie.

Je veux taire son nom : le son en est étrange
Comme un regard du jour filtrant dans un tombeau,
Puissant comme le bruit d'un coup d'aile de l'Ange,
Apaisant comme la senteur du nénulbo.
Repose dans mon cœur, chère musique étrange.

Que me contez-vous là d'une voix de mirage,
Faibles lèvres d'écho de mon jeune flatteur ?
Est-ce donc là ma vie, est-ce là mon visage ?
C'est trop pur, trop brillant pour ce nocturne cœur.
Que me contes-tu là, chaste voix de mirage ?

Mais le cruel charmeur ne daigne pas m'entendre.
Quand je lui dis : tu mens, ce cœur n'a pas aimé.
Il répond à mon cri par un rire si tendre
Qu'il semble que s'effeuille en nymphéa de mai
La bouche du charmeur qui ne veut pas m'entendre.

Il poursuit : et l'essaim de paroles ailées
Bourdonne éperdûment autour du cœur mortel
Et se pose parfois sur ses feuilles brûlées,
Comme pour y chercher un vestige de miel.
Ainsi je suis le vol des paroles ailées.

Tant qu'enfin l'enchanteur m'apprend à reconnaître
Un passé fabuleux fait de tendres instants,
De serments inouïs et d'heures qui, peut-être,
N'ont jamais fait sonner le triste cœur du temps ;
Ainsi mon enchanteur m'apprend à reconnaître

Une âme de mon âme, une vie inconnue,
Un printemps de légende, un fastueux été,
Des frères et des sœurs étrangers à ma vue,
Des jours édéniens qui n'ont jamais été.
Et si je doute un peu de ma vie inconnue,

J'entends : « Qu'il est donc vil le souci qui te ronge !
N'est-il pas plus charmant que la Réalité
Ce monde si léger, ce caressant mensonge,
Ce pleur de fard tombé des yeux de la Beauté ?
Éloigne de ton cœur le souci qui le ronge !

Contemple avec amour les flottantes collines
Ces épaves du soir sur l'océan des jours ;
Dormeur environné d'apparences câlines,
Laisse de ton destin s'effacer les contours
Avec le doux profil des lointaines collines.

Qu'elle m'apparaît grande et maternelle et sage
Celle qui doit un jour t'endormir sur son sein !
Une noble pensée éclaire son visage :
Son doux souffle, surpris par le froid du matin,
Monte en nuages purs. O maternelle, ô sage !

Quel dieu t'a donc promis des heures plus réelles ?
Quel froment te faut-il pour apaiser ta faim ?
Aime les cœurs changeants et les pierres mortelles
Et ces grands souvenirs qui, semblables au vin,
Peuplent ton cœur dormant de formes irréelles.

Jadis, aux conviés réunis sous les lampes
Tu ne demandais pas s'ils avaient soif et faim.
Tu déchirais les fleurs qui me serraient les tempes
Et tu les secouais en riant dans le vin.
Mais le soleil mystique a fait pâlir les lampes.

Un temps pur est venu, silencieux et grave.
Les fleurs ne cachent plus les beaux fruits du festin,
Et des mains de ta vie, autrefois mon esclave,
Frère, tu prends toi-même et le pain et le vin
Pour me les présenter, silencieux et grave.

Car tu sais maintenant que le sel de la vie
N'est pas dans le renom, la puissance ou l'amour
Mais dans ce pur bonheur, respecté de l'envie,
De marcher droit et fier jusqu'au déclin du jour
Sans même demander où mène cette vie.

Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire ;
Nos frères et nos sœurs ne le comprendraient pas.
Gardons-nous de mêler à leur danse, à leur rire
L'écho surnaturel des accents de Là-Bas...
Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire. »

Il se tait et confie à la vague apaisée
De mon sein le sommeil de sa tête d'enfant,
Léger comme ces vents qu'à travers leur rosée
Baisent les jeunes fleurs. Sur mon sein maintenant
Il dort comme le ciel sur la vague apaisée.

I

FEMMES ET FANTOMES

LES SEPT SOLITUDES

Le Poème des Demains.

Mon cœur, le bruit des faux qu'on aiguise est pareil
Au battement d'essor des ailes du bonheur.
Que ton chant soit la prière des moissonneurs
Perdus là-bas, dans le redoutable soleil.

Que ton chant soit beau de l'immortelle beauté
De toutes les douleurs et de toutes les forces.
Qu'il soit le sanglot des sèves sous les écorces,
Le rêve bleu des mers amoureuses d'été.

Que ton chant soit le somnambule des nuits claires,
Vagabond du sentier profond où l'on entend
Les sons de cloche de la lune sur les pierres
Et les accords des hautes tiges dans le vent.

Que ton chant soit l'écho de la foule sauvage.
Je l'aime avec effroi, comme on aime la mer.
Déjà l'aube promise éclaire les visages,
Un juin d'amour se mire aux boucliers de fer.

Que ton chant soit le bruit d'une époque qui croule.
Car les morts ont cessé d'opprimer les vivants.
L'évangile solaire illumine les foules ;
Des signes ont paru sur le front des enfants.

Qu'avons-nous vu, mon cœur ? Nous avons vu la guerre,
Le battement de l'oriflamme dans les vents,
L'éclat de la sueur dans un ciel de poussière,
La floraison des deuils dans le rouge printemps.

A gauche la tristesse, à droite le remords ;
A l'horizon le vol des grands vents de famine.
Les couronnes sans croix que l'enfer illumine
Et du sang sur le pain, et de l'or sur de l'or.

La luxure et le crime embusqués sous les ponts,
Triste cœur ! tout cela qui ne devrait pas être,
La maigreur des enfants qu'attirent les fenêtres
D'où l'on voit chanceler les pères vagabonds,

Les joues froides des orphelins, leurs vastes cœurs
Cherchant l'écho d'un cœur sous le crêpe des veuves,
Les cadavres trahis qui lavent dans le fleuve
La rougeur de la honte et le fard du bonheur.

Et quand il reviendra, mon cœur, tu lui diras :
« Ils auront de la boue et du repos, demain,
Dans l'hiver de la mort ; pourquoi donc n'ont-ils pas
Un coin de terre ici, pour y semer leur pain ? »

Ils auront tous, demain, leur maison du silence
Où l'oubli fermera les yeux purs du remords.
Pourquoi, pour quel plaisir ou pour quelle vengeance
Refuser aux vivants ce que l'on donne aux morts ? »

Alors il tirera des gouffres du sommeil
Les riches tout bruissants de larves desséchées ;
Dans le cuivre tordu des clairons du réveil
Il crachera le nom des sept mille péchés.

Il clouera l'hypocrite à sa fausse pitié,
Le corps de l'adultère à la chair de l'épouse.
Le cri de son courroux déchirera les douze
Trompettes de minuit du jugement dernier,

A l'Océan.

I

Je te donne, Océan, mon âme, ton amante,
Afin que l'eau, le ciel et ma soif de beauté
Se fondent, loin du bruit des stériles tourmentes,
En un sublime accord parfait d'immensité.

Car mon âme est l'écho de toutes les prières
Comme ta voix unique est le cœur de tes flots,
Et l'éclat de son rêve aveugle les lumières
Des sables chatoyants lavés dans tes sanglots.

Ici tu n'entends plus, Solitude hautaine,
Des vulgaires destins les rires odieux.
Ta joie, ô mon amour, est la douleur humaine,
Ta tristesse, ô ma vie, est l'extase des dieux.

Du miroir de l'espace et de l'éternité
Je vois sourire enfin le songe pacifique
Promis à ma fatigue où l'orgueil même abdique
En foulant les tombeaux sans croix des vanités.

Tu sais que je t'apporte une tendresse immense
Qui se plaint dans mon âme et dans mon cœur désert
De n'avoir à bénir, au berceau du Silence,
Que le sommeil du ciel et la douleur des mers.

Tu sais que mes regrets, mes efforts, mes désirs,
Sont les vols d'oiseaux noirs qui guettent les naufrages
Et que le cri d'adieu des éternels veuvages
Se mêle dans mon âme au glas des souvenirs.

Tu sais que mes bonheurs sont les soirs étoilés
Où les hommes trahis penchés sur les carènes
Tendent leurs bras vaincus vers l'appel des sirènes
Dont la chanson est douce au cœur des exilés.

Tu sais que sur la plage où veillent mes pensées
L'onde efface mon nom et rejette en sparies
Les vaisseaux d'aventure aux voiles embrasées,
Porteurs d'illusions dont la source est tarie.

Tu sais que ma ferveur est le trésor sombré
Dont la fable sourit aux songes de fortune
Mais qui n'est que l'éclat des vagues sous la lune
Ou le rouge signal d'un navire égaré.

Tu sais que mon amour des Futurs charitables
Est solitaire ainsi qu'un veilleur de vigie
Que bercent longuement dans les nuits redoutables
Les thrènes de la bise et de la nostalgie.

Mais qu'importe aux chercheurs de rivages nouveaux
Le cri de mort de leur aventure blessée?
Le vent qui sculpte l'océan saura tisser
Les grands linceuls d'écume et creuser les tombeaux.

II

— Comme ta voix est belle au lointain de mon rêve
Nuit glauque de la mer sous l'azur frémissant!
Le tranchant de tes flots brille comme les glaives
Que lèveront bientôt les esclaves puissants!

Ce jour-là je vivrai d'un plus ardent cantique
D'ivresse et de révolte au large de l'amour,
Ame enfin déployée en bannière héroïque
Aux vents harmonieux de l'heure du retour.

Car, connaissant mon cœur, immensité qui vibres,
Tu sais qu'il n'y survit rien de sûr, rien d'entier,
Sauf l'amour de mourir entouré d'hommes libres
Dans le linceul trop grand de ma propre pitié.

Nous aurons ce jour-là, toi des bises propices
Aux navires porteurs de fraternels souhaits,
Et moi, des chants plus forts, moissons de sacrifices,
Grands vents de liberté sur les drapeaux troués.

Tu polis le granit sous la vague marine;
Mais les flots de l'oubli jamais n'effaceront
Malgré leur dur labeur ennemi qui s'obstine
Le signe obscur gravé dans le roc de mon front.

Tu peux donc m'accueillir, vieux conteur de légendes,
Roi barbare au manteau de soleil et de vent,
Du geste que l'on tend vers les porteurs d'offrandes,
Car le barde est sublime et son rêve est vivant.

Et quand il frappera le luth au son tranchant
Tu verras sur tes eaux les dieux morts apparaître
Et ton âme d'aïeul reconnaîtra peut-être
La voix de Childe-Harold aux lèvres de son chant.

Hymne.

Nous t'apportons nos cœurs, ô Beauté, tristesse des anges !
Le marbre est amoureux des lignes de ton corps.
Oh ! pouvoir arracher à tes lèvres étranges
Le cri de dieu blessé des suprêmes accords !

Hélas ! l'Amour nous raille en disant que ta bouche
Est le repos du soir promis au pèlerin.
La douleur est ton sceptre et tout ce que tu touches
Grandit comme la flamme et comme elle s'éteint.

Tu meurtris tôt ou tard les cœurs que tu captives :
Souvent le premier vol se brûle à ton regard.
Tes doigts cruels et purs comme les sensitives
Font le geste éternel des baisers de départ.

Tu couronnes nos fronts de lauriers éphémères ;
Ton inspiration qui divinise et tue
Verse, afin de punir le fervent des chimères
Dans son hanap amer le vin de la ciguë.

Au cirque éclaboussé de roses et de baves
Nous avons vu l'éclair de ton glaive païen
Menacer des troupeaux de lions et d'esclaves
Pour distraire ton cœur élagabalien.

Et malgré tout cela nous t'aimons, Inclémente,
Ame des nuits de doute et de la nostalgie,
Toi qui donnes le rêve aux yeux durs des amantes
Et le goût de tes pleurs aux coupes de l'orgie.

Nous te glorifierons à l'heure la plus sombre ;
Ta joie est dans nos cœurs ; rien ne vaut son conseil.
L'arbre connaîtrait-il le souci de son ombre
S'il n'était pas vêtu de l'éclat du soleil ?

Chante donc, cœur ! le cep est surchargé de grappes !
La terre est jeune encore et le soleil est clair
Sur les seins de Vénus et les flancs de Priape
Et les trirèmes d'or illuminent la mer !

Le vent lustré des archipels du souvenir
Berce encore, le soir, la paresse des plantes ;
Des chevelures monte une odeur somnolente
De vins et de houblons fatigués de mûrir.

Des femmes aux yeux lents savent comme jadis
Se donner les doux airs de Calypso qui hèle
Odysseus égaré sur la mer éternelle
Pour nous guider vers le soupir de l'oasis.

Chante donc, cœur! la vie invite! son visage
Est fait d'un son de luth brusquement arrêté
En matière de songe et forme de beauté,
Et le cœur des cercueils bat sous ses pieds sauvages!

Chant à Céliane

C'en est fait des désirs et des soucis d'antan
Et des chants inspirés par la voix des colombes,
Tièdes comme le son d'une rose qui tombe
Sur une chevelure ou dans du vin dormant.

L'arc-en-ciel brûlé de l'espoir en vain se penche
Sur l'accalmie en tes yeux couleur de soupir ;
Il ne m'apparaît plus dans l'eau pensive et blanche
Où j'ai vu mon image et mes songes vieillir.

Notre grand Souvenir voilé de nostalgie,
— Archange noir perdu dans les brumes d'hiver —
Se dissipe déjà dans la langueur de l'air
Fané, comme le son de ton nom et ma vie...

J'ai longtemps contemplé le ciel de ta pâleur
Et j'ai bu tout un jour, à ta lèvre sauvage,
L'amour plus frais que l'eau qui tombe du nuage
Dans la coupe fidèle à l'oiseau migrateur.

Sauras-tu reprocher à mon indifférence,
Automne et calme plat sur des mers sans trésors,
Ce vide et cet éclat d'hiver et de silence
Qu'ont les miroirs tendus vers les lèvres des morts?

Tes rires sont glacés comme le bruit des grêles
Les soirs de fin d'été, dans les saules pleureurs ;
Tes paupières, fleurs d'eau, se balancent, plus frêles
Et plus sombres, sur le grand lac de ta pâleur ;

Ton corps est la clarté des lointaines averses
Du soir ; tes grands bijoux voilés ont la couleur
De la pluie assoupie au cœur des fleurs que berce
Le premier vent d'automne en robe de malheur.

Tes parfums font songer aux jardins envahis
Par les fleurs de sommeil, d'ombre et de souvenir,
Aux vieux soleils d'octobre en d'étranges pays
Dont le nom est une chanson qui fait dormir.

Et la saison, de sa voix lente, ô ma Dolente,
Chantonne pour nos cœurs la berceuse du Temps,
Car l'oubli s'est couché sur les âmes stagnantes
Comme la rouille molle et verte sur l'étang.

Il n'a pas eu la force, hélas ! de traverser
L'océan de mon rêve et de ma solitude,
Ton cher nom tiède et blanc, tel un oiseau du Sud,
Pâle oiseau de passage, exil de mes pensées !

Dans le bruit de ta robe erre la mort des feuilles ;
Ta présence est l'ennui des lampes résignées
Qui sont, la nuit, les confidentes des aïeules
Dont les mains maigres font songer aux araignées,

Et tes yeux bleus comme la flamme des parfums
Et la ligne des soirs au-dessus des collines,
Ne m'inspireront plus que des chansons chagrines,
Céliane des jours enfuis, des jours défunts,

O forme pâle, ô fleur vue à travers la pluie !
Car le battement de mon cœur semble compter
Les feuilles que l'hiver détache de l'été
Dans ce soir blanc comme une opale à l'agonie.

Je voudrais, me penchant sur ton corps clair et doux
Ainsi qu'un marbre tiède où dorment des palombes,
Lui parler faiblement, lui parler à genoux
Et l'étreindre en pleurant, comme on étreint les tombes.

Ton nom ne fut qu'un son de cloche on ne sait où,
Dans quel ciel de pays d'enfance et de bonheur.
Le carillon est mort sans venir jusqu'à nous :
C'est mon cœur oublieux qui était le sonneur.

Et quand Pâques chantait dans la jeune chaleur
Je l'appelais la primevère du bocage.
Il faut donc bien, ma sœur, que ton pauvre visage
S'effeuille bien avant la blanche Chandeleur.

Tous ces mots sont si vieux. Tous ces mots sont d'hier.
Un immense abandon de fin de maladie
Endort mon souvenir, stérile azur d'hiver
Où ta pâleur est une lune de midi.

Et mon rêve est semblable aux roses de déclin
Qui parent de leur cendre et de leur somnolence,
Mélancolique amie en robe de romance,
Ta chevelure, orage ensoleillé de Juin...

Ne me console pas ! La bise de l'hiver
Pleure en tes mots d'amour peureux comme des blâmes ;
J'ai l'âme de la mer pour consoler mon âme !
Laisse-moi seul avec ma berceuse, la mer !

Et toi, Chanson, somnambule du vieux chemin,
Chanson du jour en fuite et du vent de la plaine,
Ferme pour le repos tes ailes de phalène,
Songe au sourire, hélas ! que tu seras demain !

Pauvre vieille chanson du soir aux notes molles
Comme un balancement endormi de hamac !
Le fantôme Novembre erre parmi les saules ;
Le sommeil de la lune a fait pâlir le lac.

Adieu, adieu ! Le fantôme Novembre approche !
Adieu ma pauvre, adieu ma morte, et pour longtemps,
Et pour toujours, ô Belle au Bois d'Oubli dormant...
— L'or de l'automne au loin sonne comme une cloche.

Chant de la Lointaine.

... Je serai, dans ton cœur, l'été sans fin des îles
Du Sud, un paysage vierge où tes accords
Connaitront la beauté de se sentir dociles
Au rythme élyséen des lignes de mon corps ;

Je serai le sanglot de la bonne fontaine
Où toute soif d'amour boit les couleurs du soir,
Et tu t'étonneras de trouver la Lointaine
A la première étape, en ton chemin d'espoir !

Je serai ta Forêt, tes Nuages, ta Plaine,
Tout ce qui sourira de te revoir si grand,
Car la mort des printemps fit douce mon haleine,
Dernier effort de brise en un jardin dormant ;

Je quitterai pour toi le vitrail du soleil
Et tu me trouveras assise sur ta couche
La rose du silence au coin de cette bouche
Et dans ces mains de miel la coupe du sommeil.

A ton recueillement je serai solitude,
A ton labeur, silence; et je t'enseignerai
A façonner tes vers selon les attitudes
Des cygnes riverains, anges des cieus sombrés.

Je serai l'heure franche où tintent les matines,
L'odeur de l'ombre et de la terre quand il pleut,
La voix des moissonneurs derrière les collines,
Toute la joie immense en pleurs de l'été bleu;

Et je serai la nuit! ma robe est la poussière
Des noctuelles d'or sous la lune moirée; —
Le battement muet et lent de mes paupières
Est un essaim dormant de mirtils des forêts.

Pour plaire à tes bonheurs, j'apparaîtrai sereine
Comme un nuage heureux suspendu dans l'éther,
Mais parfois triste aussi, pour séduire tes peines,
Comme un adieu d'enfant à de candides mers.

Avec un peu d'eau vive et de vent et de sable
Je saurai recréer tes visions d'enfant;
Avec quelques brins d'herbe une forêt de fable
Pour y bercer ton cœur orphelin du vieux temps.

Je sais des lieux dormants, mystérieux, semblables
Aux paysages purs qui rêvent dans le cœur.
Un charme ténébreux, tendre, indéfinissable
Y chuchote mon nom dans les arbres pleureurs.

Je me couvrirai d'un manteau de somnolence
Semé de fleurs comme une nuit de la Saint-Jean,
Et la mousse, l'écho, la lune, le silence
Reconnaîtront en moi la sœur du confident.

Heureux de pouvoir comparer ta Foi nouvelle
A l'aloès qu'enfante un siècle de torpeurs,
Tu t'agenouilleras, et ma chair sera belle
De la couleur de l'ombre et de la mort des fleurs !

Puis, trouvant à ma bouche un goût de fruit sauvage
Tu béniras ma vie et tu me souriras
Comme un enfant rêveur sourit à son mirage
Dans une eau calme, à l'heure où le soleil est bas.

Tu dénoueras, dans le midi, ma chevelure
Où se débattront des papillons aveuglés,
Et tu diras : « Voici l'été ; la terre est mûre ;
La moire des vents lourds se couche sur les blés ;

La vapeur d'or d'un grand sommeil doucement flotte
Sur la plaine ; le jour défaille de douceur ;
Je ris, et l'on dirait que mon rire sanglote
Dans la mélancolie immense du bonheur.

Confidente de l'ombre et des saules bruissants,
J'ai peur de tes chansons qui s'achèvent en thrènes
Je sens souffrir ma vie au profond de tes veines,
Ton cher reflet sommeille au secret de mon sang.

Et tu diras encor : « J'aime ta bouche agreste,
Les sources de ton rire et le goût de ton cœur.
Vois ! le ciel semble avoir pâli de notre inceste ;
Ton nom d'amante est beau ; dis-moi ton nom de sœur ».

— Je rirai doucement de te voir pris au piège
De ma tendresse et de mon charme, et je dirai :
« L'amour est pur comme un parfum de perce-neige
Au mois du renouveau, dans l'antique forêt.

L'amour, cher ciel bleu-gris fait d'âmes apaisées,
Voix du pardon nocturne au jardin repentant
Où l'insomnie heureuse enfante les rosées,
L'amour, tout ce qu'on pleure et tout ce qu'on attend ! »



— Comme elle sonne loin, dans les feuilles trop mûres,
L'automne chanson prometteuse d'étés !
J'ai vu s'éteindre, au jardin fou des chevelures,
Les juillets de mon âme aux midis exaltés.

Je ne me souviens plus au coin de quelle route
Ma vie a déposé le fardeau de l'espoir ;
Et j'ai tout vu mourir, la foi comme le doute,
La tristesse du jour comme l'ennui du soir.

Je me suis embarqué, sur le fleuve des âmes,
Pour le royaume des orgueils découronnés,
Et mon indifférence abandonne les rames
A l'onde léthéenne où je me reconnais ;

Et mon cœur est la cloche où s'exaspère et clame
Sous le batail géant un sinistre péan,
Et le néant de tout se couche sur mon âme
Comme sur les noyés le poids de l'océan.

Voyage.

Fanny, ma nostalgique aux yeux couleur de cieux
Défunts ! partons, vers le Jadis, en diligence. .
O! la route sentimentale, et le silence
Des vieux soleils, et ce désordre en vos cheveux,

Ma frêle amie aux yeux couleur de fleur-de-lin!
Le postillon jovial active les collines
En fuite à contre sens, et les brises câlines
Agacent les feuillets de votre Jocelyn.

Ce lac, ce lointain lac, petit comme une fleur!
Ah! puisse-t-il ne point finir, le cher voyage!
Vos yeux sont les calmes dormants d'avant l'orage;
L'ennui blanc des chemins grelotte de chaleur.

Le véhicule roule avec des rythmes doux
Vers le vieux pays des brigands et des musées.
La forêt vous bénit de branches amusées,
Mélancolique enfant fière de votre toux...

C'est la vieille chanson qui vient pleurer tout bas
Dans le parc orphelin de jadis, c'est l'amère
Et chevrotante mélodie, ô ma bien chère,
Du pauvre bon vieux temps qui ne reviendra pas...

Retour.

Vos lèvres sont encor la saveur des myrtilles,
Mais l'or tiède de votre rire s'est fêlé
Et je vois dans vos yeux, lagunes immobiles,
S'élargir l'encens las d'un vèpre violet...

Au bruit d'or des frelons dans la lumière forte
Demain se mêleront les mots que vous aimiez ;
Mais ce soir laissez-moi vous appeler ma morte,
Et vous parler tout bas, comme si vous dormiez,

Car, semblables aux lys dans le cri de l'automne
Les mots que vous aimiez se brisent dans ma voix ;
Mon âme d'aujourd'hui vous regarde et s'étonne
De reconnaître en vous mon âme d'autrefois...

— Puisque je vous retrouve à notre ancienne place,
Bercez d'un rire triste ou d'un refrain dolent
Mon rêve fatigué comme la lune basse
Qui tremble dans le soir voilé de parfum blanc,

Et, bien que vous songiez à l'amour éphémère
Et sauvage comme la fleur de l'éclair bleu,
Accueillez doucement dans la vieille lumière
Mon retour pâle encor d'avoir été l'adieu.

A une victime.

Que dis-tu de ces nuits, que dis-tu de ces jours,
Enfant malade et faux des ténébreux faubourgs ?
Loin, bien loin de l'enfer où tu vis épeurée,
Je sais une amoureuse et tranquille contrée
Où l'air est aussi doux que le vin du dattier.
C'est là que mon chagrin, c'est là que ma pitié,
Fuyant les mauvais yeux qu'éclaire un rire immonde,
Par les chemins dansants de l'azur et de l'onde
Voudraient conduire un jour leur faible et triste sœur.
Tendre est le nom du sol : Matmata, Métameur ;
Tendre est le nom de l'eau : la Méditerranée.
Tes grands yeux méfiants d'enfant abandonnée
Riraient avec amour à ce pays rêveur,
Lointain et lumineux comme la paix du cœur.
Devant ces monts rosés, ces lointains sans nuage,
Tu n'aurais pas besoin de voiler ton visage :
Une odeur de pardon souffle sur ce pays
Mélancolique et beau, charitable aux trahis.
Les fruits et le lagnis seraient ta nourriture ;
Les palmiers droits et fiers comme une femme pure
Te cacheraient, le jour, au soleil amoureux,

Et leurs belles mains d'ombre abriteraient tes yeux.
Que les mots sonnent doux sur les lèvres gercées
Des grands enfants menteurs qui vivent sans pensées,
Sans regrets, sans désirs! C'est un chant de repos
Que le demi-sommeil souffle dans les pipeaux.
Là, l'enchanteur naïf plein de ruses subtiles,
Sur les nattes de jonc fait danser les reptiles,
Et, les cheveux épars, saute en invectivant
Les longs badauds nourris de soleil et de vent.
Et tu rirais aussi de voir dans les tavernes
Les vieux fumeurs de kief, pieds nus et les yeux ternes,
Humer avec amour leur chibouk odieux,
Promenant leurs beaux doigts sur leurs barbes de dieux.
Que ce pays m'est cher! Je ne le saurais dire!
Si tu savais, enfant, quel air on y respire!
Un air pur et profond qui sent les terrains roux
Où croit l'arbre au doux cœur, ennemi de la toux!
Un air qui choit d'un ciel plus beau que les visages
Hâlés par le soleil des saints pèlerinages!
Là, la belle lumière et les fruits et le vent,
Loin des terribles murs où l'on achète et vend,
T'apprendraient à chanter d'une voix moins amère,
Enfant, mon cher enfant, qui n'as pas eu de mère!

A Ænobarbus.

I

A Néron Claude César, salut. — Un barbare
A fait quelques chansons pour toi : daigne l'entendre.
Tu fus jadis toi-même un joueur de cithare
Applaudi pour ses chants héroïques ou tendres.

Dois-je te faire rire ou te faire pleurer ?
Toujours un rire vain succède aux larmes vaines.
Pour commencer, comme Terpnus je frapperai
Par trois fois l'or flétri de la lyre romaine.

N'entends-tu pas, du fond de ta torpeur farouche,
Attentive au petit bruit du sang dans ton cœur,
Le battement du cœur d'Amour frapper ma bouche
Les syllabes tomber, avec des sons de pleurs ?

« Joyeuse ou triste, hélas, notre âme meurt trahie. »
— Reconnais-tu le rire et le sanglot des cordes,
César adolescent qui fuyais les discordes
Et qui faisais rêver les filles d'Achaïe ?

Ou, Jupiter d'or fauve au seuil du Capitole
Entends-tu, vers ton socle incendié de fleurs,
Monter, comme vers le soleil la voix des folles,
Les hymnes des mignons et des gladiateurs?

Lève-toi, drapons-nous dans les pourpres latines!
On acclame les chars et gaspille les vins,
Et les sables amers qui brûlent les narines
Aveuglent l'horizon des calendes de juin.

Le plus cruel destin est plus beau que la mer!
Si tu pleures ou ris sur le sépulcre vide
De ton cœur; si les doigts des froides Euménides
Du dégoût ont blessé la harpe de tes nerfs,

Si l'offense te laisse une trace éternelle
Comme le souvenir du meurtre dans l'acier;
Si, sur les hauts sommets, le goût des pleurs se mêle
Dans le creux de tes mains au sanglot du glacier,

Lève-toi, l'air est jeune et l'eau brille de brises
Et les chants de jadis soupirent dans l'écho.
Ceins-toi d'amour ardent pour ceux que tu méprises:
Le monde est tien, comment peut-il n'être pas beau?

II

Ton rire impérial sonne parmi les thrènes
De la Mort attentive aux gestes de ta main;
Les panthères, lapant la pourpre des arènes
Brillent sinistrement dans le soleil romain!

Le cortège pompeux des époques tuées,
Des Autrefois sans honte et sans étonnement
Avec ses chars trainés par les prostituées
Dans la nuit de nos cœurs défile gravement.

Drapons notre néant dans le mépris des rêves ;
Nous avons trop souvent sangloté vers l'azur.
L'universel silence et le pardon du glaive,
La vie est le moment d'une ombre sur un mur.

— Réveille toi, Ænobarbus, réveille-toi !
Comment peux-tu te croire dieu, toi dont la vie
Épuisa dans l'horreur d'une seule agonie
Tout son trésor d'amour, de douleur et d'effroi ?

III

Mais le premier accord s'est rompu dans un rire,
Un rire grave au fond de l'abîme des temps
Où le nom de César et le nom de l'Empire
Sont des feuillets de cendre emportés par le vent.

Sans trop t'aimer, sans trop te mépriser, je foule
Les traces de tes pas sur le chemin des jours.
Toujours le même amour qui sanglote et roucoule.
Et les mêmes adieux et les mêmes retours ;

Toujours les mêmes chants, toujours le même rêve.
Inlassable, il consacre à la même beauté
Le chef-d'œuvre nouveau, strophe imparfaite et brève
Au poème sans fin de la vie ajoutée.

Le besoin de scruter l'horizon des Demains,
Les longs jours sans pensée en face de la mer ;
Le Présent dont déjà nous sommes orphelins,
Les souvenirs saisis par les glaces d'Hier.

Le désir de pleurer et le besoin de battre,
Les ongles du supplice aux mains de la pitié,
Le cœur de l'histriion devenu son théâtre,
La moitié du serpent cherchant l'autre moitié.

Le flux et le reflux des flancs et de la gorge,
L'insupportable pouls qu'on voudrait arrêter,
Et dans nos propres cœurs le bruit des mille forges
Du remords, de la peur et de la cruauté!

La douceur qui détruit, la douleur qui répare
L'équilibre du mal que l'on ne peut saisir,
Le combat du cœur triste et de la chair barbare,
L'inassouvissement penché sur le désir!

Au croisement de nos vieilles routes lassées
Comme jadis, l'Ennui, le berger maigre et noir
Rassemble ses troupeaux de sinistres pensées
Et les chasse en sifflant vers son rouge abreuvoir.

IV

Mais le temple est désert ; les flambeaux sont éteints ;
L'écho n'a plus de voix pour les strophes antiques.
Une atmosphère hostile étouffe les cantiques
Et la mer elle-même est veuve des lointains.

Tout est triste et petit et le chétif poète
N'ose plus demander aux faux Césars drapés
Dans les plis chrétiens des toges de la paix
Le sang qui rajeunit les pourpres de la fête.

Adieu dans le soir.

Dormez, — non, partez. Laissez-moi seul. Voici l'ombre.
Nos voix sont chutes de cailloux au fond des tombes.
Un encens de sommeil couvre les marécages.
Je suis vieux du jeu des heures sur vos visages.

Dormez, partez, mourez, vous qui fûtes les noms
Ephémères d'une même douleur qui reste.
J'ai vécu votre jour, je suis las de vos gestes.
Mon cœur n'a plus d'échos pour vos oui, pour vos non.

Par ici, suivez-moi. Comme le soir est vieux !
Quand vous serez partis, je fermerai la porte.
Je serai seul... Partez, partez, mes feuilles mortes,
Partez, dans le grand vent d'oubli silencieux...

Emportez mon amour ou mon indifférence ;
Nous mourrons comme l'ombre et les fleurs et les dieux.
Hâissez ma froideur ou plaignez ma souffrance.
— Vers des pays nouveaux, vers de nouveaux adieux !

.....
Ayez pitié de moi, Nuit, Souvenir, Silence !

II

FEMMES ET FANTOMES

LES SEPT SOLITUDES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

Aliénor.

Oh! par pitié! ferme tes yeux trop grands d'idole,
Ma triste enfant de Joie!
Les mains tièdes du soir ont fermé les corolles;
Et puis, je vois
De si noires pensées, de si lugubres paysages
Dans l'eau blonde de tes yeux et dans ton âme nue!
Ton rêve est un Saana peuplé de lys amers,
Un diadème de perles plus sombres que ton front;
Ses fleurs ont le parfum des vagues de la mer,
Ses chaudes perles sont des gouttes de poison!
Ah, l'Éden de ton âme est triste, et les fruits qu'on y mange
Ont le goût des baisers menteurs et de la fange!
— Hélas! Ils rêvent et pleurent là-bas,
Dans les lointains fanés de tes yeux lourds
Les Crédules dont les mains cueillirent autrefois
Le fruit de la Douleur au verger de l'amour!
Le feu des fleurs se fige au souffle de l'hiver;
Les lys d'enfer,
Rouges et froids, se doublent et grimacent
Dans la blancheur du lac à la robe sans pli;

Le silence neige en pétales de soie mauve
Sur les étangs aveugles jonchés de lueurs mortes,
Sur un jardin d'automne éternelle et d'oubli...
— Elles pleurent dans ce jardin; là-bas, là-bas,
Les courtisanes aux lèvres lasses,
Les pâles vendeuses de baisers !
L'or de leurs chevelures s'est brisé ;
Leurs yeux sont froids comme les pluies d'hiver,
Et l'ennui de leurs mains effeuille
Les tulipes qui meurent d'orgueil,
Les roses qui s'éteignent d'amour...
Elles pleurent, là-bas, là-bas,
Vers leur passé d'heures légères,
Celles que l'on aima jadis ici-bas
Et qui furent pourtant des Étrangères !
Sur la blancheur des seins se fanent les caresses
Des glorieux barons, des vassaux couronnés,
Et, avec un bruit tiède de chair paresseuse qu'on frappe,
Sur leurs lèvres aux parfums de grappes
Meurent les beaux baisers des Empereurs et des Papes !

Le sommeil, oasis du désert de la Vie,
Tisse pour ta fatigue
Un linceul d'ombre diaphane...
Hélas ! Ton rire amer pleurait d'ennui, ô femme,
Et ta bouche riait de haine
Quand je buvais le vin vivant de ton haleine !
Ton beau corps s'est vautré sur les velours d'or noir,
O fleur lugubre, ô fleur hâlée,
Lys de poison cueilli aux rives de volupté !
Le lourd et rouge encens des paroles d'amour,
Profond nuage de musiques et de clartés,

S'est abattu sur les dalles d'ivoire, et la vaine fumée,
Impalpable comme nos heures lascives, s'est dissipée!
Ta bouche a bu le sang chanteur des hanaps roses,
Ta bouche, violente étoile rouge des ténèbres de mon cœur!
Dans l'or triste et fané des coupes brûle encor,
— Blond comme ton corps —
Un reste de vin qui meurt avec le jour...
— Enlace-moi, lierre noir de ma douleur;
Nuit de mon âme, berce-moi,
Que je sois le noyé du fleuve de ta voix.
Ton ivresse a chanté les serments faux,
Et les baisers d'aumône
Sont tombés de tes lèvres sur mes cheveux et mes paupières,
Avec un bruit railleur de cristal mort
Et de pierres légères,
— Mensonges dont s'enorgueillit ta misère de courtisane.
— Oh! par la vie! mon âme te hait,
Vendeuse d'illusions grossières,
Et ma Pensée te plaint, car ta bouche profane
La douce et sainte relique d'amour,
De vérité, qu'est toute lèvre!
Quand ma tristesse te caresse
De son aile d'ange méchant, de son aile de cygne noir,
C'est d'ennui que tes yeux pleurent dans les miroirs,
Aliénor, Aliénor, hélas!
Et quand je frappe ton corps
Il sonne comme une amphore
Vide, car ton cœur plébéien s'est calciné
Dans la flamme des joies mauvaises,
Car les baisers de la Luxure ont bu tes veines,
O ma lugubre et périssable au rire condamnée!

Vois! le Soir pacifique éparpille ses fleurs
Sur la mer en prières où meurent les rumeurs...
L'eau est un beau vitrail ancien aux couleurs pieuses
Comme la pensée de la mort dans les yeux des blanches
Qui psalmodient la page du soir des missels [fileuses
Selon le rythme de la berceuse des rouets.
L'instant est de jadis. La chevelure dénouée
D'une averse brille là-bas parmi la soie brûlée du ciel.
Près du rivage une barque sommeille dont les voiles
Sont aussi blanches que les ailes d'un ange de la mer ;
Là, de beaux souvenirs vêtus d'or vespéral
Frappent des lyres ternies et chantent une prière
Dont chaque son fait naître au profond du soir une étoile.
Et j'ai pitié de toi, vraiment, car la bonne Tristesse
Pleure comme une aïeule aux yeux pleins de pardons
Dans l'ombre du berceau maudit, ma Pécheresse,
Et te parle de ton enfance trop lointaine
Et des roses de fard qui flamboient dans tes longs
Cheveux, comme les fleurs de vice, de paresse
Et de misère dans les blés!
Oui, j'ai pitié de toi et de ta pourpre vaine
Qui étend sa splendeur sur les plaies du remords,
Et des bijoux aux yeux fascinateurs et faux
Qui s'enroulent, serpents aveugles de feu mort,
Autour de ta blancheur glacée de courtisane!
— Oui, j'ai pitié de toi, maintenant que la vieille Tristesse
Te parle du néant de tes pensées
Et de la Honte qui a versé
Son silence lugubre et méchant sur tes lèvres!

Hélas, hélas!

J'aime le sang de ton cœur, le sang et le venin

De ta douce bouche, Aliénor ! Il me semble
Qu'en tordant ta chevelure, mes mains
Feraient jaillir le sang des fleurs et des métaux !
Tes paroles ont la douceur des brûlures et des morsures,
Tes baisers sont profonds comme ceux des couteaux !
Dans tes chers yeux, Saanas de langueur des musiques,
Gardiens enchantés du trésor ébloui
De la lune captive au sein des mers persiques
J'ai vu brûler l'amour de la nuit pour la nuit.
C'est à travers mes pleurs que je vois ton visage
Beau comme un son de harpe, trop beau pour survivre à
[l'instant,

Pâle, pâle comme le vent
Qui chasse vers le sud les cygnes de passage.
Ah ! — secouant ta chevelure, dont les lumières
S'allongent vers mon cœur avec leurs têtes de lys rouges,
— Ta chevelure où la colère
Du soleil et des perles
Allume des lueurs d'épées —
Fais que ton rire jeune sonne un glas de mépris,
O beauté de la chair, toi qui marches drapée
Dans l'incendie aveugle et froid des pierreries !
Car les pensers d'orgueil et les pudeurs de vanité
Qui tombèrent pour ta gaité
Avec un bruit d'idole creuse et un râle de bijoux faux,
Ne valent ni tes bras luisants et recourbés
Comme les glaives et les faux,
Ni tes cheveux amers, ni ce profond visage
Aux yeux ensoleillés comme les fleurs sauvages !
Toi qui mis sur ma vie tes mains de mauvais ange,
Toi dont la voix me fait douter du silence des fleurs,
Dis-moi pourquoi mes lèvres battent comme des veines

A la place où ta chair est l'écho de ton cœur?
Dis-moi pourquoi ta bouche est rouge
Comme les tulipes blessées,
Dis-moi pourquoi l'odeur des grappes écrasées
Rampe sur ta poitrine et brûle en tes baisers?
Je t'aime, hélas, je t'aime!
Ton beau visage est pâle, sous sa robe de fard,
Comme l'eau fatiguée de la clepsydre où pleurent
Les tristesses des jours dans le vide des heures !
Car tu souffres comme souffrent les fleurs,
O Toi qui dois mourir !
Tu souffres comme les jardins macabres de l'hiver,
Et tu souffres comme la vieille esclave des Chimères,
L'Ame qu'enivrent
Ces mensonges du Temps qu'on nomme Souvenirs !

Lalie.

Le parc malade de lune était profond comme une âme,
La couleur de la nuit était belle comme la douleur...

(Toutes ces choses sont si loin, si loin !)

Au parc malade de lune régnait une dont la vie
Était sœur de la mort des brises sur les fleurs.
La couleur de la nuit était belle comme la douleur.

(Toutes ces choses sont si loin, si loin !)

Les brises des jardins du Nord et les fleurs savaient le nom
De celle qui était leur pensée et leur mélancolie.

(Toutes ces choses sont si loin, si loin !)

La lune, au ciel profond, chantait : Bon sommeil, bon som-
[meil, Lalie,

Lalie des parcs qui jauniront, Lalie des roses qui mourront !
Lalie était le nom de ma mélancolie.

(Toutes ces choses sont si loin, si loin !)

Les yeux de Lalie étaient l'heure où les lagunes
Pâlissent étrangement de pressentir les ténèbres ;

(Toutes ces choses sont si loin, si loin !)

Deux papillons d'un rouge mort étaient les lèvres

De Lalie, la princesse confidente de la lune.

Ah! les beaux baisers de Lalie, nuits d'avril aux tièdes
[ténèbres...

(Toutes ces choses sont si loin, si loin!)

Mon amour était un peu moins qu'un ange, un peu plus
Qu'une fleur, mon amour. mon amour perdu!

(Toutes ces choses sont si loin, si loin!)

Ma pensée était la langueur des jours où le bonheur lui-même
Pleure de la douceur de se sentir de Mai.

— O mon amour, mon lointain amour, mon amour perdu!

(Toutes ces choses sont si loin, si loin!)

— Et maintenant la neige tombe en lourds flocons d'oubli,
Tombe, tombe lentement, tombe sur le sépulcre de mon amour.

(Toutes ces choses sont si loin, si loin!).

Bon sommeil, bon sommeil, Lalie douce, Lalie
Des roses mortes, des parcs jaunis!

Dans le sépulcre de l'amour, bon sommeil, bon sommeil!

(Ah, toutes ces choses sont si vieilles, si vieilles!)

Berceuse.

Vos yeux sont un demi-jour bleu-gris, ô ma Lilia,
Un demi-jour bleu-gris sur la contrée des joies lointaines...
Au pays de vos yeux la somnolence est reine.
Les fontaines chantent doucement aux parcs d'autrefois...
Vos yeux sont un demi-jour bleu-gris, ô ma Lilia!

Prenez mon cœur, ô sœur chérie, et bercez-le!
Je vois, dans vos yeux, des jardins, des rivières, des montagnes,
Tout un paysage qui s'efface et s'éloigne,
Tout un royaume qui sombre dans le silence bleu.
Prenez mon cœur, ô sœur chérie et bercez-le!

Comme une musique entendue dans le demi-sommeil,
O Lilia, brume du jardin des Songes, vous êtes douce!
— Le réveil sera beau, demain, des fleurs des bois parmi
[les mousses,
Et dans le soleil jeune sonneront les abeilles!
— O Lilia, musique entendue dans le demi-sommeil!

Nous reverrons, en rêve, les grands arbres lourds de fleurs,
O ma pensive, — les grands arbres de la vallée,
Et votre regard sur mon âme sera la couleur
De la lune penchée sur les pierres des mausolées...
Nous reverrons, en rêve, les grands arbres lourds de fleurs.

Notre bonheur connaît le jardin des Mélancolies.
Ah! Lilia, qui sait si, demain, le mensonge de nos pensées
Ne sera pas la réalité de l'oubli?
La douceur ne se mire qu'aux lagunes du passé...
Notre bonheur connaît le jardin des Mélancolies.

Dormons... Les ombres des chemins se sont fondues dans
[l'Ombre.
Qu'importe Demain? Je suis sûr qu'Aujourd'hui existe,
Et que la brise du jour clair n'est pas morte sur les fleurs
[sombres,
Et que mon âme vibre encore sur vos lèvres tristes...
Dormons, dormons.. Les ombres des chemins se sont fon-
[dues dans l'ombre.

Solitude

Je me suis réveillé sous l'azur de l'absence
Dans l'immense midi de la mélancolie.
L'ortie des murs croulants boit le soleil des morts.
Silence.

Où m'avez-vous conduit, Mère aveugle, ô ma vie?
Dans quel enfer du souvenir où l'herbe pense,
Où l'océan des temps cherche à tâtons ses bords?
Silence.

Echo du précipice, appelle-moi! Démence,
Trempe tes jaunes fleurs dans la source où je bois,
Mais que les jours passés se détachent de moi!
Silence.

Vous qui m'avez créé, vous qui m'avez frappé,
Vous vers qui l'aloès, cœur des gouffres, s'élançe,
Père! à vos pieds meurtris trouverai-je la paix?
Silence.

Le pont sur le Rhin

Douce, chantante averse blonde d'été sur le Rhin,
Lianes d'or somnolent aux balcons fleuris de rouille.
La musique d'un nom étrange et des pleurs dans du vin
— Toutes choses qui furent et ne furent pas —
Et des adieux d'enfants en deuil, dans le matin...

Cherches-tu ton mirage mort dans l'eau grise du Rhin?
— Dans l'eau vieille du Rhin, qui trouve son mirage éteint?
Yeux d'enfant-reine, lèvres de fée et printemps de voix,
— Toutes choses qui furent et ne furent pas —
Et le même goût, et plus le même, ah, dans ce vin...

Espérer? qui te défend d'espérer? Songe aux années
De te revoir tout autre, tellement autre, étonnées!
Ah, plus de rêves, ni de demains ni d'amours pour toi.
— Toutes choses qui furent et ne furent pas —
Songe, ami, à tes grandes solitudes effeuillées!

Je te donnerai — mais ne le dis pas — la pauvre clef
Du caveau de ton passé, là-bas, loin dans la vallée
Où l'on voit jour et nuit la neige neiger sur le Rhin;
— Et toutes choses qui furent et ne furent pas
Luiront comme des villes dans les lacs d'or de ton vin,
Dans les lacs d'or — songe aux années — de ton cher vin
[du Rhin.

Danses

Nos faibles joies n'aiment plus les rondes violentes
Qui s'échevelaient au rire énorme de Silène ;
Il nous faut, aujourd'hui, des mélodies lointaines,
Des gestes de fatigue extrême et des couleurs dolentes.

Il nous faut des accords monotones comme nos heures,
Il nous faut les yeux léthargiques des danseuses
Qui, rêvant de leur vieille et douce Asie-Mineure,
Agonisent en des luxures paresseuses.

Cette musique est la pauvreté de nos âmes,
De nos âmes qui ne savent plus chanter qu'un seul air,
Et cette danse, où s'exaspère une stérilité de spasmes
N'est-elle pas la lassitude de notre chair ?

Sauvagerie alanguie des femmes sur qui l'ombre
Des arbres calmes de là-bas repose encore,
Cliquetis de bijoux nocturnes, aromes sombres,
Tressaillements moitié d'amour, moitié de mort !

Ah! c'est cela qu'il faut aux mourants que nous sommes!
Des mouvements comme un regret de volupté,
Des rires comme des souvenirs de gaieté,
Des rythmes comme une fatigue de chanter...

Et surtout que Demain...

— Et surtout que Demain n'apprenne pas où je suis —
Les bois, les bois sont pleins de baies noires —
Ta voix est comme un son de lune dans le vieux puits
Où l'écho, l'écho de juin vient boire.

Et que nul ne prononce mon nom là-bas, en rêve,
Les temps, les temps sont bien accomplis —
Comme un tout petit arbre souffrant de prime sève
Est ta blancheur en robe sans pli.

Et que les ronces se referment derrière nous
Car j'ai peur, car j'ai peur du retour.
Les grandes fleurs blanches caressent tes doux genoux
Et l'ombre, et l'ombre est pâle d'amour.

Et ne dis pas à l'eau de la forêt qui je suis;
Mon nom, mon nom est tellement mort.
Tes yeux ont la couleur heureuse des jeunes pluies,
Des jeunes pluies sur l'étang qui dort.

Et ne raconte rien au vent du vieux cimetière. —

Il pourrait m'ordonner de le suivre.

Ta chevelure sent l'été, la lune et la terre.

Il faut vivre, vivre, rien que vivre...

J'ai trouvé...

... J'ai trouvé la plus ténébreuse place
Où le chant de la source la plus lasse
Compte, compte au profond du bois des fées
Le nombre triste et doux du temps qui passe.

Là je ferai choir le rideau de lierre
Et te couvrirai de lumière amère
Et t'expliquerai les plaintes de l'eau
Et les parfums du vent et de la terre.

Si tu sais que mon âme est comme enfuie
Si tu devines ce que fut ma vie
Souris chèrement le temps d'un sanglot.
Les roses folles s'ouvrent pour la pluie.

En des mots qui ne seraient d'aucun monde
Que ne puis-je te dire ma profonde,
Profonde et lourde peine qui s'ennuie,
Fille de mai, sœur de la terre blonde.

J'entends ton chant comme à travers le cœur
De bien des voix en longs linceuls de pleurs,
De bien des voix mortes ou vagabondes
Qui m'ont laissé là, seul avec mon cœur...

Une rose...

Une rose pour la douce, un sonnet pour l'ami,
Le battement de mon cœur pour guider le rythme des
[rondes;
L'ennui pour moi, le vin des rois pour mon ennui,
Mon orgueil pour la vanité de tout le monde,
O noble nuit de fête au palais de ma vie !

Et la complainte, pour mon secret, dans le lointain,
De la citronnelle, et de la rue, et du romarin...

Le rubis d'un rire dans l'or des cheveux, pour elle,
L'opale d'un soupir, dans le clair de lune, pour lui :
Un nid d'hermine pour le corbeau du blason ;
Pour la moue des ancêtres ma forme qui chancelle
D'illusions et de vins dans les miroirs couleur de pluie,

Et pour consoler mon secret, le son
Des rouets qui tissent la robe des moribonds.

Un quart d'heure et une bague pour la plus rieuse,
Un sourire et une dague pour le plus discret ;
Pour la croix du blason, une parole pieuse.

Le plus large hanap pour la soif des regrets,
Une porte de verre pour les yeux des curieuses.

Et pour mon secret, la litanie désolée
Des vieilles qui grelottent au seuil des mausolées.

Mon salut pour la révérence de l'étrangère,
Ma main à baiser pour le confident,
Un tonneau de gin pour la gaie misère
Des fossoyeurs ; pour l'évêque luisant
Dix monnaies d'or pour chaque mot de la prière

Et pour la fin de mon secret
Un grand sommeil de pauvre dans un cercueil doré.

L'Irréelle.

Laisse en mes mains dormir ta douce tête :
Juin des ruines brûle en tes cheveux blonds,
Lianes, soleil vieux sur les houblons.
Ta bouche est le pavot du mur qui prête
Sa vieille ombre moisie aux vagabonds.

Un chant de pêcheurs au mauve des mers
Voilà ce que m'est ta voix endormie,
Ta voix, invisible et pensive amie.
Ton cœur est le lit de fleurs des doux hiers,
La cloche tiède et sourde d'accalmie.

Un ciel de pays mort depuis longtemps
Chante en tes yeux, — un ciel de pauvre terre
Où la pâle Annabel et Guy de Vere
Et d'Elormie entendent aux grands vents
Sonner doux Octobre du cimetière.

Et qu'importe que tu sois irréelle
Et de celles qui ne furent jamais?
Ma solitude aux vieux jardins aimés
En est-elle moins charmeuse ou moins belle
Ton automne aux feuillages enflammés?

Fantôme.

Fantôme des jours de soleil sur Bagdad,
Lumière des bijoux de Schéhérazade,
« Astre d'argent » des vieilles ballades,
Midi voilé des fleurs malades,
Berce ma langueur enchantée, ô lune.

Reine éplorée des royaumes
Qui n'ont jamais existé ;
Mystérieux été
Qui fais mûrir l'opium,
Verse-moi ton sommeil ébloui, ô lune.

Confidente de l'insomnie des étoiles,
Vapeur de diamants et de perles du voile
De ton prêtre Héliogabale,
Soleil du printemps des opales,
Couvre-moi de ton amour précieux, ô lune.

Cloche blanche qui sonnes dans le Temps
Le glas des années que l'oubli emporte,
Miroir terni des fiancées mortes,
Lampe de la Belle-au-Bois dormant,
O tellement, tellement seule
Sur l'océan sans bords du souvenir, ô lune,

Chanson.

Me voici, me voici, chère d'autrefois !
La tristesse de ton jardin m'a reconnu.
Me voici, me voici, très belle d'autrefois,
Très douce qui ne me reconnais pas...

Au clair des lampes d'il y a longtemps
Tu songeais sans doute à mon grand voyage.
Ton visage, Annie, oh ! qu'il est étrange,
Au clair des lampes d'il y a longtemps !

Les roues et les rouets ont tourné trente ans.
Voici mon retour, ô ma grande amie !
Les jours de jadis se sont endormis,
Au vieux bruit des roues, au vieux bruit des rouets...

— C'est vous, c'est bien vous, ô mon très-aimé !
Vite, le beau miroir où le soir seul est vieux,
Vite, la belle robe aux couleurs d'adieu,
Pour fêter le retour de mon bien-aimé !

— La robe est grise, ô chère de jadis ;
Où sont les couleurs d'adieu ?
Le miroir est blanc, ô chère d'il y a longtemps ;
Ton visage y est vieux.

Ce que nous pleurons ne reviendra pas.
Adieu! adieu! ô ma pensive d'antan!
Que ferais-je ici, Annie, plus longtemps?
Les roues et les rouets ont tourné trente ans...

Chanson d'Automne

Écoutez la voix du vent dans la nuit,
La vieille voix du vent, la lugubre voix du vent,
Malédiction des morts, berceuse des vivants...
Écoutez la voix du vent.
Il n'y a plus de feuilles, il n'y a plus de fruits
Dans les vergers détruits.
Les souvenirs sont moins que rien, les espoirs sont très loin.
Écoutez la voix du vent.

Toutes vos tristesses, ô ma Dolente, sont vaines.
L'implacable oubli neige sinistrement
Sur les tombes des amis et des amants...
Écoutez la voix du vent.
Les lambeaux de l'été suivent le vent de la plaine ;
Tous vos souvenirs, toutes vos peines
Se disperseront dans la tempête muette du Temps.
Écoutez la voix du vent.

Elle est à vous, pour un moment, la sonatine
Des jours défunts, des nuits d'antan...
Oubliez-la, elle a vécu, elle est bien loin.
Écoutez la voix du vent.

Nous irons rêver, demain, sur les ruines
D'Aujourd'hui ; préparons les paroles chagrines
Du regret qui ment quotidiennement.
Écoutons la voix du vent.

Brumes

Je suis un grand jardin de novembre, un jardin éploré
Où grelottent les abandonnés du vieux faubourg ;
Où la couleur misérable des brumes dit : Toujours !
Où le battement des fontaines est le mot : Jamais...
— Autour d'un buste ridicule qui médite,
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite),
Tourne la ronde des désespoirs du vieux faubourg.

Entendez-vous la ronde qui pleure, dans le jardin noyé
De brume aveugle, au fond du vieux faubourg ?
Pauvres amitiés mortes, burlesques amours oubliées,
O vous les mensonges d'un soir, ô vous les illusions d'un jour,
Autour du buste ridicule qui médite,
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite),
Venez danser la ronde noire du vieux faubourg.

La brume a tout mangé, rien n'est gai, rien n'irrite,
Le rêve est aussi creux que la réalité.
Mais dans le parc où vous avez connu l'été

La ronde, la ronde immense tourne, tourne toujours,
Amis que l'on remplace, amantes que l'on quitte...
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite ..)

Je suis un grand jardin de novembre, au fond d'un vieux
[faubourg.

Brumes

— Réveillez-vous, réveillez-vous, mélancoliques
Ritournelles des tapis-francs ! J'entends glapir
Au loin, dans les brouillards, des gaités d'alcooliques ;
Des pleurs de gin font flamboyer les yeux du souvenir !

Ma vie est la fenêtre nue et sans pensée
Des vieux bouges lépreux, refuges du remords,
Au fond du noir faubourg qu'on ne peut traverser
Sans murmurer le pauvre nom d'un absent ou d'un mort.

— Quelle détresse en vous, rengaines de naguère
Qui toussiez maintenant dans la nuit du malheur !
Quelle angoisse, ô complainte éraillée et vulgaire
En toi, vieille pauvre amoureuse de ma douleur !

Là-bas, au bourg d'étape, à l'hospice maussade
Des poèmes manqués, des stériles amours,
Ma vie est la dernière insomnie d'un malade
Qui n'a qu'un seul ami : le pâle orphelin petit jour.

— Ah! par pitié! tais-toi, musique nasillarde,
Qui sautilles là-bas, dans le froid, dans le noir!
Personne ne t'écoute et nul ne me regarde!
Tais-toi, mélodie avinée où râle mon espoir!

Je songe à la chanson des brises et des guêpes
Et de l'azur rayé de grands vols d'oiseaux blancs...
Comme c'est loin! Les sons étouffent dans les crêpes
De mon affliction et de l'automne, et je n'entends

Que toi, valse oubliée, essouffée et boiteuse,
En lambeaux dans le vent des carrefours déserts,
Requiem des abandonnés, vieille berceuse
Dont les pauvres doigts amaigris s'acharnent sur mes nerfs!

Réveil.

Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes,
Dans une ville de battements de cœur morts,
(De battements d'essor tout un berceur vacarme,
De battements d'ailes des oiseaux de la mort,
De clapotis d'ailes noires sur l'eau de mort),
Dans un passé hors du temps, malade de charme,
Les chers yeux de deuil de l'amour brûlent encore
D'un doux feu de minéral roux, d'un triste charme ;
Dans un pays d'enfance retrouvée en larmes...

— Mais le jour pleut sur le vide de tout. —

Pourquoi m'as-tu souri dans la vieille lumière
Et pourquoi, et comment m'avez-vous reconnu,
Etrange fille aux archangéliques paupières,
Aux riantes, bleuies, soupirantes paupières,
Lierre de nuit d'été sur la lune des pierres ;
Et pourquoi et comment, n'ayant jamais connu
Ni mon visage, ni mon deuil, ni la misère
Des jours, m'as-tu si soudainement reconnu
Tiède, musicale, brumeuse, pâle, chère,
Pour qui mourir dans la nuit grande de tes paupières ?

— Mais le jour pleut sur le vide de tout.

Quels mots, quelles musiques terriblement vieilles
Frissonnent en moi de ta présence irrédelle,
Sombre colombe des jours loin, tiède, belle,
Quelles musiques en écho dans le sommeil?
Sous quels feuillages de solitude très vieille,
Dans quel silence, quelle mélodie ou quelle
Voix d'enfant malade vous retrouver, ô belle,
O chaste, ô musique entendue dans le sommeil?
— Mais le jour pleut sur le vide de tout. —

Moment.

Chants de flûtes du soir à Smyrne ou n'importe où.
Se souvenir de ce qui ne fut pas est doux.

Tambourins du couchant de Bagdad ou d'ailleurs.
Mais vieillir sans avoir été jeune est meilleur.

Viens, Jadis d'il y a mille ans et de demain ;
Nous fumerons, nous nous tairons. J'ai de vieux vins.

Nous nous tairons du barde boiteux d'Albion
Et d'aventures dans le golfe du Lion.

Le soleil de miel des ruines, l'herbe des murs
Sont là, pour nous parler de Ginèvre et d'Arthur.

Il nous faut...

Il nous faut un aubergiste bien rond,
Sautillant, au bonnet saluant preste,
Aux boutons de métal doux sur sa veste.
Il nous faut, il nous faut, mon cœur profond

Une vallée un peu de vieille estampe,
Des Peterborough aux habits de plaids,
Les amours de Newstead au gris des lampes,
Un grand vent qui déclame du Manfred.

Il nous faut l'oubli le plus implacable,
(C'est comme si nous n'avions pas été)
Des noms de jadis gravés dans les tables ;
Voilà ce qu'il nous faut, en vérité ;

— Comme plus haut : un aubergiste rond
Et des chambres discrètement baignées
De demi-jours de toiles d'araignée.
— Il nous faut, il nous faut, mon cœur profond.

Danse de Singe.

Aux sons d'une petite musique narquoise, sautillante,
Essouffée, — tandis qu'il pleut, tandis qu'il pleut de la
[pluie pourrie,
Saute, saute, mon âme, vieux singe d'orgue de Barbarie,
Petit vieillard pelé, sournois, animal romantique et tendre.

Avec ta queue d'automne effeuillée, prétentieusement tordue
En point d'interrogation sur le vide ciel du crépuscule
Essuie tes pleurs, singe galant, mélancolique et ridicule
Singe galeux de l'amour mort, singe édenté des jours perdus.

Encore un air, encore un air! Celui qui sent les tabagies,
Le faubourg lépreux, la foire d'automne et les fritures aigres
Pour faire rire les filles mal nourries, — ô sale, affreux, maigre,
Piteux, épileptique singe, animal pur des nostalgies!

Encore un air, hélas! le dernier! — Et que ce soit cette sourde
Valse de jamais, requiem des voleurs morts, musique en échos
Qui dit : adieu les souvenirs, l'amour et la noix de coco...
— Tandis que la pluie pauvre fait glouglou dans la boue
[vieille et lourde. —

Matines.

*Frère Jacques, frère Jacques
Dormez-vous, dormez-vous?*

Quoi! le premier pépiement
Dans le bocage mouillé
Frère, vous a réveillé!
Quoi! le premier gazouillis
Sombre, étrange, ensommeillé
Vous chasse de votre lit?
Mais comment tuer le temps
Si le premier pépiement
Triste, obscur, ensommeillé,
Si le premier gazouillis
Dans la forêt de vapeurs
Vous réveille à la douleur
Et me jette dans la vie
Frère Jacques, frère Jacques?
En vérité, c'est folie
De quitter si tôt son lit.
Vous étiez plus grand dormeur
Au mois de mai de la vie.
Dès le premier gazouillis

Sous les feuillages mouillés
Nos frères se réveillaient
Et secouant leur torpeur
Accouraient dans la vallée
Où l'amour les appelait,
L'amour, la joie, le labeur,
Sages maîtres de la vie.
Mais nous, nous avons dormi.
A présent, il est trop tard.
Vous qui marchez dans mon cœur
A petits pas de vieillard,
Recouchez-vous sans retard,
Frère Jacques, beau dormeur.
Frère triste, frère fou
Ce n'est certes pas pour vous
Que derrière les collines
Sonnent, sonnent les matines.
Pourquoi donc tant nous presser?
C'était bon dans le passé.
La vie était là, si belle.
Levée avec le soleil
Elle nous tendait les mains.
Mais vous disiez : que veut-elle?
Frère Jacques a sommeil.
Qu'elle revienne demain
Quand nous serons reposés..
Et les années ont passé...
Frère Jacques, frère Jacques
Laissez la jeune hirondelle
Se baigner dans le jasmin
Tout ruisselant de rosée.
Ce n'est pas vous qu'elle appelle

Dans les vapeurs du matin.
Allez donc vous reposer !
— Non non, donnez-moi vos mains,
Frère Jacques, frère Jacques !
Mon vieux cœur va se briser.
Non non, pas de vains regrets !
Je ne puis vous voir pleurer.

L'Étrangère.

Tu ne sais rien de ton passé. Tu l'as rêvé,
— Oui, sûrement tu l'as rêvé.
Je vois ton visage dans la lumière grise de la pluie.
Novembre ensevelit le paysage et ma vie.
Je ne sais rien, je ne veux rien savoir de ton passé.

Tes yeux me parlent de brumeuses villes lointaines
Que je ne verrai jamais
Et dont jamais je n'entendrai le nom dans ta voix.
Novembre est sur toute mon âme, novembre est sur toute
[la plaine.
Je te vois inconnue à travers Autrefois.

Ce sont des choses depuis très longtemps mortes,
— Mortes irrémédiablement —
Des musiques étouffées, des luxures flétries.
Je suis sûr que novembre est derrière la porte.
Je vois vivre en ton cœur ce que ton cœur oublie.

Ton âme est loin, bien loin d'ici. Ton âme étrangère
Est une nuit de brume,
De brume et de bruine sale sur des faubourgs
Où la vie a la couleur froide de la terre,
Où des hommes mourront, sans avoir connu l'amour.

Tu m'as déjà rencontré jadis, t'en souvient-il,
Oui, jadis, tristement jadis,
Au pays des vieux livres et des vieilles musiques,
Dans le crépuscule bleu d'une maison tranquille
Aux fenêtres léthargiques.

Le fantôme des paroles dont tu ne te souviens pas
Ou que tu ne prononças pas,
Donne un sens si bizarre à ta lointaine présence.
Je déchiffre dans le livre de ton silence
Ton histoire morte à jamais, même pour toi.

Ma raison pâle est une illusion de clarté,
Un jour de soleil ancien
Sur la route où ta joie rencontra ta douleur.
Tout cela n'a peut-être jamais été
Mais si je te le disais, tu mourrais de peur.

C'est triste comme un jour d'hiver sur les banlieues
Où chemine la mort de la ville,
Comme la maladie et le deuil dans un mauvais lieu,
Comme un bruit de pas dans une maison étrangère
Comme le mot jadis quand l'ombre est sur la mer.

Je ne veux rien savoir de ton passé. Je vois
S'éteindre le jour,
Le dernier jour sur ton visage et sur tes mains.
Laisse-moi la douceur d'ignorer les chemins
Où le hasard a su te guider jusqu'à moi.

Je retrouve en tes yeux des réalités de rêves,
De rêves rêvés dans le vieux temps
Et des visions écloses au soleil de la vie.
Dans le demi-jour empoisonné de la pluie
On dirait que toute une éternité s'achève.

Je reconnais en toi des êtres mystérieux,
Des voyageurs au but secret
Rencontrés autrefois dans la brume des gares
Où tous les bruits ont des inflexions d'adieux.
Parfois aussi tu m'es une atmosphère de foire

Avec ses lumières en pleurs et ses relents
De moisissure et de vice,
Avec sa misère et la joie malade de ses musiques.
Des souvenirs de maisons de jeu nostalgiques
Se mêlent au chaos de mon énervement.

Si je sortais, si je fermais la porte, que ferais-tu ?
Ce serait peut-être
Comme si tes yeux ne m'avaient jamais connu.
Le bruit de mes pas mourrait sans écho dans la rue
Et je ne verrais que la nuit à tes fenêtres.

C'est comme si tu devais me quitter aujourd'hui
Tout de suite et pour toujours
Sans songer à me dire d'où tu viens, où tu vas.
Il pleut sur les grands jardins nus, ton âme a froid,
Novembre ensevelit le paysage et ma vie.

Le vieux jour...

Le vieux jour qui n'a pas de but veut que l'on vive
Et que l'on pleure et se plaigne avec sa pluie et son vent.
Pourquoi ne veut-il pas dormir toujours à l'auberge des nuits
Le jour qui menace les heures de son bâton de mendiant?

Ne réveille pas la lampe, ce crépuscule est notre ami.
Il ne vient jamais sans nous apporter un peu de vieux temps.
Si tu le chassais de la chambre, la pluie et le vent
Se moqueraient de son triste manteau gris.

Verse cet alcool dans le feu, ferme bien la porte.
Il y a dans mon cœur des abandonnés qui grelottent.
On dirait vraiment que toute la musique est morte
Et les heures sont si longues !

Pose ta douce tête d'automne sur mes genoux, raconte-moi
Qu'il y a un grand navire, tout seul, tout seul sur la mer.
N'oublie pas de me dire que ses lumières ont froid
Et que ses vêtements de toile font rire l'hiver.

Je ne veux voir en toi, ô femme, que l'amie.
Ne me sois qu'une chose extrêmement douce, crois-moi,
Une fumée au toit d'une chaumière, dans le soir :
Tu as le visage de la bonne journée de ta vie.

La dernière berceuse.

La Vie et la Douleur, dans l'ombre agenouillées,
Implorent doucement le pardon,
Et bientôt les mains du sommeil, ô ma câline,
O ma songeuse, toucheront
Votre blancheur, pensée
Du soir malade, des solitudes effeuillées.
Le battement usé de votre cœur
Est le bruit des pas de la Mort, sœur aînée jalouse et sévère,
Qui marche gravement sur votre belle ombre lassée.
Les ritournelles décolorées
De vos lèvres, oiselles fanées
Qui chantent si doucement faux,
Tombent en flocons de silence et ne réveillent plus l'écho...
Dormez, dormez avec mon âme pour suaire,
Tranquille amie dont la pâleur m'est une étrangère,
Une mystérieuse et défiante étrangère ;
Le visage du Sommeil se balance aux jardins clos
Des lagunes d'autrefois, parmi les calmes lumières d'eau.

Dormez, dormez !

Votre forme n'est plus que le reflet de votre forme,
Refllet ravi par une brise au souvenir des lacs
Que votre solitude aimait.

Vos mains sont la pâleur soyeuse et diaphane
Des fleurs brisées qui rêvent parmi les feuilletts
Des vieux livres,
Des fleurs du temps qui parlent de choses oubliées
Avec le parfum moisi des très vieux livres...
Quand vous marchez, donnant la main
A la lassitude de vivre,
La mort étend sur vos chemins
L'invisible tapis du silence.
Sur votre robe,
La clarté froide des nuances surannées
Rampe et vacille comme le poison moiré
Qui miroite aux vitres des vieilles maisons,
Et, dans l'ombre moite de vos tempes
Brûle un parfum tranquille d'héliotrope,
Un parfum pâle, tranquille, mourant, d'héliotrope.

Donnez-moi votre main plus douce que les lunes d'eau.
Votre main où le pouls bat comme un cœur d'oiseau,
Où le pouls essoufflé bat comme un cœur d'oiseau.
Et puis, fermez vos faibles yeux, vos tristes yeux ;
Ma vie est un vertige au bord de leur abîme ;
Je regarde vos yeux de jadis et j'ai sommeil...
— Voici l'instant où les montagnes sont de l'encens dans
[le lointain,
Les paysages meurent aux fenêtres éteintes.
Dormez... Dormez..

Lofoten.

Tous les morts sont ivres de pluie vieille et sale
Au cimetière étrange de Lofoten.
L'horloge du dégel tictaque lointaine
Au cœur des cercueils pauvres de Lofoten.

Et grâce aux trous creusés par le noir printemps
Les corbeaux sont gras de froide chair humaine ;
Et grâce au maigre vent à la voix d'enfant
Le sommeil est doux aux morts de Lofoten.

Je ne verrai très probablement jamais
Ni la mer ni les tombes de Lofoten
Et pourtant c'est en moi comme si j'aimais
Ce lointain coin de terre et toute sa peine.

Vous disparus, vous suicidés, vous lointaines
Au cimetière étranger de Lofoten
— Le nom sonne à mon oreille étrange et doux,
Vraiment, dites-moi, dormez-vous, dormez-vous ?

Vieilles gravures.

L'ombre sévère et mal imprimée
De la Sierra Morena me cache
Mon mélancolique ami Gamache
En veste de singe et de fumée.

Plus loin je n'aperçois que le tiers
De la jambe gauche de Sancho
Sur ce fond d'Estrémadure amer
Dont mon cœur solitaire est l'écho.

Non moins indécise est cette morne
Lune de jamais dont le vieux clair
Géométrique fait danser l'air
Poudreux du grenier de Maritorne.

La Roche Pauvre aussi, ce me semble,
Intervient ici mal à propos
Qui dévore la moitié du dos
D'un Cardénio, rêveur sous le tremble.

Et ce ciel est trop bas pour la lance
De ce de la Manche exagéré
Qui fait tendrement rire et pleurer
Les vallons de l'éternel silence.

— Dehors la neige et presque demain,
La Solitude toujours nouvelle.
Allons ! Un ou deux verres de vin
Et puis, et puis soufflons la chandelle. —

Instruments d'Orient.

Amour au loin enfui, — oh, loin, — tu m'es comme un bruit
Frileux de clochettes
Dans l'air peint en vieux bleu, un rire et un sanglot
De clochettes de fiançailles aigres, fausses, criardes
Et vieillotes et comme jaunies, oh —

Dans une ville de chaux et de jasmins.
Les ânes chargés de ventres de boucs froids, ronds et lourds
D'eau pleine de ciel somnolent près du puits aveugle.
Hélas! bonheur enfui! Enfui, hélas! Ah...

O souvenir, ô rêve! Jeune fille en ombre matinale
De palmier
— Oui, de palmier, —
Qui viens de casser ta cruche dans une rue sans symétrie
Aucune!
Les petits chercheurs de poux te fouettent de fleurs aiguës.
Ah, encore l'ennui, ah, en vérité, encore l'ennui!
Le passé le plus cher, le plus vrai est pourtant plus loin
Plus cruellement loin
Que ton rêve d'impossible le plus impossible d'aujourd'hui.
Plus loin que la ligne de violettes mortes de la mer!
Hélas, hélas, bonheur enfui. Ah, pour toujours...

Voilà : des yeux de jeunes filles
S'ouvrent.
Des portes
Grincent.
Les vieilles
Au nez
Crochu
Bourdonnent déjà dans le grand soleil aux yeux de lion
Du marché. dormeur.
Ah, encore le jour, et hélas hier, et demain !

En vérité, des yeux s'ouvrent qui cette
Nuit
Rèvent de grands
Oiseaux
Pâles comme des parfums et de l'anneau de Salomon.
— Enfui, perdu ! Oh ! Et puis, et puis...

O Passé joyeux, certes ; ô passé doux, assurément !
Mais
Des choses si anciennes, qu'en dis-tu, cœur de mon cœur ? —
Si impitoyablement anciennes
Comment diable ont-elles pu être ?
— Ah, bonheur enfui ! Où ? Hélas, hélas,

Qu'était l'eau de la mer, alors ?
Était-elle une jeune fille
En robe bleue et neuve ? Un tablier
Qui n'a pas connu les blanchisseuses de Goulpaïgan ?
Et toi, que pouvais-tu bien être
O mon désir de pleurer d'aujourd'hui ?
Oh, le jour de nouveau et l'ennui et vivre, oui...

Étais-tu une danse gauche de jeunes filles aux robes
Pleines d'oranges,
Le soir, dans les maisons rouges et bleues?
Étais-tu une branche malade
Essouffée sous le poids de trois dattes ridées?
Hélas! Hélas! Vieux cuir de mon cœur! Ha!

O fille aux yeux de chèvre, de chèvre aux yeux de miel!
De quels contes fus-tu régalée, hier soir, près des sources,
Par les vieux chameliers poètes et menteurs?
Hélas! Jeunesse enfuie, ah! . .

La ville est trop blanche, trop joyeuse,
Trop riche de sages aux barbes calmes et fleuries
De confitures de roses de la veille...
Ah! vieux cuir de mon cœur au milieu de la rue...

Et trop de jeunes filles aux yeux et aux
Lèvres nus.
Une seule flûte module
Sa tristesse
Verte et rouillée dans la ruelle la plus ignoblement grasse.
Hélas, hélas, que suis-je devenu, ah...

Non, petit mendiant, petit mendiant de mon cœur
Tu ne regarderas pas sous le tablier des péris
Et tu ne seras probablement jamais roi.
— Amour enfui et âme vide et jour déjà las...

Une seule flûte — dans quel carrefour? — une seule vieille
Flûte

A la chanson (ennemie du temps), à la chanson
(Ennemie de tout commencement et de toute fin)

Si douce, si éplorée...

— Etre soi, quel destin, ah...

Trop de rires de filles, de rires frais et chauds,
De rires de sacs de perles troués, de sacs d'usurier aveugle..
Hélas! Souleïka, ma gazelle de Souleïmanieh est morte...

— Flûtes vieillies et aigres et malades, vers la mer,

Ah, — loin...

Chercher la consolation dans les ghazels?

Mais suis-je un Sadi? Non.

Un Djélal-Eddin-Roumi? Non.

Plus rien à raconter à Begoai, le mauvais sujet juif.

— Hélas! que reste-t-il quand on s'est réveillé?

— Essuyer ses pleurs dans sa barbe, et se rendormir?

La belle chanson.

L'année était du temps des souvenirs,
Le mois était de la lune des roses,
Les cœurs étaient de ceux qu'un rien console.

Près de la mer, des chants doux à mourir,
Dans le crépuscule aux paupières closes ;
Et puis, que sais-je ? Tambourins, paroles,

Cris de danse qui ne devaient finir,
Touchant désir adolescent qui n'ose
Et meurt en finale de barcarolle.

— T'en souvient-il, souvient-il, Souvenir ?
Au mois vague de la lune des roses.
Mais rien n'est resté de ce qui console.

Est-ce pour dormir, est-ce pour mourir
Que sur mes genoux ta tête repose
Avec la langueur de ses roses folles ?

L'ombre descend, la lune va mûrir.
La vie est riche de si douces choses,
Pleurs pour les yeux, rosée pour les corolles.

O passé! pourquoi fallut-il mourir?
O présent! pourquoi ces heures moroses,
Bouffon qui prends au sérieux ton rôle!

— L'année était du temps des souvenirs,
Le mois était de la lune des roses,
Les cœurs étaient de ceux qu'un rien console.

La danse de la vie.

Avec le frisson du Mai des mausolées,
Le balancement des lunes noyées,
Les tressaillements des amours inachevés
Dans le cœur des mes pauvres suicidés,

Je veux composer passionnément
Pour la divinité de ton corps qui me répugne,
Pour ta nudité sublime et lugubre
Une danse de prière et de rut.

Dans la musique de parodie d'antiques thrènes
Au rythme torturé de tes reins
Tes bras s'ouvriront comme pour étreindre
La beauté, la beauté de tout ce qu'il faut plaindre.

Crispée, tu te renverseras farouche
Comme si le crime se couchait sur toi,
Comme si un doux serpent mordait ta bouche,
Comme si tu mourais d'une atroce joie.

Avec des gestes d'épouvantail
Secoué par les grands vents pleureurs
Tu danseras pour les fiançailles
Du désespoir et de la peur.

Tes attitudes chanteront éperdument :
« Versez sur moi tous les vins et toutes les fleurs,
C'est la fête triste et joyeuse de la vie.
Que le moment qui vient soit mon amant !

Criez bien fort ; vos tombes sonnent sous mes pas.
Multipliez-moi dans le prisme de l'ivresse,
Je veux vivre de toutes vos âmes,
De tous vos nerfs, de toutes vos détresses.

Embrassez-moi de corolles singulières
Aux miroitements de nuits fabuleuses,
De jais silencieusement bleu
Et de pierres couleur de jour vu à travers les paupières.

Versez sur moi toutes les lumières,
Que je sois comme une gerbe de folie,
Tous les désirs, tous les oublis,
Toute la misère de la terre.

Hâtez-vous de m'aimer : je suis une pauvre lueur blonde,
Attisez-moi de toutes vos ailes d'amour.
Oh ! la solitude de vivre est si longue,
Le doux jour du mensonge est si court !

Je suis la musique de vos demi-sommeils,
Je suis la brume sur les villes de votre enfance ;
Oh criez, levez les coupes et criez
Pour faire peur au grand, à l'implacable silence ! »

Alors tu danseras ton immobilité
Du jour où l'on t'enfermera
Dans un pauvre petit cercueil sans ornements
Ridiculement blanc,

Et ta danse sera toute de frissons,
(Goutte à goutte des pluies jaunes de l'hiver,
Moire bruissante du grouillement des vers
Sur les froides fiancées de l'abandon.)

Lassitude.

Elliné, Elliné, ôtez vos mains de mon cœur !
Un crépuscule exténué s'est couché sur le fleuve,
Là-bas, sur le grand fleuve qui n'aura pas
La force d'aller jusqu'à la mer...

Heures lentes, désespérantes, cortèges de veuves !
Je suis l'âme de ces lointains et leur douleur,
Je suis ce crépuscule au-dessus du vieux fleuve...
Elliné, Elliné, ôtez vos mains de mon cœur !

Otez vos mains de mon cœur, ô Vous si pâlement drapée
De flammé grave, ô mon inutile épousée ;
Otez vos mains de mon cœur, ô Vous si tristement dans la paix
De ce soleil de fin-d'Empire drapée !

O jours las d'être jours, ô soirs vieux d'être soirs !
Laissons-nous bercer par le grand sommeil.
Laissons-nous bercer par le grand sommeil, arche noire
Perdue dans le muet déluge du soleil.

Elliné, Elliné. C'est l'atroce insomnie
De la Vie, ô ma douce, qui psalmodie en vous
Sa berceuse sans fin, dont la monotonie
N'endort ni les regrets, ni les frayeurs, ni les dégoûts!

Laissons-nous bercer par le sommeil, car tout est vide;
Car les vins mixtionnés d'aromates ont coulé,
Et le Rêve, dans les encens somptueux, s'est agenouillé
Pour tous les Symboles et pour tous les Rites.

Nul vent n'animerait l'eau de notre torpeur,
Nos yeux sans soleil, où les vieux désirs surnagent
Comme des noyés que la mer rejette avec horreur
Et qu'ensevelit lentement l'ennui des plages.

Hélas! Tous les désirs sont morts! Un semblant de douleur,
Un peu de lassitude, et c'est tout ce que j'ai!
O ce soleil d'adieu sur la ville assiégée!
Elliné, Elliné, ôtez vos mains de mon cœur!

La Reine Karomama.

Mes pensées sont à toi, reine Karomama du très vieux temps,
Enfant dolente aux jambes trop longues, aux mains si faibles,
Karomama, fille de Thèbes,
Qui buvais du blé rouge et mangeais du blé blanc
Comme les justes, dans le soir des tamaris.
Petite reine Karomama du temps jadis.

Mes pensées sont à toi, reine Karomama
Dont le nom oublié chante comme un chœur de plaintes
Dans le demi-rire et le demi-sanglot de ma voix ;
Car il est ridicule et triste d'aimer la reine Karomama
Qui vécut environnée d'étranges figures peintes
Dans un palais ouvert, tellement autrefois,
Petite reine Karomama.

Que faisais-tu de tes matins perdus, Dame Karomama ?
Vers la raideur de quelque dieu chétif à tête d'animal
Tu allongais gravement tes bras maigres et maladroits
Tandis que des feux doux couraient sur le fleuve matinal.

O Karomama aux yeux las, aux longs pieds alignés,
Aux cheveux torturés, morte du berceau des années...
Ma pauvre, pauvre reine Karomama.

Et de tes journées, qu'en faisais-tu, prêtresse savante ?
Tu taquinais sans doute tes petites servantes
Dociles comme les couleuvres, mais comme elles indolentes ;
Tu comptais les bijoux, tu rêvais de fils de rois
Sinistres et parfumés, arrivant de très loin,
De par-delà les mers couleur de toujours et de loin
Pour dire : « Salut à la glorieuse Karomama. »

Et les soirs d'éternel été tu chantais sous les sycomores
Sacrés, Karomama, fleur bleue des lunes consumées,
Tu chantais la vieille histoire des pauvres morts
Qui se nourrissaient en cachette de choses prohibées
Et tu sentais monter dans les grands soupirs les seins bas
D'enfant noire et ton âme chancelait d'effroi.
Les soirs d'éternel été, n'est-ce pas, Karomama ?

— Un jour, — (a-t-elle vraiment existé, Karomama) ?
On entoura ton corps de jaunes bandelettes,
On t'enferma dans un cercueil grotesque et doux en bois
[de cèdre,
La saison du silence effeuilla la fleur de ta voix.
Les scribes confièrent ton nom aux papyrus
Et c'est si triste et c'est si vieux et c'est si perdu...
C'est comme l'infini des eaux dans la nuit et dans le froid

Tu sais sans doute, ô légendaire Karomama,
Que mon âme est vieille comme le chant de la mer
Et solitaire comme un sphinx dans le désert,
Mon âme malade de jamais et d'autrefois.
Et tu sais mieux encor, princesse initiée,
Que la destinée a gravé un signe étrange dans mon cœur,
Symbole de joie idéale et de réel malheur.

Oui tu sais tout cela, lointaine Karomama
Malgré tes airs d'enfant que sut éterniser
L'auteur de ta statue polie par les baisers
Des siècles étrangers qui languirent loin de toi.
Je te sens près de moi, j'entends ton long sourire
Chuchoter dans la nuit : « Frère, il ne faut pas rire. »
— Mes pensées sont à toi, reine Karomama.

III

LA MATIÈRE

Le soleil.

Je ne suis point venu t'adorer à genoux
Fils du sévère Amour, dispensateur de force ;
Comme un chêne chargé de fruits amers et roux
Tend ses bras dont la sève a distordu l'écorce
Vers ton trône ébloui j'élèverai ces mains
Où s'agite un bruissant et lumineux feuillage.
Car je ne t'aime point de l'amour des humains
Mais avec la ferveur d'une forêt sauvage.
Debout sur les hauts monts je suivrai jusqu'au soir
De mon regard pieux ta course heureuse et lente
Te laissant exercer ton fraternel pouvoir
Sur ma chair d'animal et mon âme de plante.
Je bannirai du cœur les soucis ténébreux
Qui viennent en rampant déranger l'harmonie
Et je me sentirai calme comme ces cieux
Dont j'aime le silence et la monotonie.
D'un chaud manteau d'amour tu couvriras mon corps
Et ta flamme et mon sang qu'un seul principe anime
Se fondront l'un dans l'autre ainsi que les accords
D'une large harmonie éternelle et sublime.

Tu sauras de ma vie éclore à ta clarté
Chasser les vils désirs, les ambitions vides
Et je reposerai dans ta sérénité
Ainsi qu'un champ de blé constellé d'adonides.
Trop longtemps sous tes yeux j'ai vécu plein d'ennui
Tel l'aveugle à l'abri de ses paupières closes.
Car la réalité n'apparaît qu'à celui
Dont le regard d'amour embellit toutes choses.
Au sein d'une oasis de terre grasse et d'eau
Mon art fut trop longtemps comme un palmier sans sève
Et je portais mon cœur, inutile fardeau,
A l'abîme nocturne où tout destin s'achève.
Méfiant, fou d'orgueil, je cherchais réconfort
Dans ce dernier espoir qui lentement navigue
Et nous montre en riant ces havrés de la mort
Où le muet sommeil accueille la fatigue.
Pour vivre avec la plante et la bête et l'enfant
Mon âme hier encor n'était point assez pure :
Elle imite aujourd'hui la voile offerte au vent
Et s'abandonne enfin à la sainte Nature !
Et mon espoir renaît, et mes sens rajeunis
Sont des enfants ravis par l'approche des fêtes
Et mes désirs vers toi, comme les doux épis
Après l'orage lourd, lèvent leurs faibles têtes.
Inextinguible cœur d'un univers d'amour
Qui remplis de clarté les yeux de mille mondes
Je te glorifierai jusqu'au déclin du jour
Avec la voix des eaux et des forêts profondes ;
Et tout ce que le cœur renferme de mauvais,
Les désirs monstrueux, les rancunes sauvages,
Tous ces spectres fuiront comme ce voile épais
Qui s'élève le soir du sein des marécages.

Mon rêve pas à pas te suivra sur la mer
Jusqu'au cœur chatoyant de ces moelleuses îles
Que ne revêt jamais la pâleur de l'hiver,
Paradis des fruits doux et des hommes tranquilles ;
Et quand la chaste nuit couvrira ta beauté
Et quand le cher silence emplira la vallée
Mon amour soupirant et la lune d'été
Seront deux souvenirs de ta gloire voilée.

Le silence

Tu dors pendant le jour dans la grotte profonde
Qu'Arachné sait défendre aux essaims du soleil.
D'étranges souvenirs visitent ton sommeil :
Tu portes dans ton cœur tout le passé du monde.
Mais quand le crépuscule élargit l'horizon
Je te vois doucement te lever de ta couche
Et glisser, l'œil obscur et le doigt sur la bouche,
Vers le seuil velouté de ta sombre maison.
Là, caressant songeur ta pâleur reposée
Tu cherches à surprendre un dernier mouvement ;
Mais la terre sommeille ; et tu vois seulement
La lune somnambule errer sur la rosée.
Certes, je veille aussi ; mais je me suis caché
Sous le saule pleureur et dans l'herbe assoupie ;
Tu ne te doutes point que mon regard t'épie
Et qu'à tes pas secrets je me suis attaché.
Tu quittes ton abri. Malgré ma somnolence
Je te suivrai ce soir aux lieux qui te sont chers,
Dans l'humide forêt, vers la source aux yeux clairs
Et parmi les tombeaux ; car je t'aime, ô Silence.
Je connais des raisons pleines de douces voix ;

Mais l'accent le plus tendre aujourd'hui m'importune ;
Le songe somptueux et dolent de la lune
Me conduit par la main vers la paix des grands bois.
Pourtant je ne hais point les pauvres voix humaines ;
A l'appel déchirant de l'amour, de la peur,
Un triste écho répond dans la nuit de mon cœur
Et j'aime à m'enivrer de ses notes lointaines .
Non, doux Silence, non, je ne hais point les voix ;
Elles ne troublent point ma solitude amère ;
Ce que je porte en moi de mortel, d'éphémère,
Aime à se rapprocher des hommes quelquefois.
J'en connais qui sont grands ; j'en connais qui sont sages,
Qui vénèrent l'Amour et me l'ont enseigné ;
Mais je crains cette angoisse et cet air résigné
Qui rampent lâchement sur les plus beaux visages.
O Silence, ami sûr qui ce soir sur le monde
Répands le baume d'or de ta tranquillité
Endors-toi doucement dans son cœur agité
Ainsi qu'un jeune roi dans la pourpre profonde.
Pose ta froide main sur son sein déchiré
Par l'amère pitié, la trompeuse espérance ;
Laisse couler sur lui ta lumière qui pense,
Ton chaste clair de lune étrange, enamouré.
Sois doux à ce dormeur ! Et la tâche accomplie
Viens me rejoindre au loin sur les monts vaporeux :
Nous nous prendrons les mains et sous les cieux heureux
Nous nous regarderons avec mélancolie.

Le vent

Je suis le vent joyeux, le rapide fantôme
Au visage de sable, au manteau de soleil.
Quelquefois je m'ennuie en mon lointain royaume ;
Alors je vais frôler du bout de mon orteil
Le maussade océan plongé dans le sommeil.
Le vieillard aussitôt se réveille et s'étire
Et maudit sourdement le moqueur éternel
L'insoucieux passant qui lui souffle son rire
Dans ses yeux obscurcis par les larmes de sel.
A me voir si pressé, l'on me croirait mortel :
Je déchaîne les flots et je plonge ma tête
Chaude encor de soleil dans le sombre élément
Et j'enlace en riant ma fille la tempête ;
Puis je fuis. L'eau soupire avec étonnement :
— C'était un rêve, hélas ! — Non, c'était moi, le Vent !
Ici le golfe invite et cependant je passe ;
Là-bas la grotte implore et je fuis son repos ;
Mais, poète ! comment ne pas aimer l'espace,
L'inlassable fuyard qu'on ne voit que de dos
Et qui fait écumer nos sauvages chevaux !
Il n'est rien ici-bas qui vaille qu'on s'arrête
Et c'est pourquoi je suis le vent dans les déserts
Et le vent dans ton cœur et le vent dans ta tête ;

Sens-tu comme je cours dans le bruit de tes vers
Emportant tes désirs et tes regrets amers?
Les amours, les devoirs, les lois, les habitudes
Sont autant de géôliers! Avec moi viens errer
A travers les Saanas des chastes solitudes!
Viens, suis-moi sur la mer, car je te veux montrer
Des ciels si beaux, si beaux qu'ils te feront pleurer
Et des morts apaisés sur la mer caressante
Et des îles d'amour dont le rivage pur
Est comme le sommeil d'un corps d'adolescente
Et des filles qui sont comme le maïs mûr
Et de mystiques tours qui chantent dans l'azur.
Tu n'interrompras point cette course farouche;
Tu fuiras avec moi sans l'arrêter jamais;
La vie est une fleur qui meurt dès qu'on la touche
Et ceux-là seuls, hélas, sont les vrais bien-aimés
Qui se fanent trop tôt sous nos regards charmés.
Ici j'éteins le ciel, plus loin je le rallume;
Quand ce monde d'une heure a perdu son attrait
Je souffle : le réel s'envole avec la brume
Et voici qu'à tes yeux éblouis apparaît
L'arc-en-ciel frais éclos sur la jeune forêt!
— Un jour tu me crieras : « Je suis las de ce monde
Qui meurt et qui renaît ; je voudrais sur le sein
De quelque noble vierge apaisante et féconde
Endormir pour longtemps le stérile chagrin
De ce cœur enivré de tempête et de vin ! »
Alors je soufflerai, rieur, sur ton visage
Du pur soleil d'automne et sur l'esquif errant
Le frisson vapoureux des pourpres du naufrage ;
Et l'aube te verra dormir profondément
Sur le sein de la mer illuminé de vent!

Le lac

Quand mon cœur s'assombrit, quand l'orgueil m'abandonne,
Quand je voile ma face aux visages rieurs,
Je pense à toi, Léman, pur miroir où l'automne
Rajeunit son mirage en le baignant de pleurs.
Léman, ami de ceux que l'espoir abandonne .

Si dolent et si pur, si sévère et si tendre !
Que ne nous sommes-nous, Léman, connus plus tôt !
Nous étions si bien faits, tous deux, pour nous entendre,
L'un le frisson du cœur et l'autre le sanglot !
Beau lac dolent et pur, ami sévère et tendre !

Quand je vis luire au loin ta face fraternelle
Je m'écriai : voici le plus beau, le meilleur !
Ici doit commencer une époque nouvelle !
Car je portais l'amour tout entier dans mon cœur
Quand m'apparut au loin ta face fraternelle .

Un amour fier et triste avait fait son nid d'aigle
Dans mon cœur sombre et nu comme un creux de rocher ;
Mais il ne connaissait ni mesure ni règle
Et j'eus souvent, depuis, à me le reprocher
Cet amour triste et beau tel le regard de l'aigle .

L'Amour s'obstine en vain à racheter la terre ;
Son royaume est ailleurs ; il n'a jamais régné
Sur cet amas de boue hostile et solitaire .
Ainsi, le désespoir au cœur, je m'éloignai,
Sentant bien que l'Amour n'est point de cette terre .

Mais j'avais emporté dans un pli de mon âme
Le mystique parfum qui m'avait enivré ;
Cet encens mélangé d'épices et de flamme
Crépissait doucement : partout je te suivrai
Brûlant d'un feu perfide au secret de ton âme .

Et c'est alors, Léman, qu'obéissant peut-être
A l'ordre d'un plus pur et plus puissant que toi
D'un linceul tu couvris tes eaux pour m'apparaître
Presque aussi désolé, presque aussi mort que moi !
Qui sait ? Un doux esprit te l'avait dit peut-être .

Tu n'enflas point ta voix comme la mer immense ;
Tu levais vers mon cœur ton long regard voilé .
Ce suprême pouvoir du rêve et du silence,
Par quel affreux malheur te fut-il révélé,
O toi qui m'es plus doux que l'océan immense ?

Et je devins l'amî de ton chaste rivage,
Le confident discret de ses arbres pleureurs ;
Et mon chant imita, Léman au doux visage,
Le vol mélodieux de tes oiseaux pêcheurs .
Béni soit le Léman et son chaste rivage !

L'éternelle beauté sur toute autre l'emporte !
Et je dis dans mon cœur aux regrets sanglotants :
Quand nous l'avons connue elle était déjà morte ;
L'Amour n'est point le fils de l'espace et du temps !
L'éternelle beauté sur toute autre l'emporte !

Mes vers, sans réveiller les échos de ce monde
Mourront en même temps que le bruit de mes pas ;
Mais toi, Léman, qui sais de quelle âme profonde
Ce poème a jailli, toi tu n'oublieras pas
Le chant et le chanteur disparus de ce monde.

La terre.

Je t'aime d'un amour si joyeux et si tendre
O toi qui me créas pour exalter le Beau
Que lorsqu'il sera temps d'éteindre le flambeau
Et de choisir la place où doit dormir la cendre
Je dirai seulement : la Terre est mon tombeau.
J'ai laissé de mon cœur dans toutes ses contrées ;
Ici j'aimais les jours, là-bas j'aimais les nuits ;
Et dans mon souvenir, comme au secret d'un puits,
Les faces aux beaux yeux autrefois rencontrées
Se mirent longuement pour tromper mes ennuis.
Des paysages purs rêvent dans ma mémoire
Comme un mirage étrange au sein des brumes d'or ;
Penchez-vous vers mon cœur : vous entendrez encor
Dans ce monde lointain une rumeur de foire
Des bruits de va-et-vient et des sanglots de cor.
Ce cœur tantôt bruyant et tantôt solitaire
Fut comme une cité fière de son jardin ;
Non, amis, approchez ; donnez-moi votre main ;
Et surtout dites-moi : « Toute la douce terre
Sûrement tu l'auras pour sépulcre demain.
Elle n'a point d'amant qui te soit comparable ;

C'est toi qui nous appris la douceur de l'aimer ;
Tu fus d'abord la graine ; elle te fit germer
Et tu devins un lis. Sur ta fleur lamentable
Avec quelle douceur elle se va fermer ! »
— Certes, certes, amis, bien avant ma venue
D'autres s'étaient nourris de la même ferveur ;
Mais il n'est point d'esprit, mais il n'est point de cœur
Qui sache mieux que moi chérir la mer, la nue,
L'orage, le soleil, la joie et la douleur.
Si j'élevais un temple à mon idolâtrie
Afin d'y réunir tout ce qui me fut cher
Son ombre couvrirait et la terre et la mer.
Je n'ai point de maison ; je n'ai point de patrie ;
L'univers seul a su combler mon cœur amer.
J'aimais également toutes les créatures
Et jamais je n'ai su morceler mon amour ;
J'ai vécu solitaire au sommet de ma tour
Les yeux illuminés de visions futures.
Humble ami de la nuit et confident du jour
J'écoutais battre au cœur compatissant des choses
L'écho mystérieux de cet émoi divin
Qui me dévorait l'âme et déchirait le sein
Et quand je m'endormais, sous mes paupières closes
Le monde triste et beau ressuscitait soudain.

La lune à la terre.

Comme une pâle main se pose avec amour
Sur un beau front en proie à l'amère pensée
Permets que je caresse, ô ma sœur délaissée
Ton visage attristé par la fuite du jour.
Ce n'est point le soleil disparu que tu pleures :
Il brûle seulement d'un éclat emprunté ;
Tu soupires, ma sœur, vers les hautes demeures
De celui-là qui luit de sa propre clarté.
Comme toutes nos sœurs dans la nuit dispersées
Nous cherchons le sentier qui nous saurait enfin
Conduire à ce suprême objet de nos pensées ;
Car nous devons un jour nous fondre dans le sein
De Celui qui saura des songes que nous fûmes
Refaire d'un seul mot une réalité
Et de nos corps longtemps dispersés dans les brumes
Rétablir à jamais la mystique unité.
Si, baigné dans tes eaux, le reflet de ma face
Plaît aux yeux des songeurs et des initiés
Quel chant d'amour s'élève au profond de l'espace
Lorsque tu m'apparais au-dessus des glaciers !

— Ne lève point vers moi ton beau regard d'eau tendre,
Car en m'apercevant si pâle de sommeil
Tu t'imaginerais ne voir là que la cendre
De ce qui fut tantôt la flamme du soleil;
L'inquiète pâleur de ma prime lumière
Te viendrait d'aussi loin que la faible chanson
Qu'on écoute à travers une porte de verre
Et qui ne passe pas le seuil de la maison.
L'instant n'est point venu. Sur tes blanches rivières
Et sur tes lacs aimants, berceaux des nymphéas
Laisse encore dormir tes brumeuses paupières;
Ferme tes chastes fleurs; car je ne voudrais pas
De tous ces yeux d'amour avant l'heure être vue;
Non, je veux t'apparaître à l'horizon de Juin
Dans le rayonnement d'une gloire inconnue
Aux miroirs de tes mers comme au regard humain!

Le rocher.

Sur la montagne heureuse aux flancs puissants de mère
Qu'enveloppe d'amour et de sérénité
La robe de soleil de l'immortalité
Il est un beau rocher confiant, sans mystère,
Bête aimante assoupie aux pieds d'or de l'été.
Auréolé du vol des abeilles sauvages,
Dominant la vallée où rampent les chemins
Il vit loin des vieux jours, il vit loin des demains.
La muette amitié de ce sage des sages
M'enseigne le mépris des désespoirs humains.
A ses pieds je veux vivre avec ma solitude
Un rêve de tendresse et de fécondité ;
Rien n'égale en puissance, en douceur, en beauté
Le vieux sphinx sans sourire et sans inquiétude
Sculpté par l'amoureuse et chaste éternité.
Il n'a pas le souci d'aboyer à l'espace ;
Il n'est pas comme nous abandonné des dieux
Le beau dormeur de pierre au cœur silencieux ;
Il ne dit point : arrête ! au temps léger qui passe
Et ne suit point la nue éprise d'autres cieux.
Depuis les premiers temps, plein d'amour, il contemple

Aux profondeurs des lacs sillonnés de radeaux
Les mirages rêvés par les dormantes eaux.
— Un jour tu seras digne, ô Muse, de ce temple
Et je t'y conduirai par des chemins nouveaux.
« Que n'ai-je fui plus tôt ce puits de pestilence,
Cette plaine ennemie où le regard humain
Empoisonnait la source où je plongeais la main,
Ce tombeau sans oubli, ce désert sans silence
Où je me consumais d'insomnie et de faim !
Que n'ai-je fui plus tôt pour vivre grande et pure
Loin de ce chacal fou qui dans l'ancre empesté
Par les rouges festins de la férocité
Du fond de son gosier gavé de pourriture
Aboie à quelque dieu par lui-même inventé !
Voici mon cœur blessé, chères choses profondes,
Voici mon cœur ouvert, voici mon cœur sauvé ;
Les temps sont accomplis, le jour est arrivé
Qui me doit révéler les tendresses fécondes ;
Qu'il sera doux de vivre après avoir rêvé !
Je vais enfin m'asseoir à cette sainte table
Où je pourrai manger de ce pain ordonné
Nécessaire à ma vie et que j'ai moissonné.
La tête dans le vent et les pieds dans le sable
Je glorifierai l'heure où mon amour est né.
Le voile de mépris qui cachait mon visage
Avec la brise heureuse au loin s'est envolé
Et mon âme orageuse et mon cœur immolé
Se colorent d'amour comme un dernier nuage
Endormi sur le sein d'un beau ciel consolé.
L'universel Amour joyeusement ruisselle
En larmes sur ma joue, en soleil sur mes mains ;
Les vents venus du ciel vibrent de chants divins ;

Je ris à la nature et m'enivre avec elle ;
Les fleurs au cœur profond brûlent dans les ravins.
Mes moments bourdonnants vont en dansantes troupes
Butiner aux jardins voluptueux du ciel ;
L'instant meurt et revit dans mon jour éternel
Et ma lèvre à ma lèvre a le goût de ces coupes
Où l'aromate amer sommeille dans le miel.
Les épines des bois, les cailloux de la sente,
Les arbrisseaux armés ont dévêtu mon corps ;
Je me donne au soleil sans honte et sans remords
Mais mon cœur solitaire est la pierre innocente
Où repose à jamais la chasteté des mots ».
Ainsi tu parleras, ô Muse, épouse sainte
Avec la voix du vent et du ruisseau caché ;
Et les chasseurs cruels n'oseront approcher ;
Ainsi, Muse d'amour, sans colère et sans crainte
Tu chanteras la vie à l'ombre du Rocher !

La mer.

Salut, belle Thétis, mère des destinées !
Ce n'est point pour me plaindre ou pour pleurer mes morts
Que le front ceint de fleurs je reviens sur tes bords ;
Je n'ai plus rien à dire aux rapides années
Qui m'ont fui dans les vents toutes voiles dehors.
Comme tes profondeurs mes regards sont tranquilles :
Ils se sont délivrés du stérile souci
De scruter longuement l'horizon obscurci
Afin d'y découvrir ces merveilleuses îles
Où la joie et l'amour sont mortels comme ici.
La vie en nous quittant nous apprend qui nous sommes :
Il se fait tard, Thétis, dans le ciel de mon jour ;
J'ai perdu ma jeunesse ; elle a fui sans retour ;
Je suis trop grand aussi pour les filles des hommes ;
Elles ne peuvent pas comprendre mon amour.
Mon amour est si grand que nulle créature
N'oserait l'approcher, ne saurait le nourrir ;
Il lui faut tout l'espoir et tout le souvenir,
Tout ce qui pleure et rit, la profonde Nature,
La mère au large sein qui ne sait pas mourir.
Heureux qui s'abandonne à la tendresse humaine

Et qui reçoit du monde autant qu'il a donné !
J'ai semé le grain d'or et n'ai pas moissonné ;
Mais je porte en mon âme indulgente et hautaine
La consolation d'avoir tout pardonné.
C'est pourquoi j'ose aimer la plus belle de toutes,
Celle qui sous le joug d'un labeur incessant
Porta toute la vie en son sein frémissant,
A l'homme aventureux ouvrit ses larges routes.
Et je veux seulement que soit pure de brume
Des horizons d'été la sainte profondeur
Et qu'au large des mers quelque oiseau migrateur
S'attachant aux longs plis de mon linceul d'écume
Puisse se rassasier de l'amour de mon cœur.

La nuit

Le jour a dispersé sa morne mascarade
Comme un frileux feuillage aux mourantes couleurs ;
Le silence étoilé sur le monde malade
Penche sa face en pleurs.

Pâle comme la nuit et comme elle profonde
Ma lassitude veille et se consume en vain,
Ma lassitude veille et tout le poids du monde
Repose sur son sein.

J'entends le pas secret de la Mélancolie
La sœur au long regard, le redoutable amour ;
Elle vient reprocher à ma stérile vie
D'avoir tué le jour.

« Chanteur, qu'as-tu chanté depuis l'aube, dit-elle ;
Tu songeais dans ta tombe alors que tout vivait.
Fils des preux, qu'as-tu fait de ta fierté rebelle ? »
— Hélas ! qu'en ai-je fait ?

J'ai torturé mon cœur sans accomplir ma tâche ;
Traître et bourreau, je meurs d'un serment oublié ;
Seul le suicide obscur, héroïsme du lâche,
Saurait m'en délier.

Le style aigu repose à côté de l'épée ;
Où donc est le poème, où donc est l'action ?
Et quel est donc le but de cette âme frappée
De malédiction ?

Feindra-t-elle à nouveau de désirer un trône
Pour y noyer l'ennui dans le vin de l'orgueil
Elle qui bénirait comme une douce aumône
Le plus pauvre cercueil ?

Je la savais profonde et j'y voulus descendre ;
J'ai gardé de l'abîme un souvenir amer
Car ce n'est point le feu mais seulement la cendre
Qu'on trouve en cet enfer,

Et les processions de souvenirs funèbres
S'y traînent tout le jour accablés de remords
Comme doivent ramper sous leur faix de ténèbres
Les légions des morts.

Vers l'éther lumineux en vain tu me conseilles
Cruelle Illusion, de reprendre l'essor
O fenêtre éblouie où mes noires abeilles
Ont brisé leur front d'or !

Aux essais du désir je dirai : « C'est un piège ;
Il faut nous méfier de ce pâle soleil ;
La ruche de mon cœur est couverte de neige ;
Rien ne vaut le sommeil. »

Que je sois comme l'eau qui rêve sous la glace !
Car du fond de mon âme au moindre mouvement
Le poison de l'espoir remonte à la surface
Et se mêle à mon sang.

Je vais et l'avenir m'accueille de menaces ;
Tout chemin est hostile à mes pas égarés ;
Je m'arrête : et j'entends aboyer sur mes traces
La meute des regrets.

Et si du précipice affreux de l'infortune
J'ose lever les yeux vers le ciel incertain
Je me compare aux loups qui hurlent à la lune
Pour oublier leur faim.

L'amour? — Hélas! le puits de la Mélancolie
N'éteindrait pas la soif que me donna l'amour.
Je m'enivrai dès l'aube et j'avais bu la lie
Avant la fin du jour...

— O mon cœur solitaire! O coupe d'amertume!
Dans ton battement creux j'entends comme le pas
D'un être aimé jadis qui marche dans la brume
Et que l'on n'attend pas!

O vieux bouquet jeté sur la fosse commune
Des pauvres souvenirs, comme tu m'es amer !
Tu m'es plus étranger que le froid de la lune
Sur le froid de la mer.

O bûcher de bois mort amassé sur la glace,
O flamme d'un instant, cœur avide d'oubli,
Est-ce là ton destin ? L'heure fuit, le jour passe
Et rien n'est accompli !

L'amour le plus profond, le projet le plus sage
T'ont fait battre, ô mon cœur, plus impatiemment
Que les ailes de feu des oiseaux de passage
Emportés par le vent.

Affreux, affreux destin ! Je n'en sais point de pire :
Plaisir impatient, éphémère douleur !
Dans une seule larme et dans un seul sourire
J'ai dépensé mon cœur.

Et voici qu'après tant, tant de jours ! plein de charmes
Un pauvre et tendre écho s'éveille dans mon sein
Qui ne se laisse point étouffer dans les larmes
Ni noyer dans le vin ;

Une chanson d'enfant, une chanson de vieille
Qui fait pleurer mon cœur et gémir ma raison,
Bruit vain que l'on entend alors que tout sommeille
Dans la triste maison ;

Mon âme, un chant de fée, au loin, pour que tu meures ;
Un son d'étranges pas sur les fleurs des étangs
Qui vient m'entretenir, durant les longues heures,
Des choses du vieux temps,

Qui vient me reprocher ma tristesse et l'absence
De ceux qui m'ont jadis ouvert leurs pauvres cœurs...
— Voici que sur le monde assoupi le silence
Penche sa face en pleurs.

Le jour a dispersé ses bouffons ; tout repose.
Mais le sommeil est court comme un rêve d'amant.
La tombe, ô mon amour, est bien la seule chose
Qu'on aime longuement . .

Les Falaises.

Je vous aime et vous crains, ô rois des solitudes,
Rocs sombres et glacés qui veillez sur les mers ;
Car des pensers de mort en noires multitudes
S'abattent sur mon front comme ces aigles rudes
Qui bâtissent leurs nids sur vos sommets déserts.

Vous êtes fiers et beaux ainsi que des pensées.
Maîtres de la tempête et des tumultes vains
Vous dominez, songeurs, les vagues harassées
Et leurs cris déchirants de sirènes blessées
Ne troublent point la paix de vos muets destins.

Quoique faible et meurtri, changeant et périssable
J'ai supporté l'assaut des houles sans ployer.
La menaçante mer rampe à vos pieds de sable
Et vous êtes l'abri de l'oiseau lamentable
Qu'au-dessus de vos fronts les vents font tournoyer ;

Moi j'ai vaincu l'Espoir : à mes pieds il expire
Comme un flot lourd d'écume et de varech épais.
J'ai peuplé d'exilés mon solitaire empire ;
Et muet comme vous, comme vous je n'aspire
Qu'à l'obscur grandeur de l'immortelle paix.

Car j'ai traîné longtemps mon ombre sur la terre ;
Mon destin bien avant mon sang s'est arrêté.
Comme vous infécond, comme vous solitaire
Que je sois comme vous la vague sans colère
De l'océan sans bords de l'immobilité.

La Muse.

Tandis que sur les yeux rians du paysage
Une lointaine ondée agite un voile d'or
Quel vol de souvenirs migrants prend l'essor
Dans la pâleur de fin d'été de ton visage
Où l'alcyon Espoir tantôt planait encor ?
Quelle est donc l'île heureuse où ton soupir les porte
Ces gris oiseaux d'adieux, messagers sans retour
Que suit de loin l'Oubli, silencieux vautour,
Et pourquoi donc m'es-tu comme une douceur morte
Et comme un ciel d'enfance et comme un dernier jour ?
De ton souci muet la cendreuse phalène
Pantelle sur le miel assoupi de ton cœur
Toi qui de la rosée as l'étrange pâleur ;
Et mon ennui penché sur ta forme lointaine
Respire tout l'automne en une seule fleur.
De tes lèvres d'écho, de tes yeux de mirage
Mon cœur à jamais las pénètre le secret :
La vieillesse a soufflé sur ton front ; le regret
Se déploie en silence au ciel de ton visage
Ainsi que l'arc-en-ciel flétri sur la forêt.

Hélas ! Je sais, je sens, sœur inquiète et tendre
Ce que voudrait en vain me taire ta bonté :
Dans le vent blanc qui fuit vêtu de ta clarté
L'effeuillaison sur nos chemins répand la cendre
De ce qui fut jeunesse, illusion, beauté.
Ce rayon dont l'encens s'élargit par la chambre
Plonge au fond de tes yeux son regard d'étranger
Et bien que dans ton cœur rien ne veuille changer
Septembre dans tes yeux a reconnu Septembre
Et le désir plane plus bas dans l'air léger
Et devant la pâleur de tes grâces nouvelles
Que l'amour abandonne aux bras de l'amitié
Sur la route de deuil parcourue à moitié
J'ai senti sous mes pas les pierres fraternelles
Frémir comme des cœurs étouffés de pitié.
Tu chantes comme en rêve : et l'écho des vallées
Se soulève à demi, soupire et se rendort ;
Et le vent reconnaît à tes mûrs cheveux d'or
Les lambeaux de soleil arrachés aux allées
Et tout ce qui t'aima veut mourir de ta mort.
Ame de ce qui tombe et de ce qui décline,
Sœur de ce qui sourit sous la douleur courbé,
Un voile de soupirs sur ta face est tombé
Comme choit sur un front ébloui de colline
Le demi-jour soudain du nuage plombé.
Tes yeux lourds comme l'heure où sur les mers lointaines
Les éternels chercheurs se sentent las d'errer,
Tes yeux tristes et purs ont l'air de soupirer :
« Le mirage d'Amour s'éteint dans nos fontaines ;
Le pouvoir qui nous reste est celui de pleurer.
O terre de douleur ! L'espoir nous abandonne ;
Ton ciel s'est obscurci ; l'azur se voile en nous ;

Et les jours ne sont plus qui nous furent si doux ;
Voici notre vieillesse et voici ton automne
Qui se parlent tout bas se touchant des genoux ! »
— Cesse de feindre, ô Muse, et permets que je pleure
Et pose dans tes mains ainsi qu'en un cercueil
Mon cœur que trop longtemps a torturé l'orgueil !
Comme le rythme au rythme et comme l'heure à l'heure
Dans mon affreux destin le deuil succède au deuil.
Mon sang est de la pluie en un creux de ténèbres ;
Pour les autels du noble et du pur et du beau
J'ai cultivé des fleurs sous un soleil nouveau ;
Et me voici semblable à ces jardins funèbres
Qui n'abreuvent leur soif qu'aux sèves du tombeau.
Toi que le temps trahit et que la mort menace
Pardonne à mon silence, accueille l'insensé,
Berce en tes pauvres mains mon cœur d'aigle blessé.
Dis-moi qu'Amour survit, dis-moi que si tout passe
Ton rêve au moins subsiste à mon rêve enlacé.
Et laisse-moi vieillir tout baigné de tendresse
Ainsi qu'un noble lis au soleil pâissant,
Et laisse dans le feu farouche de mon sang
Doucement crépiter l'encens de ta caresse
Et parle à ma douleur comme on chante à l'enfant.
Et toi-même vieillis lentement dans mon songe
Et fais de mon grand cœur un lit pour ton repos
Et soupire tout bas à travers les sanglots :
« Hormis le tendre Amour tout est mort et mensonge »
O sœur de mes secrets, soleil de mes yeux clos !

IV
SYMPHONIES

Symphonie de Septembre.

I

Soyez la bienvenue, vous qui venez à ma rencontre
Dans l'écho de mes propres pas, du fond du corridor
obscur et froid du temps.]

Soyez la bienvenue, solitude, ma mère.

Quand la joie marchait dans mon ombre, quand les oiseaux

Du rire se heurtaient aux miroirs de la nuit, quand les fleurs,
Quand les terribles fleurs de la jeune pitié étouffaient mon
[amour

Et quand la jalousie baissait la tête et se regardait dans le vin
Je pensais à vous, solitude, je pensais à vous, délaissée.

Vous m'avez nourri d'humble pain noir et de lait et de miel
[sauvage;

Il était doux de manger dans votre main, comme le passe-
[reau,

Car je n'ai jamais eu, ô Nourrice, ni père ni mère

Et la folie et la froideur erraient sans but dans la maison.

Quelquefois, vous m'apparaissez sous les traits d'une femme
Dans la belle clarté menteuse du sommeil. Votre robe
Avait la couleur des semailles ; et dans mon cœur perdu,
Muet, hostile et froid comme le caillou du chemin,

Une belle tendresse se réveille aujourd'hui encore
A la vue d'une femme vêtue de ce brun pauvre
Chagrin et pardonnant : la première hirondelle -
Vole, vole sur les labours, dans le soleil clair de l'enfance.

Je savais que vous n'aimiez pas le lieu où vous étiez
Et que, si loin de moi, vous n'étiez plus ma belle solitude.
Le roc vêtu de temps, l'île folle au milieu de la mer
Sont de tendres séjours ; et je sais maint tombeau dont la
[porte est de rouille et de fleurs.

Mais votre maison ne peut être là bas où le ciel et la mer
Dorment sur les violettes du lointain, comme les amants.
Non, votre vraie maison n'est pas derrière les collines.
Ainsi, vous avez pensé à mon cœur. Car c'est là que vous
[êtes née.

C'est là que vous avez écrit votre nom d'enfant sur les murs
Et, telle une femme qui a vu mourir l'époux terrestre,
Vous revenez avec un goût de sel et de vent sur vos joues
[blanches
Et cette vieille, vieille odeur de givre de Noël dans vos cheveux.

Comme d'un charbon balancé autour d'un cercueil
De mon cœur où bruit ce rythme mystérieux

Je sens monter l'odeur des midis de l'enfance. Je n'ai pas
[oublié
Le beau jardin complice où m'appelait Echo, votre second
[fils, solitude,

Et je reconnaîtrais la place où je dormais jadis
A vos pieds. N'est-ce pas que la moire du vent y court encore
Sur l'herbe triste et belle des ruines, et du bourdon velu
Le son de miel ne s'attarderait plus dans la belle chaleur?

Et si du saule tremblant et fier vous écartiez
La chevelure d'orphelin : le visage de l'eau
M'apparaîtrait si clair, si pur ! Aussi pur, aussi clair
Que la Lointaine revue dans le beau songe du matin !

Et la serre incrustée d'arc-en-ciel du vieux temps
Sans doute abrite encore le cactus nain et le faible figuier
Venus jadis de quels pays de bonheur ? Et de l'héliotrope
[mourant
L'odeur délire encore dans les fièvres d'après-midi !

O pays de l'enfance ! ô seigneurie ombreuse des ancêtres !
Beau tilleul somnolent cher aux graves abeilles
Es-tu heureux comme autrefois ? et toi, carillon des fleurs d'or
Charmes-tu l'ombre des collines pour les fiançailles

De la Dormeuse blanche dans le livre moisi
Si doux à feuilleter quand le rayon du soir
Descend sur la poussière du grenier : et autour de nous le
[silence
Des rouets arrêtés de l'araignée fileuse. — Cœur !

Triste cœur! le berger vêtu de bure
Souffle dans le long cor d'écorce. Dans le verger
Le doux pivert cloue le cercueil de son amour
Et la grenouille prie dans les roseaux muets. O triste cœur!

Tendre églantier malade au pied de la colline, te reverrai-je
Quelque jour? et sais-tu que ta fleur où riait la rosée
Était le cœur si lourd de larmes de mon enfance? ô ami!
D'autres épines que les tiennes m'ont blessé!

Et toi, sage fontaine au regard si calme et si beau,
Où se réfugiait, par les chaleurs sonnantes
Tout ce qui restait d'ombre et de silence sur la terre!
Une eau moins pure coule aujourd'hui sur mon visage.

Mais le soir, de mon lit d'enfant qui sent les fleurs, je vois
La lune follement parée des fins d'été. Elle regarde
A travers la vigne amère, et dans la nuit de senteurs
La meute de la Mélancolie aboie en rêve!

Puis, l'Automne venait avec ses bruits d'essieux, de haches
[et de puits. Comme la fuite
Du lièvre au ventre blanc sur la première neige, le jour rapide
D'étonnement muet frappait nos tristes cœurs. — Tout cela,
[tout cela]
Quand l'amour qui n'est plus n'était pas né encore.

II

Solitude, ma mère, redites-moi ma vie! voici
Le mur sans crucifix et la table et le livre
Fermé! si l'impossible attendu si longtemps
Frappait à la fenêtre, comme le rouge-gorge au cœur gelé,

Qui donc se lèverait ici pour lui ouvrir? Appel
Du chasseur attardé dans les marais livides
Le dernier cri de la jeunesse faiblit et meurt : la chute d'une
[seule feuille
Remplit d'effroi le cœur muet de la forêt.

Qu'es-tu donc, triste cœur? une chambre assoupie
Où, les coudes sur le livre fermé, le fils prodigue
Ecoute sonner la vieille mouche bleue de l'enfance?
Ou un miroir qui se souvient? ou un tombeau que le voleur
[a réveillé?

Lointains heureux portés par le soupir du soir, nuages d'or,
Beaux navires chargés de manne par les anges! est-ce vrai
Que tous, tous vous avez cessé de m'aimer, que jamais,
Jamais je ne vous verrai plus à travers le cristal

De l'enfance? que vos couleurs, vos voix et mon amour,
Que tout cela fut moins que l'éclair de la guêpe
Dans le vent, que le son de la larme tombée sur le cercueil,
Un pur mensonge, un battement de mon cœur entendu en
[rêve?

Seul devant les glaciers muets de la vieillesse ! seul
Avec l'écho d'un nom ! et la peur du jour et la peur de la nuit
Comme deux sœurs réconciliées dans le malheur
Debout sur le pont du sommeil se font signe, se font signe !

Et comme au fond du lac obscur la pauvre pierre
Des mains d'un bel enfant cruel jadis tombée :
Ainsi repose au plus triste du cœur,
Dans le limon dormant du souvenir, le lourd amour.

Symphonie Inachevée

I

Tu m'as très peu connu là-bas, sous le soleil du châtiment
Qui marie les ombres des hommes, jamais leurs âmes,
Sur la terre où le cœur des hommes endormis
Voyage seul dans les ténèbres et les terreurs, et ne sait pas
[vers quel pays.

C'était il y a très longtemps — écoute, amer amour de
[l'autre monde —
C'était très loin, très loin — écoute bien, ma sœur d'ici —
Dans le Septentrion natal où des grands nymphéas des lacs
Monte une odeur des premiers temps, une vapeur de pom-
[meraies de légende englouties.

Loin de nos archipels de ruines, de lianes, de harpes,
Loin de nos montagnes heureuses.
— Il y avait la lampe et un bruit de haches dans la brume,
Je me souviens,

Et j'étais seul dans la maison que tu n'as pas connue,
La maison de l'enfance, la muette, la sombre,
Au fond des parcs touffus où l'oiseau transi du matin
Chantait bas pour l'amour des morts très anciens, dans
[l'obscur rosée.

C'est là, dans ces chambres profondes aux fenêtres ensom-
[meillées
Que l'ancêtre de notre race avait vécu
Et c'est là que mon père après ses longs voyages
Était venu mourir.

J'étais seul et, je me souviens,
C'était la saison où le vent de nos pays
Souffle une odeur de loup, d'herbe de marécage et de lin
[pourrissant
Et chante de vieux airs de voleuse d'enfants dans les ruines
[de la nuit.

II

Le dernier soir était venu et avec lui la fièvre
L'insomnie et la peur. Et je ne pouvais pas me rappeler ton
[nom.
La garde était sans doute allée au presbytère
Car la lanterne n'était plus sur l'escabeau.

Tous nos anciens serviteurs étaient morts; leurs enfants
Avaient émigré; j'étais un étranger
Dans la maison penchée
De mon enfance.

L'odeur de ce silence était celle du blé
Trouvé dans un tombeau; et tu connais sans doute
Cette mousse des lieux muets, sœur des ensevelis
Couleur de lune mûre et basse sur Memphis.

J'avais longtemps couru le monde avec mon frère
Sans repos; j'avais veillé avec l'angoisse
Dans toutes les auberges de ce monde. Maintenant, j'étais là
Tête blanche déjà comme le frère nuage. Et il n'y avait
[plus personne.

L'écho d'un pas, le trot de la vieille souris m'eût été doux
Car ce qui me mangeait le cœur ne faisait pas de bruit.
J'étais comme la lampe de la mansarde au petit jour,
Comme le portrait dans l'album de la prostituée.

Parents et amis étaient morts. Toi, ma sœur, tu étais plus
[loin

Que le halo dont se couronne en janvier clair
La mère de la neige. Et tu me connaissais à peine.
Quand tu parlais je tressaillais d'entendre la voix de mon
[cœur,

Mais tu ne m'avais rencontré qu'une fois, une seule,
Dans la lumière étrange des lampes d'apparat
Entre les fleurs de nuit, et il y avait là des courtisans dorés
Et je ne dis adieu qu'à ton reflet dans le miroir.

La solitude m'attendait avec l'écho
Dans l'obscur galerie. Une enfant était là
Avec une lanterne et une clef
De cimetière. L'hiver des rues

Me soufla son odeur misérable au visage.
Je me croyais suivi par ma jeunesse en pleurs ;
Mais sous la lampe et mon Hypérion sur les genoux,
La vieillese était assise : et elle ne leva pas la tête.

III

Ecoute bien, ma sœur d'ici. C'était la vieille chambre bleue
De la maison de mon enfance.
J'étais né là.
C'est là aussi

Que m'apparut jadis, dans le recueillement de la vigile,
Mon premier arbre de Noël, cet arbre mort devenu ange
Qui sort de la profonde et amère forêt,
Qui sort tout allumé des vieilles profondeurs

De la forêt glacée et chemine tout seul,
Roi des marais neigeux, avec ses feux follets
Repentis et sanctifiés, dans la belle campagne silencieuse et
[blanche :
Et voici les fenêtres d'or de la maison de l'enfant sage.

Vieux, très vieux jours ! si beaux, si purs ! c'était la même
[chambre
Mais froide pour toujours, mais muette, mais grise.
Elle semblait avoir à jamais oublié
Le feu et le grillon des anciennes veillées.

Il n'y avait plus de parents, plus d'amis, plus de serviteurs !
Il n'y avait que la vieillesse, le silence et la lampe.
La vieillesse berçait mon cœur comme une folle un enfant
[mort,
Le silence ne m'aimait plus. La lampe s'éteignit.

Mais sous le poids de la Montagne des ténèbres
Je sentis que l'Amour comme un soleil intérieur
Se levait sur les vieux pays de la mémoire et que je m'envolais
Bien loin, bien loin, comme jadis, dans mes voyages de
[dormeur.

IV.

« — C'est le troisième jour. — » Et je tressaillis, car la voix
Me venait de mon cœur. Elle était la voix de ma vie.
« — C'est le troisième jour » — Et je ne dormais plus, et
[je savais que l'heure
De la prière du matin était venue. Mais j'étais las

Et je pensais aux choses que je devais revoir ; car c'était là
L'archipel séduisant et l'île du Milieu
La vaporeuse, la pure qui disparut jadis
Avec le tombeau de corail de ma jeunesse

Et s'assoupit aux pieds du cyclope de lave. Et devant moi
Sur la colline il y avait le château d'eau avec
Les lianes d'Eden et les velours de vetusté
Sur les degrés usés par les pieds de la lune ; et là, à droite,

Dans la belle éclaircie au mitan du bocage
Les ruines couleur de soleil ! et là point de passage
Secret ! car j'ai erré dans cette thébaïde
Avec l'amour muet, sous le nuage de minuit. Je sais

Où sont les mûres les plus sombres ; l'herbe haute
Où la statue frappée a caché a son visage
Est mon amie et les lézards savent depuis longtemps
Que je suis messager de paix, qu'il ne tonne jamais

Dans le nuage de mon ombre. Ici tout m'aime
Car tout m'a vu souffrir.

— « C'est le troisième jour.

Lève-toi, je suis ta dormeuse de Memphis,
Ta mort au pays de la mort, ta vie au pays de la vie.

La très-sage, la méritée. —

Symphonie de Novembre.

Ce sera tout-à-fait comme dans cette vie. La même chambre
— Oui, mon enfant, la même. Au petit jour, l'oiseau des
[temps dans la feuillée
Pâle comme une morte : alors les servantes se lèvent
Et l'on entend le bruit glacé et creux des seaux

A la fontaine. O terrible, terrible jeunesse ! Cœur vide !
Ce sera tout-à-fait comme dans cette vie. Il y aura
Les voix pauvres, les voix d'hiver des vieux faubourgs,
Le vitrier avec sa chanson alternée,

La grand-mère cassée qui sous le bonnet sale
Crie des noms de poissons, l'homme au tablier bleu
Qui crache dans sa main usée par le brancard
Et hurle on ne sait quoi, comme l'Ange du jugement.

Ce sera tout-à-fait comme dans cette vie. La même table,
La Bible, Goethe, l'encre et son odeur de temps,
Le papier, femme blanche qui lit dans la pensée,
La plume, le portrait. Mon enfant, mon enfant !

Ce sera tout à fait comme dans cette vie! — Le même jardin,
Profond, profond, touffu, obscur. Et vers midi
Des gens se réjouiront d'être réunis là
Qui ne se sont jamais connus et qui ne savent

Les uns des autres que ceci : qu'il faudra s'habiller
Comme pour une fête et aller dans la nuit
Des disparus, tout seul, sans amour et sans lampe.
Ce sera tout à fait comme dans cette vie. La même allée :

Et (dans l'après-midi d'automne) au détour de l'allée,
Là où le beau chemin descend peureusement, comme la femme
Qui va cueillir les fleurs de la convalescence — écoute,
[mon enfant, —
Nous nous rencontrerons, comme jadis ici ;

Et tu as oublié, toi, la couleur d'alors de ta robe ;
Mais moi, je n'ai connu que peu d'instant heureux.
Tu seras vêtu de violet pâle, beau chagrin !
Et les fleurs de ton chapeau seront tristes et petites

Et je ne saurai pas leur nom : car je n'ai connu dans la vie
Que le nom d'une seule fleur petite et triste, le myosotis,
Vieux dormeur des ravins au pays Cache-Cache, fleur
Orpheline. Oui oui, cœur profond ! comme dans cette vie.

Et le sentier obscur sera-là, tout humide
Dun écho de cascades. Et je te parlerai

De la cité sur l'eau et du Rabbi de Bacharach
Et des Nuits de Florence. Il y aura aussi

Le mur croulant et bas où somnolait l'odeur
Des vieilles, vieilles pluies, et une herbe lépreuse
Froide et grasse secouera là ses fleurs creuses
dans le ruisseau muet —

Insomnie

Je dis : ma Mère. Et c'est à vous que je pense, ô Maison.
Maison des beaux étés obscurs de mon enfance, à vous
Qui n'avez jamais grondé ma mélancolie, à vous
Qui saviez si bien me cacher aux regards cruels, ô
Complice, douce complice! Que n'ai-je rencontré
Jadis, en ma jeune saison murmurante, une fille
A l'âme étrange, ombragée et fraîche comme la vôtre,
Aux yeux transparents, amoureux de lointains de cristal,
Beaux, consolants à voir dans le demi-jour de l'été!
Ah! j'ai respiré bien des âmes, mais nulle n'avait
Cette bonne odeur de nappe froide et de pain doré
Et de vieille fenêtre ouverte aux abeilles de juin!
Ni cette sainte voix de midi sonnante dans les fleurs!
Ah ces visages follement baisés! ils n'étaient pas
Comme le vôtre, ô femme de jadis sur la colline!
Leurs yeux n'étaient pas la belle rosée ardente et sombre
Qui rêve en vos jardins et me regarde jusqu'au cœur
Là-bas, au paradis perdu de ma pleureuse allée

Où d'une voix voilée l'oiseau de l'enfance m'appelle,
Où l'obscurcissement du matin d'été sent la neige.
Mère, pourquoi m'avez-vous mis dans l'âme ce terrible,
Cet insatiable amour de l'homme, oh dites, pourquoi
Ne m'avez-vous pas enveloppé de poussière tendre
Comme ces très vieux livres bruissants qui sentent le vent
Et le soleil des souvenirs et pourquoi n'ai-je pas
Vécu solitaire et sans désir sous vos plafonds bas
Les yeux vers la fenêtre irisée où le taon, l'ami
Des jours d'enfance, sonne dans l'azur de la vieillesse?
Beaux jours! limpides jours! quand la colline était en fleur,
Quand dans l'océan d'or de la chaleur les grandes orgues
Des ruches en travail chantaient pour les dieux du sommeil,
Quand le nuage au beau visage ténébreux versait
La fraîche pitié de son cœur sur les blés haletants
Et la pierre altérée et ma sœur la rose des ruines!
Où êtes-vous, beaux jours? où êtes-vous, belle pleureuse,
Tranquille allée? aujourd'hui vos troncs creux me feraient
[peur

Car le jeune Amour qui savait de si belles histoires
S'est caché là et Souvenir a attendu trente ans
Et personne n'a appelé : Amour s'est endormi.
— O Maison, Maison! pourquoi m'avez-vous laissé partir,
Pourquoi n'avez-vous pas voulu me garder, pourquoi, Mère,
Avez-vous permis, jadis, au vent menteur de l'automne,
Au feu de la longue veillée, à ces magiciens,
O vous qui connaissiez mon cœur, de me tenter ainsi
Avec leurs contes fous, pleins d'une odeur de vieilles îles
Et de voiliers perdus dans le grand bleu silencieux
Du temps, et de rives du Sud où des vierges attendent?
Si sage vous saviez pourtant que les vrais voyageurs,

Ceux qui cherchent la Baie du Sincère et l'Île des Harpes
Et le Château Dormant ne reviennent jamais, jamais !

— Mon cœur est tout seul dans la froide auberge et l'in-
[sommie

Debout dans le vieux rayon contemple mon vieux visage
Et nul, nul avant moi n'avait compris de quelles morts
Sourdes, irrémédiables sont faits ces jours de la vie !

Le Chant de la Montagne.

Comme la féconde aux larges hanches ensoleillées
Je suis,
Comme la grande et fière moissonneuse dans la paix
De midi,
Comme l'épouse aux bras puissants du laboureur, levée
Avant le jour,
Comme la mère des héros, vigilante au sommet
De la tour.
Mon épaule est dans la nuée, ma tête renversée
Dans l'azur.
Aussi loin que va mon regard, dans la mer éthérée
Tout est calme, profond et pur.
Hommes de la ville couchée à mes pieds de granit
Et vous
Qui haletez dans la chaleur des hameaux endormis
Sur mes genoux,
Levez-vous, j'ai dévoilé le beau visage sévère
De l'espace,
Venez, je veux vous enseigner la plus haute prière,
L'efficace!
Du Sinaï spirituel qui touche le basmal

Je suis le grand reflet, la sainte image.
O Fils! avant que de voler, apprenez à gravir!
Vous les élus de demain, aujourd'hui soyez mes sages.
O doutes, souvenirs, regrets, venez vous reposer
Sur mon sein, et toi, pâle passion,
Viens, viens purifier ton cœur dans l'immense rosée
Des constellations!
C'est d'ici qu'il faut adorer ce puissant univers
Que je contemple.
C'est moi qui suis l'arche de salut, le trône du Père,
Le temple!
Venez, vous tous, saluer pieusement le retour
Du sage, du profond silence,
Venez, héros, goûter la joie de ce suprême amour,
La Confiance!

V

POÈMES DRAMATIQUES

WYDZIAŁ FIZYKI

MIGUEL MAÑARA

PERSONNAGES

DON MIGUEL MANARA VICENTELO DE LECA. *C'est le Don Juan historique, celui dont les romantiques ont fait Don Juan Marana.*

DON FERNAND.

DON JAIME.

DON ALPHONSE.

L'ABBÉ DU COUVENT DE LA CARIDAD A SÉVILLE.

DEUX RELIGIEUX DU MÊME ORDRE.

JOHANNÉS MELENDEZ, MENDIANT PARALYTIQUE.

GIROLAMA CARILLO DE MENDOZA.

L'OMBRE.

LES ESPRITS DE LA TERRE.

L'ESPRIT DU CIEL.

VOIX DANS LA FOULE.

La scène est à Séville en l'an de grâce 1656.

LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
CHICAGO, ILL.

Château de DON JAIME dans la campagne de Séville. Festin dans une salle brillamment éclairée. La plupart des convives sont déjà pris de vin. DON JAIME, un vieil homme gros et court, à figure bestiale, est debout sur une chaise et réprimande, d'une voix rauque, échantons et valets.

DON JAIME. — Par les saintes blessures ! Je crois qu'on laisse mourir de soif don Miguel Vicentelo de Leca, chevalier de Calatrava, mon hôte !

A Dieu ne plaise que je vous contraigne, marouffes à face de Carême,

à vous gaver de viande noire ou de graisse jaune, ou à vous noyer dans le vin.

Nous sommes, — si Notre Seigneur Bacchus ne m'égare, — dans la plus sainte saison de l'année, entre le Mercredi des Cendres et Pâques

fleuries. Ainsi donc, marauds, de par tous les diables, jeûnez, jusqu'à ce que le jeûne catholique

vous perce la peau de ses longues dents cariées
qui sont vos propres os de fils de chiennes ;
mais, par Mahom ! j'entends que le service soit fait
comme en temps ordinaire de ripaille et de beuverie ;
sinon, je vous envoie jeûner jusques au dernier jour
dans l'antichambre de Monseigneur l'archevêque,
saint homme archi avaricieux. Holà, du vin, du vin !
ou bien, morbleu, je jure et sacre à vous faire damner tous.

(On apporte le vin.)

Et que si la très sainte Inquisition se présente à nos portes,
la main à l'épée, rustres, la main à l'épée et la
mèche au canon,
corbleu ! car...

DON MIGUEL. — Maudit braillard, sièds-toi et cesse de faire
le rodomont.

Qui ne connaît ici ton antienne de fou !

Cela se croit ennemi de Christ et n'oserait, par ma foi
jurée !

faire violence, un Vendredi Saint, à une goton
surprise dans le chemin obscur qui conduit de l'office à la
cave.

DON JAIME. — Ah, scélérat, viens sur mon cœur ! Que je
t'embrasse

à pleine bouche et à grand bruit. Tu es notre maître à nous
tous !

Certes, ce que tu dis là est vrai. Que sommes-nous, nous
autres

friponneaux, au regard de toi, que dis-je ! au regard de ton ombre !

Toi, toi, tu es vraiment ce que j'appelle un scélérat !

Est-il beau cette nuit ! Ellénor, Blanca, Lorença, et toi, Inésile, et toi, là-bas, Cinthia, et vous toutes ! mais regardez-le donc ! Avez-vous jamais, chiennes, contemplé front plus noble, bouche plus belle, œil plus brûlant ?

Et cette blonde de Venise, ce jabot, corbleu ! ce roi des jabots !

Et cette épée, et cet habit !

— Dis-moi, mon fils, combien as-tu de duchesses sur la conscience ?

PLUSIEURS VOIX. — C'est cela ! C'est cela-même ! Combien de duchesses assises ?

Combien de duchesses à tabouret ?

DON MIGUEL. — Six.

DON JAIME. — De marquises huppées ?

DON MIGUEL. — Sept, huit ou neuf, si le seigneur Eros ne m'é gare.

DON JAIME. — De filles nobles et de donzelles du tiers ?

DON MIGUEL. — Entre soixante et cent, si j'ai bonne mémoire.

Il en manque à ma liste.

DON JAÏME. — Et de catins?

DON MIGUEL. — J'en sais une qui m'aima d'amour vrai et
qui mourut
de désespoir non-feint.

(Court silence).

Et qui mourut, Messieurs, presque dans le même temps
que Sœur Madeleine de la Compassion, ravie, par mes soins,
à Jésus.

Tous. — Gloire à Mañara, gloire à Mañara, au plus bas des
enfers!

*(Tumulte de rires, de cris, cliquetis
d'argent et de verres).*

DON MIGUEL. — Je vois avec plaisir, Messieurs, que vous me
voulez tous du bien,
et je suis fort touché de ce vœu que vous faites, d'un cœur
si grand,
de voir ma chair et mon esprit brûler d'une flamme nouvelle
ailleurs, bien loin d'ici. Je vous jure sur mon honneur et
sur la tête
de l'évêque de Rome que votre enfer n'existe pas; qu'il n'a
jamais brûlé
ailleurs que dans la tête d'un Messie fou ou d'un mauvais
moine.

Mais nous savons qu'il est, dans l'espace vide de Dieu,
des mondes illuminés d'une joie plus chaude que la nôtre,
des terres inexplorées et très belles, et loin, bien loin de
celle-ci

où nous sommes. Faites donc choix, je vous prie,
d'une de ces lointaines et charmeuses planètes
et m'y envoyez, cette nuit même, par la porte vorace du
tombeau.

Car le temps est long; car le temps est terriblement long,
Messieurs,

et je suis las étrangement de la chienne de vie
que voilà. Ne point gagner Dieu, c'est vétille, à coup sûr,
mais perdre Satan, c'est douleur grande et ennui vaste,
par ma foi.

J'ai traîné l'Amour dans le plaisir, et dans la boue, et dans
la mort;

je fus traître, blasphémateur, bourreau; j'ai accompli
tout cela que peut entreprendre un pauvre diable d'homme
et voyez! j'ai perdu Satan. Satan s'est retiré de moi.

Je mangé l'herbe amère du rocher de l'ennui.

J'ai besogné Vénus avec rage, puis avec malice et dégoût.
Aujourd'hui je lui tordrais le cou en bâillant.

Et ce n'est point la vanité qui parle par ma bouche.

Je ne me pose pas en bourreau insensible.

J'ai souffert, j'ai beaucoup souffert.

L'angoisse m'a fait signe, la jalousie m'a parlé bas, la pitié
m'a pris à la gorge.

Même ce furent là les moins menteurs de mes plaisirs.

Eh quoi! mon aveu vous surprend : j'entends des rires.

Sachez donc

qu'il n'a jamais commis l'action vraiment détestable
celui-là qui n'a pas pleuré sur sa victime.

Certes, dans ma jeunesse, j'ai recherché tout comme vous
la misérable joie, l'Etrangère inquiète

qui vous donne sa vie et ne dit pas son nom.
Toutefois le désir me vint très tôt de poursuivre cela
que vous ne connaîtrez jamais : l'Amour immense, ténébreux
et doux.

Plus d'une fois je l'ai cru tenir : ce n'était qu'un fantôme
de flamme.

Je l'étreignais, je lui jurais une tendresse d'éternité,
il me brûlait la bouche et m'emplissait de ma propre cendre
la tête,

et, lorsque je rouvrais les yeux, le jour hideux de la soli-
tude était là,

le jour si long, si long de la solitude était là, avec un pauvre
cœur dans ses mains,

un très pauvre doux cœur léger comme le passereau d'hi-
ver.

Et un soir la Luxure aux yeux vils, au front bas, s'assit sur
ma couche

et me contempla en silence, comme on regarde les morts.

Une beauté nouvelle, une douleur nouvelle, un nouveau bien
dont on se lasse vite, afin de mieux goûter le vin d'un mal
nouveau,

une nouvelle vie, un infini de vies nouvelles,

voilà ce qu'il me faut, Messieurs : ceci tout simplement, et
rien de plus.

Ah! comment le combler, ce gouffre de la vie? que faire!

Car le désir est toujours là, plus fort, plus fou que jamais.

C'est comme un incendie de la mer

soufflant sa flamme au plus profond du noir néant universel!

C'est un désir d'embrasser les possibilités infinies!

Ah, Messieurs! que faisons-nous ici? que gagnons-nous ici?

Hélas! que cette vie est courte pour la science! et quant
aux armes
ce pauvre monde n'aurait pas de quoi nourrir
les sombres appétits d'un maître tel que moi;
et quant aux bonnes œuvres, vous savez quels chiens
rogneux, quelle puante vermine de nuit
sont les hommes; et vous savez sans doute aussi qu'un
Roi est pauvre chose quand Dieu s'en est allé.

DON ALPHONSE. — Il prêche, par ma foi, fort bien,
notre savantissime docteur
de Belzébuth. Quel geste, quelle voix, quel feu! mais il ne
conclut point.
Et voyez comme ce négateur endurci nous dépeint avec feu
un Paradis nouveau!
Je veux savoir, par toutes les cornes de l'Enfer,
ce qu'il attend de nous et de soi-même.
Que ferons-nous? que feras-tu, mon fils?

DON MIGUEL. — Vous vous moquerez, je pense, de Dieu,
tout comme devant,
et Mañara se moquera de vous, tout comme devant, Mes-
sieurs.

DON FERNAND (*à voix basse, penché vers don Miguel*). —
Si tu me vois ici malgré mes cheveux blancs, Miguel,
c'est que depuis longtemps j'ai l'œil sur toi.
Je fus l'ami de ton père, don Tomaso de Leca,
j'ai connu ta mère, Dame Girolama Anfriano.

Ta mère était une sainte femme. Ton père était un vaillant gentilhomme
fidèle à son Dieu et à son Roi. Il est mort dans mes bras.
Regarde-moi, Miguel.
Vois, je ne baisse pas les yeux, et ma peau n'est pas plus blanche
parce que je te dis ce que j'ai à te dire :
tu es un lâche et un félon.

DON MIGUEL. — Êtes-vous ivre ou fou, don Fernand, ou bien las de la vie?

DON FERNAND. -- Tu sais que j'ai vieilli dans les combats très saints
et que je ne me séparerai jamais de mon épée, pas même dans la mort. J'ai eu quatre chevaux tués sous moi ; et je parle au Roi face à face et sans me découvrir. Je pourrais te tirer l'oreille, coquin ; je me contente cependant de répéter :
tu es un lâche et un félon.

Quiconque fait souffrir les femmes et les trahit est un lâche et un félon. Et quiconque convoite la femme de son prochain, est un vil scélérat.
Et quiconque ravit à la dernière des gotons de village le saint trésor de sa virginité, puis l'abandonne à la honte, au désespoir, quiconque fait cela est un chien et doit mourir de la mort d'un chien.
Tu n'es pas gentilhomme, Miguel, tu es un chien.

Ton blason est une chose à clouer au-dessus
d'une porte de mauvais lieu. Est-ce ma faute
si la senteur de ta poudre et de ton fard m'est une odeur de
chien?

Dis, don Miguel, chevalier de Calatrava, est-ce ma faute ?

Si ton père vivait, je te cracherais au visage ;
mais voilà,

ton père est mort. Il n'est pas là pour défendre
l'honneur de son sang ; et ta mère n'est plus là
pour essuyer la joue de son enfant et pour le consoler dans
ses bras.

Quoi ! c'est donc cela, c'est donc cela, la chevalerie d'au-
jourd'hui !

Mais un juif dans la puanteur de son ghetto
un juif fidèle à son épouse et tendre à ses petits est mille
fois plus gentilhomme que toi !

Pour qui donc nous sommes-nous battus, puissances du
Ciel !

Pour qui donc avons-nous versé notre sang,
Seigneur !

Pour qui donc a-t-il sacrifié sa vie, notre Roi,
lui qui n'a même pas aimé selon son cœur, lui qui a pâli
et jauni avant l'âge dans la poudre des parchemins d'Etat !
Hélas !

(Il cache son visage dans ses mains.

Assez long silence.)

Ecoute-moi, Miguel. Tu es jeune. Tu as trente ans.
Et tu es riche d'une raison mauvaise, mais puissante.
Trente ans ! Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer !

Trente ans! C'est comme l'odeur des blés, c'est comme le
sourire

de la nuit à la fenêtre où doit apparaître un visage douce-
ment éclairé par le cœur d'une rose.

Miguel! Mon fils! mon enfant! Je suis un vieux fou!

Je t'ai parlé comme un vieil imbécile! J'ai été injuste.

J'aimais, moi aussi, les filles, quand j'étais jeune.

Je ne les séduisais pas, je ne m'en moquais pas, je ne les
abandonnais pas,

mais je les aimais, je les convoitais. J'ai été jeune, Miguel.

Pardonne. Pardonne au vieux soldat brutal. Je ne suis pas
un homme de Cour,

je n'entends rien au beau langage. Dame!

on a eu la vie dure! Il ne faut pas m'en vouloir.

Il faut me pardonner. Tu es beau, Miguel; tu as le front
haut, les yeux fiers.

Donne-moi la main. Allons, ne boude pas.

Donne-moi la main.

*(Court silence. Il considère la main
de don Miguel.)*

C'est une noble main. Les doigts sont fins, les veines sont
bleues

et bleues de ce bleu qu'on ne rencontre plus que rarement.

Et tu ressembles à ton père.

(Long silence.)

Ecoute-moi, Miguel. Il est à Séville, notre bonne vieille cité,
une maison modeste et très ancienne, non loin de l'Eglise
de la Caridad. La maison appartient à un très vieux sei-
gneur.

Ton père l'a connu. Moi je suis son ami d'enfance.
Carillo de Mendoza est son nom. Il est malade et veuf
depuis quatre ou cinq ans

(*Court silence.*)

Ce Carillo de Mendoza, mon cher enfant,
n'a, pour le consoler de sa longue souffrance,
qu'une fille. Le nom de cette fille, enfant unique,
est Girolama.

C'est le nom de ta mère, Miguel.

Le nom de cette fille est donc Girolama
Carillo de Mendoza. C'est une noble fille.

Et c'est une fille très douce et très sage et très belle.

Et elle est à peine sortie de l'enfance.

Tu as trente ans, Miguel. Hélas ! si j'avais trente ans !

Mais tu es le fils de mon ami et je te pardonne tes trente ans.

Tu ne vas jamais à l'Eglise, scélérat ?

Tu iras à la messe dimanche prochain, Miguel.

Nous nous rencontrerons là, si tu veux. Viens, viens, mon
enfant.

C'est à l'Eglise de la Caridad.

(*DON FERNAND sort.*
Silence. La plupart des convives
ont quitté la salle du festin. Quel-
ques-uns se sont endormis dans les
fauteuils ou sous la table. Des
lumignons agonisent : on sent que
l'aube approche.)

*UNE OMBRE écarte un
rideau et apparaît à DON MI-
GUEL.)*

L'OMBRE. — Heureux l'homme dont le cœur est comme la
pierre du tombeau sous la neige, et dont l'espérance est
comme le nom d'un père gravé dans la pierre du tombeau.

Heureux l'homme dont le ventre est comme le lieu où l'on
plante la croix
et dont le sang est comme l'épouvante des muets.

Heureux l'homme maudit par sa mère aveugle.
Elle lève le bâton sous la lune.
Le cœur du silence
est déchiré.

Heureux l'homme dont les larmes sont la pluie
des tombeaux ruinés
et dont la peau est le bruit du serpent dans
les feuilles.

Heureux l'homme dont le fils naît de la luxure
de l'ennemi !
Son enfant le suit dans le silence de la neige, en se cachant
derrière les arbres
et la froide lune regarde.
Mais malheur, malheur à l'homme conscient
qui préfère, aveugle à la beauté de Dieu,

le vide de l'ennui
aux tourments de la passion
et les tourments de la passion
au vide de l'ennui !

DON MIGUEL. — Esprit, qui es-tu ?

L'OMBRE. — Je suis l'ombre de ta vie passée.

II

Jardin de Séville, devant la maison de Carillo de Mendoza.

GIROLAMA CARILLO. — Je n'avais pas douze ans, Miguel,
quand elle est morte.

Il y aura quatre ans vers la Saint-Jean de décembre.

C'est si beau de mourir ainsi, le cœur pur et la tête
claire,

si beau que je me reproche parfois d'avoir tant pleuré.

Mais je n'étais qu'une faible fille, et sans doute mes larmes
d'orpheline

n'ont pas offensé Dieu. C'est que l'on est très jeune à
douze ans

et même je connais des filles de cet âge qui sont tout-à-
fait des enfants.

Depuis, j'ai beaucoup, beaucoup réfléchi, Mon père était
déjà malade. Vous ne connaissez don Clément Carillo que
depuis peu,

mais vous avez pu voir qu'il est de naturel un tantet
capricieux

et brusque quelquefois, par effet de maladie très longue.
C'est une terrible chose. Être ainsi condamné à l'immobilité.

Surtout pour un gentilhomme habitué à la vie des camps.

DON MIGUEL. — Et comment se fait-il, Girolame, que jamais je ne rencontre de jeunes filles de votre âge dans cette silencieuse maison? Oh, combien votre vie m'apparaît triste, Girolame!

GIROLAME. — Je n'ai pas de compagne de mon âge, don Miguel.

Et je me passe, pour dire le vrai, fort aisément de la compagnie des filles de mon âge.

Je n'aime, voyez-vous,

ni leur manière de rire, ni leur façon de pleurer.

Et elles parlent des hommes, entre elles, quelquefois, comme je n'aime pas que l'on parle des hommes et de l'amour des hommes. Oui, nous menons une vie fort retirée.

L'hiver, je ne quitte guère la maison que pour me rendre à l'Église;

mais l'été, nous passons nos dimanches à la campagne.

C'est à une heure de Séville. Nous avons là une maison avec un grand, grand jardin; et j'aime beaucoup les fleurs,
beaucoup.

DON MIGUEL. — Vous aimez les fleurs, Girolame?

Et je n'en vois jamais ni en vos cheveux, ni à vos atours.

GIROLAME. — C'est à cause que je n'aime pas les filles qui font des fleurs une parure comme de soie, ou de blonde, ou de plume colorée.
Je ne mets jamais de fleurs dans mes cheveux (ils sont assez beaux sans cela, Dieu merci !)
Les fleurs sont de belles vivantes qu'il faut laisser vivre et respirer l'air du soleil et de la lune. Je ne cueille jamais de fleurs. On peut très bien aimer, en ce monde où nous sommes, sans avoir tout de suite envie de tuer son bel amour, ou de l'emprisonner dans du verre, ou bien, (comme on fait de l'oiseau), dans une cage où l'eau n'a plus le goût de l'eau, où la graine d'été n'a plus le goût de la graine.

DON MIGUEL. — Est-ce donc que tout est miel, et rosée, et baume de tendresse en vous, Girolame ? Est-ce donc qu'il n'est pas de lieu obscur en votre cœur ?
Vous ne vous mettez jamais en colère ?

GIROLAME. — Que si, que si !
Et même contre ces fleurs que j'aime tant, à cause de leurs noms latins si difficiles à retenir et qui m'ont valu mainte et mainte semonce de notre abbé qui, non content d'être bon géomètre, cultive aussi la science botanique, pour mon très grand déplaisir.

Vous me disiez tantôt que ma vie était triste : je ne partage pas du tout cette façon de voir.

Il y a la maison, le jardin, la leçon quotidienne, les pauvres.

Il y a beaucoup, beaucoup de pauvres gens à Séville.

Je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Et puis, il y a les livres. Car je suis lectrice de mon père. J'ai beaucoup lu.

Je connais presque tous nos poètes ; et dernièrement, nous avons mis la main

sur les Aventures de l'illustre Chevalier de la Manche.

Mon père et l'abbé ont beaucoup ri, et moi j'avais envie de pleurer.

Comme c'est beau, ces livres qui font à la fois rire et pleurer !

— Mais sans doute, j'abuse de votre patience, don Miguel, et vous me devez juger bien étourdie et bien bavarde.

Vous avez l'air un peu surpris de me voir si heureuse.

Ne me reprochez pas cette tranquillité d'esprit et de cœur : je ne néglige aucun de mes devoirs.

DON MIGUEL. — C'est moi, c'est moi qui vous ai priée, Girolame,

de me conter l'histoire de votre chère vie. O douce vie, ô belle et triste fleur !

Ne retirez pas votre main : laissez-la sur mon cœur.

Puisse le battement de mon cœur vous dire, Girolame, ce que je n'ose confier à ma voix. J'ai tant de choses à vous dire !

J'ai tellement changé depuis le jour de notre rencontre.

C'était à l'Eglise de la Caridad, vous en souvient-il ?

Vers Pâques fleuries, avant mon départ pour Madrid ;

et le soir même, don Fernand, le vieil ami de votre père, m'a poussé par les épaules dans cette maison qui me faisait peur.

Car vous connaissez ma vie, car vous connaissez de ma vie ce que l'on en peut dévoiler à une jeune fille, et c'est beaucoup, hélas, et c'est trop, Girolame.

GIROLAME. — J'ai parlé à don Fernand — je ne devrais sans doute pas vous avouer ces choses — j'ai parlé de vous à don Fernand. Je ne suis plus une enfant et je trouve que rien ne vaut la belle franchise. Et don Fernand m'a parlé de vous. Vous savez comment il est, notre vieil ami don Fernand ; un peu taquin, mais bon. Il s'est moqué de moi (il m'a connue enfant) puis tout-à-coup il a changé de ton et aussi de visage. Et il m'a parlé de vous.

DON MIGUEL. — Hélas, Girolame ! Qu'il n'y ait pas de remède à cette tristesse du cœur ! Ce qui est fait est fait. Car c'est cela, notre vie : ce qui est accompli est accompli.

GIROLAME. — Je ne partage pas du tout cette façon de voir.

Je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible en cela.

Je sais que vous êtes un mauvais sujet, don Miguel, que vous avez fait pleurer mainte et mainte belle dame.

Mais toutes ces femmes savaient qu'elles faisaient le mal
en vous aimant, et même en vous permettant de les aimer.
Car nulle d'entre elles n'avait reçu de vous le serment,
le grand serment pour l'éternité, don Miguel;
car nulle d'entre elles n'avait reçu de vous
l'Anneau,
l'Anneau qui rive à jamais l'âme à l'âme, don Miguel.
Ah, elles savaient bien ce qu'elles faisaient, toutes, oui,
toutes !

DON MIGUEL. — Silence ! votre voix me fait peur
Girolame !

C'est comme si un rayon de l'été pénétrait tout-à-coup
dans un lieu protégé par les ailes de la nuit, plein de
formes
rampantes, de choses rêvées par la maladie des ténèbres.
J'ai vu certain jour une sœur de la Miséricorde
s'aventurer toute seule dans l'enclos rouge des suppliciés.
Ainsi marche votre voix, terrible d'innocence,
ainsi marche votre voix, Girolame, dans mon mauvais
cœur.

GIROLAME. — C'est à cause que vous me prenez pour une
petite sottie ;

c'est à cause que vous me connaissez mal, don Miguel.
Et c'est à cause, aussi, que je suis petite et faible ;
je suis certaine que vous me prenez en pitié très grande,
que vous craignez de me casser l'aile ou la patte.
Mais je vous permets de me parler librement.
Je n'ai pas peur de vous. Quelque chose en mon cœur me dit

que je suis votre sœur. Je ne crains pas vos yeux sur moi.

Non, Miguel, je ne crains pas vos yeux sur moi.

Je sais bien que vous me regardez quelquefois à la dérobée comme on regarde un petit animal que l'on voudrait saisir, et cela me fait toujours rire quand j'y pense.

Vous dites que la femme est faible; tous les hommes le disent, je crois,

car mon père le dit, et l'abbé le dit, et don Fernand. Et les livres le disent aussi.

Et la femme est faible en effet, mais comme l'oiseau des airs

et comme la souris des champs : ne l'attrape pas qui veut!

Et elles savent bien, allez, ce qu'elles font; et elles ne se laissent prendre

que lorsque Dieu n'est plus dans leur cœur et qu'elles ne valent plus la peine d'être prises.

Je sais fort bien ce que je dis et ce que je fais :

s'il en était autrement, serais-je venue ici, toute seule?

Je tenais beaucoup à me faire connaître de vous, don Miguel.

Car pour vous, je vous connais. Trois mois se sont écoulés depuis le jour de notre rencontre (à la Caridad, don

Miguel);

et très certainement vous n'étiez pas comme vous êtes.

DON MIGUEL. — Oui, vous dites vrai, Girolame; je ne suis pas comme j'étais.

Je vois mieux : et pourtant je n'étais pas aveugle;

mais c'est la lumière, sans doute, qui faisait défaut;

car la lumière du dehors est pauvre chose ;
ce n'est point elle qui éclaire notre vie.

Vous avez allumé une lampe dans mon cœur :
et me voici comme le malade qui s'endort dans les ténèbres
avec le charbon de la fièvre sur le front et la glace de
l'abandon dans le cœur,
et puis qui se réveille en sursaut dans une belle chambre
où toutes choses baignent dans la musique étale de la
lumière ;

et voici, l'ami qu'il pleurait depuis longues années,
l'ami revenu des terres océaniques est là
qui lui sourit de ses yeux plus calmes, plus sages que jadis,
et toute la famille est là, des vieillards à tête blanche
et des enfants vêtus d'une clarté de moissons, et le gros
vieux chien

est là, les larges yeux noyés de rire tendre
et la gueule bien ouverte et pleine de bruits de joie
pour faire fête à l'homme sauvé du déluge des ténèbres !
Voilà quel lieu de paix vous avez fait de mon cœur, Giro-
lame.

Et merci, et grand merci à vous, Girolame !
Sœur très douce ! Car n'avez-vous pas dit, tantôt, que vous
étiez ma sœur ?

GIROLAME. — Vous êtes l'homme sauvé du déluge des té-
nèbres
et vous êtes faible et pâle et tout étonné encore,
et il faut bien qu'une sœur pense pour vous et parle pour
vous .

et vous soutienne dans votre marche, et prie Dieu pour vous.
Car n'êtes-vous pas l'homme sauvé de l'eau amère?
Or donc je suis très certainement votre sœur.

DON MIGUEL. — Mais si vraiment vous êtes ma sœur douce,
Girolame,
mais si vraiment vous êtes ma propre douce sœur...
— non, je ne puis le dire, ma voix n'est plus ma voix,
mon cœur n'est plus mon cœur, ma vie n'est plus ma vie...
Girolame, Girolame, donnez-moi votre faible main,
votre très chère main d'amie, de sœur, d'épouse sainte!

GIROLAME. — Parlez-vous à une enfant ou à une femme?
Prenez garde, le ciel vous entend, don Miguel.

DON MIGUEL. — Je parle à une femme sous le limpide ciel
de ma joie,
sous le ciel suspendu au-dessus de nos têtes comme un
dais de parfums.

Je vous parle à vous, ô Girolame!
très grande, si vraiment grande que vous me faites peur.
Qu'ai-je fait de ma vie, qu'ai-je fait de mon cœur?
Que n'ai-je appris plus tôt que j'avais l'âme bonne!
Me pardonneriez-vous?

GIROLAME. — Il faut bien que je vous pardonne.
Relevez-vous.

DON MIGUEL. — Et — votre main —

GIROLAME. — Il faut bien que je vous la donne.

DON MIGUEL. — Et votre cœur, le refusez-vous à ma joie?
Dites-moi, votre cœur?

GIROLAME. — Mon cœur n'est plus à moi.

DON MIGUEL. — Et votre pudeur grande, et votre sainteté,
me les confiez-vous pour le Temps, pour la Vie?

GIROLAME. — Pour l'Éternité.

DON MIGUEL. — Et m'aimez-vous? Et m'aimez-vous
d'amour pieux
devant les hommes, devant les hommes?

GIROLAME — Devant Dieu.

III

Trois mois après.

Une salle au palais de DON MIGUEL MANARA, à Séville.

GIROLAMA CARILLO est couchée sur un petit lit blanc, sans fleurs. Quatre cierges brûlent immobilement.

DON MIGUEL est accroupi dans un coin obscur de la salle.

LES ESPRITS DE LA TERRE.

PREMIER ESPRIT. — Les paupières sont bien fermées, les mâchoires sont bien serrées ;

les bras sont croisés sur la poitrine et les mains se rencontrent

sur une petite croix en bois, aussi dure qu'un os.

La tête repose sur un oreiller, ni trop haut, ni trop bas, la robe ne fait pas de plis, les pieds se touchent légèrement.

Je suis satisfait de mon ouvrage.

DEUXIÈME ESPRIT. — On a apporté le cercueil ; je l'ai vu.

Il est en argent massif

mais deux hommes vigoureux le soulèveront sans peine car c'est presque un cercueil d'enfant.

TROISIÈME ESPRIT. — On a ouvert le vieux caveau des Vicentelo de Leca.

Un ordre parfait y règne. Deux ou trois briques à replacer, quelques coups de truelle, et c'est tout.

PREMIER ESPRIT. — Demain, vers le milieu du jour, il faudra nous rendre, mes frères,

à la maison du vieux Carillo Mendoza.

Le bonhomme, en apprenant la mort de son enfant unique, est tombé dans les bras de son vieil ami don Fernand, sans un cri,

sans une larme : il n'a pas ouvert la bouche depuis, et demain c'est le troisième jour.

DON MIGUEL. — Bonnes gens, ne faites pas ce bruit de paroles, je vous prie.

Faites, je vous prie, en silence ce qui doit être fait.

Je ne vous reproche pas, bonnes gens, votre ouvrage ; mais ne parlez plus entre vous de ma chère morte.

Je sais qu'elle est morte, mais je ne veux pas qu'on en parle comme d'une morte.

PREMIER ESPRIT. — Il nous prend pour des hommes faits comme lui

d'argile et de larmes.

Et c'est son grand amour qui lit ainsi dans le livre fermé des pensées.

DEUXIÈME ESPRIT. — Ses tristes pensées sont comme des
voix d'hommes inconnus
dans une maison sombre et glacée.

TROISIÈME ESPRIT. — Il ne faut pas le prendre en pitié.
L'Homme est à la Terre. Il doit adorer l'Esprit de la Terre.

(*A don Miguel.*)

— Homme d'argile, les larmes ont noyé ta misérable cer-
velle.

Les paroles sans sel coulent sur ta bouche comme l'eau
tiède.

Réveille-toi, regarde, tu es seul.

DON MIGUEL. — Si c'est ma folie qui parle, si c'est vraiment
la voix de ma folie que j'entends,

grâces vous soient rendues, ô Seigneur, ô mon Dieu !

Que la Démence prenne ma tête sur ses genoux et me
chante à l'oreille : mon petit enfant, mon petit enfant !

Je ne veux pas être bercé par une jeune fille ; les bras des
jeunes filles sont froids comme la mort.

Et ne lui dites pas, mes amis, que je pleure ; j'aime mieux
qu'elle ne sache pas que je pleure : cela déchirerait son
pauvre cœur.

TROISIÈME ESPRIT. — Lève-toi, parle et agis, et pleure
comme un homme.

N'es-tu pas un homme, Mañara ? n'es-tu pas un fils de la
Douleur ?

Lève-toi ; tes vêtements de deuil sont préparés.
Il te faudra marcher d'un air digne jusqu'à la tombe.
Et prends garde aux flaques de boue du chemin, car voici
l'automne.

Trois mois se sont écoulés depuis le jour d'été de ton
mariage.

Il ne faut pas négliger le calcul des jours et des mois,
fils de la Terre !

DON MIGUEL. — Je suivrai le cercueil comme un tout petit que
l'on mène à l'Eglise ;

et je ferai tout ce que l'on me dira de faire.

Je suis un pauvre malheureux.

Je ne veux pas que l'on se mette en colère à cause de moi.

Et je n'irai pas me pendre dans la saulée au bord de la
rivière.

Et je ne ferai aucune chose que Dieu défend.

Dieu m'a créé, et il faut bien que je vive.

TROISIÈME ESPRIT. — Pense à la terre, fils de la Douleur.

Tout le reste et moquerie.

Tu as un cœur pour l'espérance, et des mains pour le tra-
vail.

Il faudra vivre, et vivre longtemps, et dire avec les
hommes :

ce m'est une joie.

Et quand tes bras seront brisés, et quand tes vieux os te
feront mal,

et quand ta tête sera blanche comme la maladie de l'arbre,
un jour tu te lèveras plus tôt que de coutume

et tu allumeras la faible lampe dans l'heure grise
et tu iras mettre la dernière main à ton ouvrage.

PREMIER ESPRIT. — Mais, sur le seuil, comme une branche
sans écorce tu tomberas.

Alors on ouvrira le grand lit froid.

DEUXIÈME ESPRIT. — Et l'on apportera le cercueil.

TROISIÈME ESPRIT. — Et l'on ouvrira le caveau des Vicentelo
de Leca.

LES TROIS ESPRITS. — Mais d'ici à ce beau jour, il faut vivre,
ô fils de la terre!

*(Les Esprits s'éloignent. Long silence.
On entend sonner l'heure.)*

DON MIGUEL. — Douleur, Douleur, pourquoi m'as-tu donné
le jour?

pourquoi n'as-tu pas écrasé ma tête
entre deux pierres, au bord de l'eau,
entre deux pierres innocentes,
plus charitables que les mamelles de ton amour?

Tu me dis, Douleur, que tu es ma Mère.
Mais si tu l'es vraiment, tu dois bien savoir
quel enfer se lamente là, ma Mère,
quel enfer se lamente là, dans ce vieux cœur.

Est-ce pour cela que tu m'as bercé
les nuits d'hiver, au clair des cheminées
où pleurait le temps orphelin?

Dis, est-ce pour cela que tu m'as bercé
avec des larmes et du rêve dans tes tristes yeux,
dans tes chers yeux couleur de voyage et de vent ?

Tu m'as couché dans un berceau :
que ne m'as-tu jeté dans un cercueil !
Tu as baisé mon corps des petits pieds à la pauvre tête :
que n'étais-tu pareille aux bêtes des bois
qui étranglent leur portée, ô ma Mère !

Maudite soit votre douceur, ô vous qui m'avez
enfanté dans la douleur !
Maudit soit votre ventre,
maudit soit votre sein,
ô vous qui m'avez donné ce triste corps, ce solitaire cœur !

Tu n'es pourtant pas la sœur de la louve
qui accouche affamée au clair d'une lune
triste comme un visage baisé par la peste.
Il fallait laisser la tendresse
aux femelles des bois, dont le poil sent la famine :
n'es-tu pas fille des hommes, ô Douleur ?

Ma mère, ma mère, j'ai tout perdu, ma vie est veuve,
ma luxure pleure et je suis le père
de l'épouvante, de la folie et de la mort.
O Douleur, ô ma mère, qu'avez-vous fait de moi ?

(Silence).

L'ESPRIT DU CIEL. — Mañara! Mañara!

DON MIGUEL. — Qui m'appelle? Je connais cette voix.
Où l'ai-je entendue, et quand?
C'est comme si l'écho du cri de la naissance
se réveillait soudain dans le cœur du vieil homme.

L'ESPRIT DU CIEL. — Mañara! Mañara!
Fils bien-aimé!

DON MIGUEL. — C'est comme le fantôme d'un doux soleil sur
l'eau,
c'est comme la brise vaporeuse dans le pommier.

L'ESPRIT DU CIEL. — Mañara! Mañara! Réjouis-toi!

DON MIGUEL. — Je ne te comprends pas. Parle plus claire-
ment.

L'ESPRIT DU CIEL. — Ouvre l'oreille.

*(Court silence. Une procession passe
sous les fenêtres).*

CHANT :

La sueur de la mort lui coule sur les yeux.
Il marche sous la Croix sans voir son dernier jour.
Et quelle est donc, ici, la chose belle à voir,
dis-nous, Fils de l'Homme?

L'eau de ce pays est comme l'œil de l'aveugle,
la pierre de ce pays est comme le cœur du Roi,

l'arbre de ce pays fait un pieu de torture
pour toi, Amour, fils du Ciel.

Il a rompu le pain, il a versé le vin.
Voici la chair, voici le sang
Qui a des oreilles
entende!

Il a prié et s'est levé :
ses bien-aimés étaient couchés sous l'olivier.
Simon, dors-tu ?
Il a crié et s'est levé :
ses petits enfants rêvaient sous l'olivier.
Dormez dorénavant, dit le Fils de l'Homme.

Ils sont venus avec des épées et des lanternes :
« Maître, je vous salue ».
Le frère a baisé le frère sur la joue.
L'oreille droite fut emportée
et la voici guérie : afin que l'homme entende.

Le coq a chanté deux fois :
il n'y a plus d'amour, tout est oublié.
Le coq a chanté dans la solitude
de ton cœur, Fils de l'Homme.

La couronne est sur la tête,
le roseau est dans la main,
le visage est aveugle de crachats et de sang.
Salut, Roi des Juifs.

Les vêtements sont partagés,
les voleurs sont morts.
« J'ai soif », crie le cœur de la vie.
Mais l'éponge est retombée
et le côté est percé
et tout est accompli.

Maintenant nous savons qu'il est le Fils du Dieu vivant et
qu'il est avec nous jusqu'à la fin du monde. Amen.

DON MIGUEL. — Amen.

IV

Parloir du Couvent de la Caridad, à Séville.

DON MIGUEL. — Père, je viens vous demander abri. Et protection.

L'ABBÉ. — Et contre qui, mon fils?

DON MIGUEL. — Contre moi-même.

L'ABBÉ. — Qui donc es-tu?

DON MIGUEL. — Mañara.

L'ABBÉ (*reculant d'un pas*). — Votre place n'est pas ici. Vous êtes vêtu d'une odeur de bûcher.

DON MIGUEL. — C'est l'amour de l'Éternel qui me consume mon père.

(Il se jette à genoux).

L'ABBÉ. — Et que cherchez-vous ici, mon fils ?

DON MIGUEL. — Le châtimeut du Dieu jaloux ; l'humilité du cœur ; l'amour de la chose réelle.

L'ABBÉ. — Vous parlez à un pauvre pécheur. Relevez-vous. Je connais tous vos crimes, don Miguel de Leca ; mais il faut que le noir aveu coule de la bouche comme la laideur du vomissement.

Le repentir du cœur n'est rien s'il ne remonte aux dents et n'inonde d'amertume la lèvre. Que si donc vous êtes vraiment

l'ami de Dieu, parlez. Et il faut que Vérité soit nue sans voile aucun de honte ni de douleur. Dites : j'ai fait ceci, j'ai fait cela,

Parlez.

DON MIGUEL. — Je n'ai pas travaillé six jours. Je n'ai fait aucune œuvre.

Et le septième jour, mon œuvre fut de blasphémer, de cracher sur la terre et sur Dieu.

Je n'ai honoré ni mon père ni ma mère.

Mon père m'a maudit, ma mère est morte de douleur.

J'ai menti. Mille fois j'ai dit : j'aime, alors que tout mon cœur riait d'un mauvais rire.

Et le menteur peut retirer ce qu'il a dit ;

mais moi, comment retirerais-je ce que j'ai dit ?

J'ai dérobé. J'ai volé l'innocence. Mais le pénitent restitue, et moi, moi, je ne peux pas restituer.

J'ai tué. Et mes victimes sont noires de mon péché devant
la face de Dieu

et ordes de leur luxure, la mienne.

J'ai convoité la maison de mon prochain, j'ai même mis le
feu de ma convoitise à la demeure de mon prochain.

Et c'est une maison qu'on ne rebâtit pas avec des deniers.

J'ai fait tout cela.

J'ai fait tout cela, mon père.

(Silence).

Et alors une femme se dressa au tournant du mauvais che-
min.

Elle était calme comme le songe de l'eau, belle comme la
lumière du miel,

innocente comme le rire des tout-petits.

Elle me parla de Dieu, elle m'apprit à prier.

Le soir, je répétais les mots de sa prière, comme un enfant.

Girolama, c'est le nom de cette femme, mon père.

Girolama Carillo Mendoza, c'est le nom de ma femme, mon
père.

L'ABBÉ. — L'amour de cette femme, de cette Girolama était
très bon.

Pourquoi donc es-tu ici, et tout en larmes, don Miguel
Mañara?

DON MIGUEL. — Cette femme, cette très-douce et très mienne,
cette femme, cette Girolama, — mon père, elle est morte.

L'ABBÉ. — Allons, pleure s'il le faut, mais ne fais pas ce bruit.

(Il prie un instant, puis relève la tête.)

DON MIGUEL. — Je ne vous ai pas tout dit, père.

L'ABBÉ. — Il ne faut plus nous parler de ces pauvres choses,
de ces vétilles,

mon grand enfant, entendez-vous?

Ce sont là des histoires qu'il faut laisser à ceux que tour-
mente encore

le grand orgueil des petits péchés.

Mais toi, Miguel, mon grand scélérat, mon fils aimé,
que peux-tu donc avoir à me dire?

qui ne connaît Mañara, le grand garçon?

Depuis longtemps j'ai l'œil sur toi. Nous voyons tout, nous
autres,

malgré nos yeux dans les bréviaires. Ecoutez-moi :

je vous ai laissé pleurer dans mon sein,

vous avez pleuré et crié comme le nouveau-né.

Et maintenant je lève le doigt, et voyez comme je suis plein
de colère,

et écoutez comme je crie : silence !

Que sais-tu de ta douleur, mon fils?

Que sais-tu donc de ta douleur en moi, mon fils?

Tu es venu ici pour être bien grondé,

et tu reproches à Pénitence sa voix douce.

Ils sont tous comme cela ; ils sont terribles, ces enfants !

Parce que le Seigneur est doux, ils voudraient s'en gaver
et éclater.

Tu es sorti de ta maison comme pour acheter un fruit,

Tu es venu. Tu es ici.

Et tout va bien.

DON MIGUEL. — J'ai peur de votre grande compassion,
mon père.

Je me sens tellement enveloppé, enserré de douceur.

Il ne faut pas être si doux, mon père.

Je me sens fondre à votre chère douceur.

J'ai honte. Jamais on ne m'a parlé comme cela.

L'ABBÉ. — Mais si, mais si.

On t'a beaucoup aimé, et tu sais bien, scélérat,
que l'on t'a mainte et mainte fois parlé avec douceur.

Serais-tu ingrat ?

Non. Tu dis cela parce que tu es vêtu de vanités,
parce que tu as les cheveux propres et bien peignés,
parce que tu as un beau pourpoint (Dieu merci, je ne suis
pas une fillette!)

et des mains blanches aux doigts lavés et bien polis.

Tu voudrais déjà, je gage, être vêtu de guenilles,
agiter une longue barbe raide de crasse et lourde de pluie
et faire sonner des sols puants dans ta sébile de pénitent,
mon gentil damoisel.

Allons, allons, ne pleure pas, mon enfant.

Non! il ne veut pas sourire, mon moine mendiant!

Je ne peux pas arriver à le faire sourire!

Tu ne comprends donc pas, mon fils ?

C'est que tu penses à des choses qui ne sont plus (et qui
n'ont jamais été, mon enfant).

Faut-il donc te répéter que tu es venu, que tu es ici, que
tout va bien ?

Que peut-il bien s'imaginer, Seigneur ?

DON MIGUEL. — Comment faites-vous, mon père, pour lire de la sorte dans mon cœur ?

Vous ne m'avez même pas laissé le temps de vous ouvrir
- mon cœur.

Comment faites-vous, mon père, pour lire de la sorte dans
mon cœur,
livre fermé ?

L'ABBÉ. — Relève-toi. Tu fais là une drôle de figure.

Et ne m'embrasse plus les genoux. Ne peux-tu pas te tenir
tranquille ?

Je vais faire préparer ta cellule. Tu m'entends ?

Je veux t'avoir tout près de moi. Tes nuits seront longues,
désertes et rudes ;

attends un peu, homme vêtu de vanités !

Tu verras un peu ce que c'est, et tu sauras comment on prie,
tout seul, la nuit,

entre quatre murs d'éternité.

Ah, ce ne sont pas vos fontaines de larmes sous la lune

ces prières entre quatre murs qui font les sourds,

ces litanies vierges de pensée et nues de raison,

et longues comme l'ombre de l'amour qui fuit.

Je veux t'avoir tout près de moi.

Mais tu ne m'appelleras jamais, tu entends ?

Tu te diras seulement : le père est là, derrière ces murs qui
ne font jamais de songes.

Le père est là, il est vieux et il dort sur ses trois planches.

Et moi, je suis tout seul avec le cœur de la pierre,

et je souffle mes prières dans les oreilles de la pierre.

Car vous dites, vous autres, hommes vêtus de couleurs,

que les murs ont des oreilles pour vos complots et vos blasphèmes.

Mais ici, où la vie est autre chose qu'un sourire dans du fard

ou qu'une larme de femme tombée sur du verre,
ici les pierres sont pleines d'une patience qui attend et d'une attente qui écoute.

DON MIGUEL. — Sombre cellule! Image de mon cœur!
Adorable mortification!
Silence des catacombes! Comme je vous aime déjà!

L'ABBÉ. — L'amour et la précipitation font mauvais ménage,
Mañara.

C'est à la patience que l'on mesure l'amour.

Un pas égal et sûr : c'est là l'allure de l'amour,
qu'il chemine entre deux haies de jasmin, au bras d'une fille,

ou seul entre deux rangées de tombeaux.

Patience.

Vous n'êtes pas venu ici, Monsieur, pour être roué.

La vie est longue ici.

Il faut une enfance et une éducation, une jeunesse et un enseignement,

une maturité curieuse du poids honnête des choses

et une lente vieillesse amoureuse du tombeau.

Il faut donc nous mouvoir avec quelle prudence!

Car la haire brûlante n'aime pas la violence qui éteint la démangeaison dans le sang

et il faut se tenir bien coi dans un cercueil étroit et court

pour peu que l'on s'y blottisse avec le sain désir de dormir
une heure ou deux

d'un somme vide et profond comme l'instant.

Faire couler son sang, c'est chose doucement perfide;
et l'insomnie consume le cœur.

Or la vie est longue ici, m'entendez-vous?

La faim trop passionnée est aussi une tentation.

Il faut broyer l'herbe mauvaise et la racine tiède d'une
mâchoire d'animal

qui a une belle prairie et de longues, longues heures d'été
devant soi.

Et il faut parler à l'Éternité en syllabes précieuses et claires
même la nuit, quand son amour prend à la gorge comme
l'assassin.

Sache aussi qu'il est excellent de s'en tenir au verbe
ordonné,

digne de granit pour les grandes eaux amères de ton
amour!

Car il faut que prière soit jeûne avant d'être festin,
et nudité du cœur avant d'être manteau de ciel bruissant
de mondes.

Un jour viendra peut-être où Dieu te permettra d'entrer bru-
talement, comme une hache, dans la chair de l'arbre,
et de tomber follement, comme une pierre, dans la nuit de
l'eau,

et de te glisser en chantant, comme le feu, dans le cœur
du métal.

Ce jour-là tu sauras de quelle chair est fait le monde,
et tu parleras librement à l'âme du monde
de l'Arbre, de l'Eau et du Métal,

et tu lui parleras avec la voix du vent et de la pluie
et de la femme amoureuse!

O mon fils! l'homme a crié bien des fois,
non point prosterné, mais debout devant Dieu!
lui soufflant son amour en pleine face,
comme un incendie de forêt ou de grande ville,
et le Seigneur riait parce que les Anges avaient peur.
Tout cela peut bien venir un jour, quand le serpent, mon
cher enfant, aura fait peau neuve.

Mais il faut commencer par le commencement : tout est là.
Mordre la pierre et aboyer : Seigneur, Seigneur, Seigneur!
c'est besogner en pleurant une femme sans cœur.

Il faut laisser cela aux trahis qui soupirent une nuit, ou
six mois, ou dix ans.

Ici la vie est longue.

Tu te garderas donc d'inventer des prières.

Tu chanteras humblement avec le livre des pauvres d'es-
prit.

Et tu attendras.

De la dernière étincelle nocturne de ta démençe jaillira la
première aurore!

Le cratère du cœur hurle et tonne et le noir vomissement
déchire la nue puis retombe en famine grise sur le champ
et la vigne.

Et telle est la prière dévastatrice de la passion.

Mais quand le cœur s'est endormi dans le baume des années,
quand la chair est morte et quand le sang a blanchi et quand
la moëlle s'est desséchée,

et quand l'amour passé et quand la douleur passée,
quand l'amour et la douleur et la haine

sont devenus fantômes où l'épée se noie comme dans l'eau
et où la lèvre ne heurte plus que sa propre gerçure, comme
dans la vapeur du verre,

c'est alors que l'on parle à Dieu non plus de soi-même
et de son misérable malheur, mais de l'homme,

et de l'écume, et du sable,

et du vent et de la pluie! Sais-tu quel saint a dit :

voici mon frère le vent, voici ma sœur la pluie?

O mon enfant! si tu savais quelles choses l'homme sait
dire à Dieu

quand la chair de l'homme se fait cri, cri de Dieu s'adorant
soi-même!

— Tu n'as pas le visage d'un homme qui écoute, Miguel.

Tu penses trop à ta douleur.

Pourquoi cherches-tu la douleur?

Pourquoi crains-tu de perdre celle qui t'a su trouver?

Pénitence n'est pas douleur. Elle est Amour.

DON MIGUEL. — Je vous entends, mon père. Loin de moi le
pauvre désir

de noyer mon infamie dans l'ivresse de ma douleur!

Que les mains de Dieu mesurent l'amère ration du jour et
de la nuit

et non les miennes! Non, le beau ciel innocent ne dira pas :
voici Mañara qui m'apporte une douleur barbouillée de cou-
leur odorante

comme la peau de la prostituée qui pleure!

Non, mon père!

Vous aurez en moi un animal doux pour faire tourner votre
moulin,

un bœuf qui se laissera huiler le cou et les flancs
de cette pitié qui cicatrise la morsure de l'aiguillon
et endort pour la nuit la brûlure pâle du chanvre.
Afin que l'aube nous trouve vaillants !
Et joyeux comme le cri pieux du coq !
Et pleins d'une vigueur affamée d'expiation !

L'ABBÉ. — Bonté du Ciel !

il babille déjà, mon Mañara, comme un moine
qui mendie pour ses pauvres au milieu d'une foule riche
et bariolée,
dans le beau midi de dimanche, quand sonne le soleil
chrétien
et quand toute la ville sent la messe trop longue et la vic-
tuaille de choix.

Eh, tout beau, tout beau, Monsieur.

Faites économie d'éloquence et de chaleur, je vous prie,
pour le jour d'automne et le soir d'hiver,
quand il vous faudra, pieds-nus, sale et vêtu d'une odeur
d'années,
faire sonner la sébile sous la fenêtre du bigot, à la porte
du vieux marchand
avaricieux, ou dans le vestibule de la prostituée généreuse
à faire pleurer.

Eh, tout beau, tout beau, Monsieur. Nous n'y sommes pas
encore.

Je regarde et je vois, le ciel me pardonne !
non pas l'âne pelé à l'échine creuse,
monture du pain de la semaine,

non pas l'âne du moulin qui vient manger dans la main du
frère portier,
mais très certainement un cheval de bataille nourri d'orge,
lavé dans le sable de Mauritanie,
et éperonné par le païen.

Quelle flamme! Quelle redoutable impatience!
Du calme, du calme, mon cher enfant.
Et avec un peu de bonne volonté tout ira bien.
Je vais, de ce pas, donner les ordres nécessaires.

(Exit.)

DON MIGUEL. — Voici la lune, voici la terre,
voici l'homme très faible et sa grande douleur.
Cependant, malgré toutes ces choses qui sont,
je n'ose pas dire que Tu es.

Qui suis-je donc pour oser dire que Tu es?
Je ne suis sûr, je n'ai le droit
d'être certain que d'une seule chose :
de mon amour, de mon amour,
de mon aveugle amour de Toi.

Rien n'est pur, hormis mon amour de Toi ;
rien n'est grand, hormis mon amour de Toi,
rien n'est beau, hormis mon amour de Toi.

Le rêve s'est évanoui,
la passion a fui,
le souvenir s'est effacé.
Amour est resté.

Rien n'est sincère, hormis mon amour de Toi,
rien n'est réel, hormis mon amour de Toi
rien n'est immortel, hormis mon amour en Toi.

Car je ne suis qu'un mort parmi les morts que j'ai aimés,
car je ne suis qu'un nom qui remplit de sable la bouche des
vivants.

Amour est resté.

Ha! la Beauté!
la triste, la pauvre Beauté!
Mais je veux louer la Beauté
car c'est d'elle que naît la Douleur,
la bien-aimée du Bien-aimé.

Ton grand amour me brûle le cœur,
ton grand amour — ma certitude unique.
O larmes! ô faim d'éternité! ô joie!
Hélas! pardonne!
Hélas! aime-moi!

— OL —

Devant l'Église de la Caridad, à Séville. Foule endimanchée et joyeuse.

Deux religieux de l'ordre de la Caridad sur le devant de la scène.

PREMIER RELIGIEUX. — Eh bien, que vous en semble, frère ?
 Pour moi, j'en suis encore comme le feuillage du tremble.
 Qu'un langage si simple vous emplisse de ciel et la tête et
 le cœur,
 c'est chose, en vérité, qui passe l'entendement.
 J'eus fort à faire, surtout vers la fin du discours,
 de réprimer mes larmes ; et j'ai là, au creux du gosier,
 une toux étouffée qui brûle comme l'ortie.
 Le saint homme que Frère Miguel de Dieu ! et l'habile
 orateur !
 Je veux attendre ici notre révérend Père et m'enquérir
 de l'effet qu'un si beau langage peut avoir sur le cœur de
 Dieu.
 Je ne suis pas grand clerc ; je lis mal dans les livres ;

la bêche et le râteau sont mes compagnons ordinaires; et
qu'un mot un tantet,
un tantinet savant me vienne taquiner l'oreille, me voilà
muet

comme l'ami ver de terre.

Aujourd'hui, cependant, j'ai tout compris; la bonne parole
du pénitent

est tombée dans mon cœur comme poignée de graine rare.

Et savez-vous qu'il me fallut, au début du sermon,
mordre la lèvre et fermer l'œil, pour ne pas rire?

Est-ce ainsi que l'on parle de Notre Seigneur, pensai-je;

voilà un langage de muletier ou de vieille femme;

et sommes-nous des enfants, pour qu'on nous dise ces
choses?

Et puis, tout-à-coup je sentis que cette voix venait non
point de bouche d'homme, mais comme des lèvres d'une
blessure profonde.

Et lorsqu'il nous parla du Seigneur marchant sur la mer
son éloquence se fit douce à mon oreille comme la voix
des grandes eaux

soudain calmées et pénétrées d'une lumière de tendresse.

DEUXIÈME RELIGIEUX. — J'ai suivi comme vous, mon frère,
en tous ses points

le singulier discours. J'en ai goûté le mouvement et la
couleur,

mais voilà! j'ai jauni parmi les parchemins

et ma vieille tête est celle d'un bibliothécaire.

Hélas! qu'est-ce que de l'homme!

Certes, le franc-parler peut-être enchantement,

mais le parler trop franc fleure souvent l'hérésie ;
et le laisser-aller de la passion (si aimable qu'il nous
paraisse)
ne vaudra jamais, à mon sens, une ordonnance bien pesée.

PREMIER RELIGIEUX. — Il me siérait mal, à coup sûr, de
vous contredire, mon frère ;
les sermonnaires les plus lourds en savent moins long que
VOUS.

Convenez, toutefois, que la parole fut édifiante
et que, venue du cœur, elle trouva le chemin du cœur.
Considérez aussi la vie de Mañara, son passé détestable,
son repentir
ardent ; cet amour du pauvre qui l'aiguillonne de feu
et qui le fait courir dès l'aube, sale comme un pourceau,
la barbe au vent, la faim et la soif dans la bouche,
une sébile à la main ; cette terrible humilité
qui lui frappe les genoux, vingt fois du jour, comme d'une
pierre,
et le jette, tout en pleurs, aux pieds du mendiant moqueur
ou sur le dur chemin de la prostituée ; cette bouffonne ten-
dresse pour les tout-petits
qui vaut à notre fou, de la part des mères ravies,
des caresses comme on en fait à l'ânesse, à la vache ;
(et moi aussi, je me surprends parfois à lui parler trop
doucement,
comme quand on découvre, d'un coup de bêche mortel, le
terrier
de quelque misérable bête de potager).

Considérez encor cette amère gratitude qui lui fait de toute
la terre des douleurs et des péchés
une hostie douce à la salive, un prie-Dieu douillet :
ne l'ai-je pas surpris, un jour, prosterné dans un champ
et parlant à la glaise sourde comme à sa mère?
et (c'était un dimanche de l'autre mois), ne l'ai-je pas vu
courir à la pierre qu'un ivrogne lui jeta, la ramasser et la
baiser très tendrement?
— Mais le voici qui sort de l'Église, environné de gueusants.
Voyez comme il babille, tout rouge et essoufflé,
avec le révérend Abbé qui lui sourit.
Jamais je ne l'ai vu si joyeux, si enfant.

DEUXIÈME RELIGIEUX. — Qu'est ceci ?

*(Le mendiant paralytique
JOHANNÈS MELENDEZ,
tout recroquevillé, se traîne
lamentablement hors de l'É-
glise. Des cris et des rires
l'accueillent sur la place).*

UNE VOIX D'HOMME. — Voici notre vieux béquillard coureur
d'églises,
voici Johannès Melendez, le vieux voleur
que la colère de Dieu a frappé.
Venez, venez tous par ici.
Il est permis de rire un brin après les longues litanies.

UNE VOIX D'ENFANT. — Je vais lui envoyer cette pierre dans
les dents.

Mon chien l'a mordu hier et il m'a appelé
d'une voix caressante, sans doute pour me battre.

(La pierre frappe JOHANNÈS en pleine poitrine. Il tombe en poussant un cri).

DON MIGUEL. — Seigneur! on a frappé un pauvre, un
malade, un vieillard,
et je vois des visages d'hommes et de chrétiens s'éclairer
de plaisir, comme si le bateleur
avait déroulé son tapis.

UNE VOIX DE FEMME. — C'est Johannès Melendez, le vieux
corbeau voleur et boiteux
qu'un enfant a frappé d'une pierre, bon moine.
Ce n'est que Johannès, le gibier de potence, que l'on a
relâché
l'hiver dernier, après quatorze ans de galères.
On ferait bien de le tuer comme un vieux chien qu'il est.
Quand on lui jette un os, il se met à prier, pour se moquer
de vous,
et puis revient, à l'heure grise, voler la pâtée du chien des
honnêtes gens.

DON MIGUEL. — Johannès! Johannès! M'entends-tu?

JOHANNÈS. — Vous êtes le saint moine Mañara. Je reconnais
votre voix.
C'est une douce voix.

DON MIGUEL. — Johannès, recommande ton âme à Dieu ; tu
as la face
d'un homme qui va mourir.

JOHANNÈS. — Hélas, non. L'heure n'a pas sonné. Ne vous
inquiétez pas, bon moine.

Hélas, non. Malgré mon grand âge et ma faiblesse et ma
douleur,

Dieu me refuse le sommeil. Il me faudra vivre des jours et
des jours,

des nuits et des nuits ; ramper comme le ver,
gémir comme l'essieu que l'on n'a pas graissé,
disputer l'os sans moëlle au chien abandonné.

L'instant n'est pas venu.

L'expiation est longue, bon moine.

DON MIGUEL. — L'expiation est très longue, Johannès ;
mais l'expiation est très douce aussi, Johannès.
Et tu ne parles pas comme un ennemi de Dieu.

JOHANNÈS. — Je fus longtemps, longtemps un ennemi de
Dieu

tout comme mon père le bandit et ma mère la fille publique.
Ma triste mère n'eut pas le courage de m'étrangler ;
elle m'a nourri

de son lait de voleuse sur sa couche de prostituée.

J'avais huit ans lorsqu'un prêtre fornicateur,

touché de compassion, me parla du Père, du Fils et de
l'Esprit,

et, me voyant pleurer, pleura amèrement.

C'est lui qui m'apprit à prier, et j'ai souvent prié pour lui,
le mauvais prêtre, et pour ma misérable mère.

Et lorsque vint le temps très doux d'aimer,
mon cœur s'éprit

d'une jeune bohémienne, sauvage comme moi,
comme moi méprisée.

Elle m'aima et sa tribu la chassa comme une chienne
à cause de cet amour pour un bâtard de chrétien.

Les jours étaient durs, les jours étaient durs, bon moine.
Alors je dérobaï, — pour nourrir sa douce bouche de femme.

La vie des galères me mangea lentement les os ;

et quand mes jambes furent molles comme le linge sous la
pluie,

on me jeta sur le rivage avec une paire de béquilles

et je suis venu mourir ici, où Dieu m'a fait naître.

DON MIGUEL. — Seigneur, Seigneur, je vous appelle de
Capernaüm.

Seigneur, Seigneur, j'élève la voix au pays des Gadaré-
niens ;

Seigneur, Seigneur, me voici dans la contrée de Géné-
zareth ;

Seigneur, Seigneur, je pense à vous aux confins de Tyr et
de Sidon ;

Seigneur, Seigneur, ma voix vous arrive du pays de Déca-
polis ;

Seigneur, Seigneur, je crie vers vous de Bethsaïda ;

Seigneur, Seigneur, venez à mon secours aux confins de la
Judée, au delà du Jourdain. Amen.

(*Au paralytique :*)

Tu as beaucoup souffert des hommes, mon frère Johannès. Et quel nom donnes-tu à Dieu, dans tes pensées? l'appelles-tu Douleur, ou Justice, ou Vengeance?

JOHANNÈS. — Je lui donne le nom qui est le sien propre, frère Mañara; celui que vous avez vous-même crié tantôt, au prône, bon frère Mañara.

DON MIGUEL. — Et quel est-il?

JOHANNÈS. — Amour.

DON MIGUEL. — Jette tes béquilles.

(JOHANNÈS, après un court instant d'hésitation, jette au loin les béquilles).

DON MIGUEL. — Lève-toi et va.

(JOHANNÈS MELENDEZ se lève et sans regarder personne, court à l'Église en criant d'une voix terrible : Hosanna! Hosanna!)

L'ABBÉ DE LA CARIDAD et les moines baisent la robe de DON MIGUEL MANARA. Le peuple crie : Miracle! et se jette à genoux implorant la bénédiction du Pénitent).

VI

Une cour du Couvent de la Caridad. Silence des derniers moments de la nuit. Le ciel est semé d'étoiles, cependant le jour semble déjà être là.

Une petite porte s'ouvre sans bruit. MIGUEL MANARA apparaît, une lanterne à la main, une besace sur l'épaule. Il est très âgé; ses cheveux sont blancs, ses mains tremblent. Il s'appuie sur un bâton.

DON MIGUEL. — O mon cœur! ô mon enfant! tu n'as pas dormi, et voici le jour.

Voici le jour : il vient et s'étonne de trouver au ciel la lune d'hier.

Te voici seul sous les froides larmes d'une nuit perdue pour toujours,

seul avec tes pensées d'hier, comme l'herbe fauchée.

O visage en pleurs! o sévère Eternité!

(*Silence.*)

Ils sont morts. Je suis environné de dormeurs inconnus.

Ceux que mon cœur aime sont morts depuis longtemps.

Un seul m'a vu vieillir : le frère jardinier,
celui qui connaît la pensée des herbes et les projets de l'air.
Tous les autres sont morts.
O lune du matin ! ô triste regard de l'Éternité !

(Silence.)

Tout n'a pas été dit, tout n'a pas été fait.
Il faut prier, il faut agir.
Le cœur immense de l'angoisse est comme le bruit de
l'aile cassée sur l'eau. Toute la nuit, toute la nuit !
L'angoisse était à mon côté comme une épouse qui aime
et que depuis longtemps on a cessé d'aimer.

(Silence.)

Je me suis levé plus tôt que de coutume et j'ai joint ces
mains fortes dans la clarté de la lampe.
J'ai fort à faire aujourd'hui et mon cœur a raison d'aimer
la faible lampe du matin
et la prière machinale dans le froid vide et bleu
qui ne tombe pas de la lune et qui n'est pas le souffle du
matin.

(Silence.)

O lune du matin ! Comme tu as le visage de ceux qui voient
des choses étranges et profondes !
L'affamé happe son souffle et le mange, et s'endort dans
l'eau de sa faiblesse.
L'ouvrier malade rassemble ses outils en toussant.
La fille abandonnée reconnaît avec effroi la mansarde,

l'éclat de miroir et le balai : elle regarde hébétée son ventre de marâtre,
et pense tout soudain au grincement du puits.

(*Silence.*)

Seigneur, Seigneur, donnez-nous notre espoir quotidien !
O Père et Fils, donne-nous notre courage quotidien !
Comme le mendiant lépreux, le dos collé à la muraille, tend son écuelle vers la soupe,
ainsi tendrai-je mon jeune cœur vers la chaleur embaumée de l'amoureuse vie !
Donnez-moi ma ration quotidienne d'amour et mesurez-la moi très généreusement,
à cause des autres :
afin que j'aie, repu, vers ceux qui ne vous aiment pas et qui m'insultent ;
et que je dise : telle est sa libéralité. Car ce ne sont point là ses dons du cœur,
mais seulement les miettes balayées de sa nappe ;
et voici ce qui reste dans l'écuelle du serviteur indigne et repu.
O rue ! ô ville ! ô royaume ! ô terre ! viens et mange
Car tel est le Très-Haut, car tel est le Seigneur Amour !
Je suis Mañara, celui qui ment lorsqu'il dit : j'aime.
Et parce que j'ai dit à l'Eternel que je l'aimais, mon cœur est joyeux et mes mains
sont désirables comme des pains.
Que dit Paul le mauvais cœur, et que dit Marie la prostituée ?
Que celà qui a été volé et perdu a été volé et perdu..

Je suis Mañara. Et celui que j'aime me dit : ces choses
n'ont pas été.

S'il a dérobé, s'il a tué : que ces choses n'aient pas été !
Lui seul est.

(Silence. L'aube apparaît à l'horizon.)

Le silence a l'odeur du pommier qui rêve, l'air revêt sa robe
d'ange.

Le souffle de la terre est comme le baillement du bœuf.

La muraille prend la couleur de l'amandier.

Voici l'aurore.

Les puits gémit comme l'écolier paresseux. L'écho se lève de
sa couche.

Voici les porteurs d'eau. La paille des étables remue.

Le coq, le coq chante à faire pleurer le cœur.

Voici le jour.

O terre ! ô bien aimée !

*(Il souffle la lanterne, puis
tend l'oreille.)*

Et j'entends la cloche : un, deux, trois, quatre, cinq !
Heure du moine.

Et j'entends la trompette : Tra ra ! Tra ra ra !

Heure du soldat.

*(Il se dirige vers la porte de
la rue ; mais soudain, sur le
seuil, se dresse une forme em-
mitouflée dans un manteau
sombre.)*

L'INCONNU. — Arrête.

DON MIGUEL. — Je ne connais pas cet homme et la porte est close.

Il n'a pas pu sauter le mur.

L'INCONNU. — Tu t'es levé plus tôt que de coutume, Mañara, tu as allumé la faible lampe et tu as prié.

Et maintenant tu veux mettre la dernière main à ton ouvrage.

DON MIGUEL — Très certainement je rêve debout. Cependant je reconnais la voix

et il me souvient des paroles.

C'était il y a longtemps, longtemps.

Où donc ai-je entendu cela ?

Mais nous perdons là notre temps.

Allons, vieux cœur, courage ! et vous, mes vieilles jambes, en avant !

L'INCONNU. — Arrête.

Le jeu a trop duré. Toutes choses ont fait leur temps.

Nous n'irons pas porter le pain que voilà aux petits enfants, l'écuelle neuve que voilà à Pablo Perez, notre beau violon-
neur aveugle.

Toutes choses ont fait leur temps, Mañara.

Il est un temps pour la jeunesse, il est un temps pour la
vieillesse.

Puis vient la mort.

Ainsi parle l'Esprit de la Terre.

DON MIGUEL. — Un voile flotte devant la vue, les jambes
s'enfoncent dans le sable,
le ventre se serre, l'angoisse prend à la gorge.

L'ESPRIT. — Je suis l'Esprit de la Terre. Prends garde.
Tu as un nom de fantôme sur la bouche. Moi, je suis.
Je suis vraiment, par le cœur et la raison de l'Homme.
Regarde-moi. J'ai revêtu ma forme véritable.
Voici le Seigneur, voici le Prince des Royaumes de la Terre.
Reconnais-moi.

(Il entrouvre son manteau.)

DON MIGUEL. — Oh! terrible visage!
— Oh! triste visage...

L'ESPRIT. — Je suis celui qui est. Je suis le cœur de la
terre. Tout le reste est moquerie.

Comme le beau voleur enveloppe de ses bras la prostituée
éperdue,

ainsi je serre la chaude terre contre mon sein.

Ecoute comme la terre, la fille au large ventre, vous raille
chasseurs de fantômes, hochets creux de la Justice.

Ecoute, écoute ce qu'elle souffle dans l'oreille velue, la
très-aimante :

« Que connaissent-ils de moi, ces châtrés? je leur fais payer
cher la joie de mon odeur.

Toi, toi tu es mon amant et mon maître ! l'injure épice ta
bouche,

ta main aux poils mouvants est chaude sur ma tête.

Je te porterai de beaux enfants royaux qui aimeront

l'or mystérieux et la vapeur du sang.

Je leur ferai un front bas comme le tien, ô mon amour,
et des mains énormes, et de larges bouches lécheuses, mon
amour ;

et leurs visages seront chauds et pâles comme la foudre.
Et dès le premier jour ils chercheront leur joie dans la
douleur des petits. »

— Ainsi parle la Terre à son Seigneur, à son amant.

« Nous ferons à notre enfant une couche d'écarlate et ses
deux seins appelleront le passant

comme les fontaines de la ville, comme les sources non-
scellées.

Et notre fille sera belle comme la grenade rompue par le
poids de sa chute.

Et elle dira avec un zéaiement de lait : l'amour ne saurait
être péché.

Et voilà ! ton estampille royale transparaîtra sur son visage
longuement baisé par le feu qui passe et oublie.

Sa langue sera alors comme la tête du reptile dansant
et l'ombre des heures de joie s'incrusterà dans le cadran
de sa face

Et un jour son visage sera comme un ventre.

Alors tu la couvriras de ton manteau et lui feras des petits. »

— Ainsi parle la Terre à son Seigneur, à son amant.

« Les fils seront vêtus de fer, les filles luiront de parfums.
Et l'or sonnera sur les tables. Et les ventres s'offriront au
plus offrant.

Quiconque aura le cœur doux et rencontrera mon regard
sera comme l'insecte effrayé dans le pli de la pierre.

Il regardera sa mère et dira : je flaire la trahison,

car n'est-ce pas là un visage de vieille qui aboie à la lune?
Et il aura sommeil et n'osera pas confier sa tête
au sein de l'épouse ; car l'adultère aura passé par là.
Et ils ont beau rire ! L'adultère fait des rêves de poisons !
Et l'homme appellera sa fille, la vierge, et apercevant sa
bouche, il baissera la tête. »

— Ainsi parle la Terre à son Seigneur, à son amant.

« Et l'homme confiera son héritage au cloporte des ruines, à
la racine de l'ortie,

en un lieu que son frère aux yeux ardents ne visite pas.

Et le mensonge sera sur toutes les bouches, et le désir
secret de la mort dans tous les cœurs.

Le plus fort et le plus vorace d'entre nos fils sera roi

et le plus faible et le plus fourbe sera prêtre ;

et ils se donneront la main et riront sous cape.

Et sur la Montagne de la Tentation, une fois l'an,

tu souffleras sur le feu secret à travers la vocifération du
cratère ;

et ce qui doit nager, marchera comme la bête des bois ;

et ce qui doit ramper, volera comme le feu.

Et la vermine des murailles nous viendra révéler

la pensée secrète de l'homme. »

— Ainsi parle la Terre au Prince des Royaumes de la Terre.

— Allons, Mañara, lève-toi : tu sais bien que tu m'appartiens.

Ne m'as-tu pas donné le meilleur de toi-même, la poésie
de ta jeunesse ?

DON MIGUEL (*élevant les mains au ciel*). — Je suis voyageur
en la terre ; ne cache point de moi tes commandements.

(Ps. CXIX, 19. *Guimel.*)

Ne t'éloigne point de moi; car la détresse est près de moi,
et il n'y a personne qui me secoure.

(XXII. 11.)

Mon âme est attachée à la poudre; fais-moi revivre selon ta
parole.

(CXIX, 25. *Daleth.*)

Enseigne-moi d'avoir bon sens et connaissance, car j'ai
ajouté foi à tes commandements.

(CXIX, 66. *Teth*)

Sois attentif à mon cri, car je suis devenu fort chétif.

(CXLII, 6.)

Délivre-moi du lieu où je suis renfermé:

(CXLII, 7.)

(*L'apparition se dissipe.*)

L'ESPRIT DU CIEL. — Miguel! Miguel!

DON MIGUEL. — Me voici.

(*Très long silence.*)

*Un lézard vient se chauffer
sur une pierre à côté de l'homme
mort.*

*La petite porte du couvent s'ou-
vre lentement. Entre LE FRÈRE
JARDINIER, — c'est LE PRE-
MIER RELIGIEUX du 5^e ta-
bleau. — Il est extrêmement âgé
et comme cassé. Il marche à tout*

*petits pas en regardant la terre .
Arrivé devant le cadavre de MI-
GUEL, il s'arrête sans manifester
aucune surprise).*

LE FRÈRE JARDINIER. — Frère Miguel! dormez-vous?

(Il le touche légèrement.

Silence.

*Il récite une courte prière et
fait un large signe de croix em-
brassant les quatre horizons.)*

Maintenant, je suis seul.

Maintenant, je suis seul au milieu des vivants
comme la branche nue dont le bruit sec fait peur au vent
du soir.

Mais mon cœur est joyeux comme le nid qui se souvient
et comme la terre qui espère sous la neige.

A cause que je sais que toutes choses sont où elles doivent
être

et vont où elles doivent aller :

au lieu assigné par une sagesse qui (le Ciel en soit loué)
n'est pas la nôtre.

*(Il considère longuement le vi-
sage calme de MIGUEL.)*

Voici ton frère, Madeleine.

Voici ton frère, Thérèse.

A LA LOUANGE DU CHRIST.

AMEN.

ΜΕΡΗΒΟΣΕΤΗ

MÉPHIBOSETH

I

Coucher de soleil.

Salle du trône. Au fond, une terrasse. Vue de Jérusalem. Audiences. Le Roi est environné de gardes, de conseillers, de scribes, de sacrificateurs.

Séraïa, premier secrétaire, se détachant d'un groupe d'anciens vient se placer au pied du trône.

SÉRAÏA. — La puissance d'un maître agréable au Très-Haut réjouit l'âme du serviteur : car la Puissance est la vertu des Rois, étant mère de l'Obéissance, sainteté des peuples.

Il est beau d'être serviteur dans la maison de celui-là qui ne redoute point les hommes. Là, ni plainte étouffée, ni envie secrète, ni chuchotement à l'heure du sommeil.

Quand la prière expire sur les lèvres de l'aïeul et quand la plus jeune sœur, gonflant ses douces joues, souffle sept fois sur la candeur du chandelier, le fils aîné se lève et dit : père, voici quel fut le labeur de la journée.

Nous avons fait ceci, nous avons projeté cela. Vingt ser-

viteurs sont allés aux champs, car voici le temps riant de l'abondance; et dix autres s'en furent vers les pâturages, au son du chalumeau ami du souvenir.

Et le valet a pris le chemin de la ville, avec le couteur fendu et la serpe faussée. Quant à moi, père, j'ai couru de-ci, de-là, veillant à ce que la tâche commune fût profitable à ce jour de la vie.

Ainsi moi, Séraïa, second en Israël, je me lève plein de confiance. J'ai commis trois gouverneurs à la garde du pays des Moabites, tes sujets et tributaires; et j'en ai choisi deux pour Tsoba, sur le fleuve d'Euphrate; et j'ai mis Bénaja sur les kéréthiens, et Mica sur les Péléthiens.

Et j'ai réparti, entre soixante de nos places fortes, les dix mille Syriens de Damas, les cinq mille et sept cents cavaliers du roi de Tsoba et les trois mille captifs de la vallée du Sel;

Et c'est aujourd'hui que nous avons mis la dernière main à notre ouvrage de l'année, à cette tour puissante qui regarde vers Hamath et dont la forme est belle comme l'ombre d'une mère.

Et moi-même, Séraïa, j'ai classé les rapports de mes commis et gouverneurs, et je les dépose à tes pieds sur les marches du trône, te rendant grâces, David, de tout ce fier labeur que tu m'as imposé.

DAVID. — Pour la gloire de l'Éternel.

(Bruit de trompettes dans le lointain. Jéhosaphat, deuxième secrétaire, vient à son tour se placer en face du trône.)

JÉHOSAPHAT. — La richesse d'un maître aimé de l'Éternel

réjouit le cœur du serviteur. Nourriture du corps, liberté de l'esprit, l'Opulence est la grave amie de la beauté, la citadelle de l'ordre et de l'harmonie, et la source de l'action vivifiante : car elle est fille du labeur et mère du labeur.

Comme aux premières heures de la saison des pluies le serviteur de l'homme puissant dénombre les troupeaux, assigne à chaque espèce un lieu pour ses paresse d'hiver, puis vient s'asseoir à la table du maître et dit : Voici, bienfaiteur, l'état de tes richesses : pour les bœufs, tant ; et pour les brebis, tant, et tant pour les chèvres.

Ainsi je viens, moi Jéhosaphat, réjouir le cœur du Père d'Israël. Car sous le regard vigilant du fils d'Ahilud, vingt secrétaires et quarante commis, poinçon, balance et style en main ont, durant trente jours, trente nuits, dans la vapeur des chambres souterraines,

Interrogé l'or couleur d'amour, l'argent à la voix de femme, l'airain nocturne et orageux : et le secret de la réponse est gravé dans cette cire gardienne de vérité.

Tu trouveras ici un compte fidèle, une estimation exacte de toute splendeur acquise au pays du Philistin, du Moabite, du Syrien. Aigle vêtu de jour, embrasse d'un regard ton trésor lumineux de terres et de mers.

Les chars d'Hadadezer, dont les essieux sont comme les musiques de tes soirs ; les boucliers géants de Damas, les vaisseaux d'or mœlleux du seigneur de Hamath ;

Les perles du Sud, qui sont comme la pâleur de la passion, et les bijoux de Bérothai, qui sont comme du feu vu à travers de l'eau, et les vases couleur de lune du matin ; apportés par les longues caravanes de Joram,

Toute chose, ô David, figure ici sous les traits délicats de sa description minutieuse.

DAVID. — Pour être consacrée à l'Éternel.

(Sonnerie de trompettes aux portes de la ville).

TSIBA, (un vieillard se prosternant devant le trône). — Aucune chose de ce monde n'est déplaisante aux yeux du soleil. L'aube paraît, et le vermisseau muet sort de la terre et de dessous l'écorce. Ainsi le Roi m'a appelé, moi Tsiba, serviteur, de Saül le mort, disant :

Que s'il est encore quelqu'un qui soit demeuré de reste du sang de Jonathan, mon bien-aimé, mon protecteur, tu iras vers lui, toi Tsiba, et tu lui diras : David t'appelle par la voix de l'homme obscur.

Et un pressentiment étrange (peut-être était-ce un souvenir très ancien), me conduisit à Lodébar, la silencieuse penchée sur les eaux de la Mort. C'est un lieu de mélancolie, une citadelle de rocs.

Les sources sont rares, les lieux environnants sont comme une peau qui se gâte; l'arbre se nourrit de sable et ses feuilles sont comme les lèvres des médisans.

Un vent de marais souffle sur les yeux de l'enfant et de la bête; et le pain a le goût de la vase, et le visage de la vierge semble interroger les lointains, où sont les pays d'amour.

Et là, je trouvai un homme couché dans cette poussière d'hiver qui tombe sur les maisons que n'éclaire pas la vie d'une femme. Et l'homme chantonnait, pour l'ennui de l'heure et du cœur, d'une petite voix qui imite son écho;

Et, tel l'enfant étranger encore aux membres qui sont sa maison, il tenait dans ses mains vivantes (comme on tâte une chose trouvée sur un chemin) ses pieds de paralytique.

Et j'interrogeai l'homme couché là, disant : Quel fut ton nom au temps de la joie ? Et l'homme ne leva pas la tête. Alors je dis : Homme, quel fut ton nom parmi les hommes au temps de l'espoir ? Et il me répondit : Méphiboseth, fils de Jonathan, fils de Saül.

Alors j'appelai mes serviteurs, et nous couchâmes l'homme malade sur une civière de bois mort et de paille odeur de vent, afin de le porter, par le chemin des plaines, à Jérusalem. Car tel était l'ordre que le Roi m'avait donné.

Et l'homme aux pieds blessés est derrière la porte, comme un dormeur qui rêve et qui ne comprend pas.

DAVID. — Qu'il paraisse.

(Entre Méphiboseth, conduit par deux serviteurs de Tsiba.)

DAVID. — Méphiboseth.

MÉPHIBOSETH. — Voici ton serviteur.

DAVID. — Ne crains point, Méphiboseth ; éloigne tes mains de ta face ; mon aspect n'a rien de terrible, pour toi. C'est comme si j'étais nu, et seul.

On t'a longtemps cherché dans les villes et dans les campagnes ; et un jour Tsiba est venu, serviteur de tes pères ; et voilà que tu es tout près de mon cœur, Méphiboseth.

Ta joue est rugueuse, et ton vêtement n'est pas de saison. Si seul, si seul ! avec le vent du désert qui parle à l'insomnie !

MÉPHIBOSETH. — Qui suis-je donc, ô David, que tu aies regardé cette chose sur le chemin? Et pourquoi ne serais-je pas bien où je suis, avec l'aveugle, et la femme qui pleure en mangeant, et le chien dont le poil a changé d'odeur?

Je suis tout petit, et je me suis égaré, et depuis fort longtemps on ne me cherche plus. Cependant je sais une chose ou deux. Je sais que le cœur du puissant n'est pas comme celui de l'homme sans femme et sans pain; et qu'il est fermé au langage des choses qui ne sont pas une possession.

J'ai grandi parmi les plus humbles, partageant le souci du passereau, buvant l'orage dans mes mains; et sans plainte : car dans tout l'espace, il n'est pas de solitude. L'air même qu'on respire est le souffle d'un père.

Et maintenant, mes pieds ne me portent plus, je suis comme la pierre que la vie habille de mousse; et ma tête est une maison où tout va mal (car la mère est morte).

Et je mange le pain du pauvre : car l'homme qui m'a recueilli, Makir, fils de Hammiel, le vieux berger, mon bienfaiteur, a des yeux blancs comme la pierre, et il parle du soleil comme d'un père mort.

Et il est nourri par les fils de son ancien maître, et l'oiseau et la graine ailée entrent dans sa maison avec le vent.

L'hiver, je souffle sur le charbon et j'écoute l'eau qui bout ; mais quand l'été revient, il me trouve assis devant la porte ; car je regarde la femme qui va à la fontaine, et le nuage heureux qui vole vers la mer.

Et les monts de corail dans le lointain d'adieux, et l'oiseau à tête de larron qui marche comme un homme et se re-

tourne, soudain, pour voir son ombre arrêtée avant lui sur le beau sable de couleurs.

Et lorsque vient le fier Midi de Dieu et que tout l'espace tombe comme une pierre, je dis : Béni soit l'Éternel ! et je m'allonge parmi les cailloux de la route. Car ma tête est comme la maison vide des jours de marché. Alors tout s'accomplit, que je le veuille ou non.

Telle est ma vie, David. Et j'interroge la tienne : n'attends-tu pas la voyageuse qui connaît le chemin ? Que ferai-je, dis-moi, dans ta belle demeure ?

DAVID. — Homme, le cœur du pauvre n'a rien à redouter, ici ; ce lieu n'est pas la maison du bonheur. O Méphiboseth ! Que si seulement tu levais les yeux vers moi, mesurant, sous le rouge et l'or de cette fin de jour dont je suis revêtu, le pauvre espace de tombe entre l'ongle et le cheveu !

O voyageur de ma solitude ! de mon été finissant ! comme elle te serait douce, cette aumône d'arbre, cette chose tombée, pleine de feu et d'eau ! ramasse-la, ami : car c'est mon triste cœur.

Bénie soit la saison de la maturité ! bénie, l'heure attristée de l'accomplissement ! Quand l'homme rassasié se couche comme le blé couleur de sommeil !

Quand toute chose de la terre vole au soleil son or, et que de l'arc-en-ciel des sept jours de pensée seule la couleur amour demeure ! O homme, regarde-moi ! N'est-ce point là le fils d'Isaï, Bethléhémite, le berger de montagne, dans le soleil du souvenir ?

Et de quel autre bien le trouves-tu si riche, que de la

mémoire de sa belle saison de miel et de colombes, et du nom des absents? O Abigaïl, ô Ahinoam, épouses ensevelies! O Jonathan, bel arbre protecteur!

Les nations ont passé comme l'ombre du nuage, le vainqueur et le vaincu mangent le pain de sable et de pluie, et le cœur blanchit, et le temps n'est plus comme le vol de l'hirondelle!

— O homme! la pauvre tendresse de celle qui se tient aux carrefours est un bien plus cher que toute la domination des horizons. Tu sais que j'ai aimé d'amour grand Jonathan, ton père.

Il m'était comme la paume d'une main d'enfant ouverte, comme le bruit de l'égouttement du cœur dans la solitude de la nuit.

Non, Méphiboseth, tu ne tourneras plus ta face vers les pâleurs de Lodébar, mais tu t'asseoiras à ma table, ombre calme et fière dans le silence des flambeaux!

Et je laverai tes pieds blessés, et je placerai devant toi le pain de vie né de la terre de Chanaan, le vin d'amour mûri dans la vigne du héros.

Et Tsiba, joignant les mains à la façon des vieilles gens, se tiendra près de toi, avec ses serviteurs, lui-même le plus attentif de tous; et nous ferons venir ton vieil ami Makir, l'aveugle; et vous vous tiendrez devant moi, et je te dirai qui fut ton père, et je mettrai à nu devant toi la plaie du cœur.

Il y a, dans la cour de ma maison, un coin tendrement ombragé; là, l'eau de la solitude fait un bruit comme de la dormeuse qui respire l'air des jardins.

Et j'entends la griffe de la tourterelle sur la pierre vêtue

de temps ; et le palmier fait de sa douce tête un mouvement comme de l'enfant qui dit oui.

Et les senteurs d'alentour sont comme des visages de sœurs qui écoutent. La porte soupire, et le pas du serviteur n'est-il pas comme une poignée de sable répandue ?

Et soudain, c'est silence, et comme si l'on marchait, le souffle suspendu, en un lieu de midi où sommeille quelqu'un qui vous a volé le cœur.

Parfois aussi le vent entre là et s'arrête comme un étranger venu pour épier une vierge : alors la rose du soir frissonne, et le Passé songe au visage du Bonheur. C'est là que tu vivras les heures de ton cœur, Méphiboseth.

(Il se lève, descend du trône et embrasse Méphiboseth).

AHIMÉLEC, premier sacrificateur. — O Israël ! Quand nous ne serons plus là, tu hocheras la tête et tu diras : Ce fut un beau jour !

Honneur à la Grandeur ! Car la tendresse couchée à ses pieds jamais ne s'entendra nommer Flatterie ou Crainte !

Honneur à la Puissance ! Car la Mélancolie assise à sa droite commande elle-même le respect !

DAVID, à Tsiba. — Je te confie, serviteur de Saül, l'enfant de ton maître. Va, que la paix soit avec vous.

(A l'assemblée).

Celui-ci est Méphiboseth, fils de Jonathan mon bien-aimé. Je l'ai trouvé dans sa maison de pauvreté, je l'ai fait entrer dans la mienne. Qu'il y soit accueilli comme l'odeur du matin, comme l'oiseau apporté par le vent.

Car je me suis nourri de l'amour de son père comme de pain ; il s'endormait dans mes bras, et ma jeunesse se penchait sur son sommeil comme un visage qui se reconnaît dans de la pluie.

L'amour de la femme est comme le soleil des jours incertains ; qu'un nuage passe dans le vent, aussitôt l'ombre tombe sur le cœur. Mais l'amour de l'ami est l'été intérieur du miel.

Et les couleurs de notre joie sont à la femme ; mais c'est pour l'ami que se fait belle et fière la fleur de pensée et de chagrin.

Que mon frère Méphiboseth soit donc aimé de vous comme si j'étais déjà mort, comme si vous le chérissiez déjà pour mon souvenir.

ABIATHAR, deuxième sacrificateur. — Depuis longtemps déjà nous aimons les plus humbles, grâce à l'enseignement d'un Roi plein de sagesse.

O berger de montagne ! Heureux qui contemple la vie d'un lieu élevé ! Des purs sommets, l'œil ne découvre qu'harmonie !

(La sonnerie de trompettes éclate, assourdissante, à la porte du Palais. Entre Abisaï, un guerrier formidable ; il traverse la salle, l'air sévère, le pas mesuré, et s'arrête devant le trône, tout raide dans son armure).

DAVID. — O messager ! tu t'efforces en vain de maîtriser ta joie ! Seul le malheur connaît le vrai silence. Ta face est comme le nuage noir, mais ton regard est l'aigle qui descend dans le rayon. Parle.

ABISAÏ. — Roi, et vous, fils d'Israël ! Mon frère Joab m'en-voie vers vous.

Ceux de Beth Réhob étaient vingt mille, ceux de Tsoba, treize mille ; ceux de Tob, dix mille ; les enfants de Hammon, trente mille.

Joab m'appela et me dit : J'anéantirai le Syrien ; toi, frère Abisaï, frappe la race de Hammon. Je dis à Joab : Qu'il en soit ainsi. Et quand l'aube parut, il en fut ainsi.

Ceux de Tsoba et de Réhob et de Tob étaient dans la campagne ; les enfants de Hammon étaient rangés en bataille à l'entrée de la porte.

Je vis la foudre d'Israël tomber sur l'idolâtre : je suivis comme le tonnerre.

Ils sont couchés dans la plaine : la pluie court sur leurs yeux ouverts. Leur bouche béante se nourrit de ténèbres. Le silence s'accoude à la montagne et les contemple.

Tout le pays bruissant, toute la plaine de vent et de blé, jusqu'aux limites d'Aram, est à toi, David :

Les rois captifs m'ont suivi avec les chariots, les chevaux et les armes. Et Joab est devant Rabba, la cité des eaux, la condamnée.

AHMÉLEC. — O terre de Chanaan ! ô mère ! ô bien-aimée ! Comme à l'ombre des roses sauvages, au bord du champ poudreux, sommeille l'enfant que la glaneuse a enveloppé de couleur, et comme l'épousée repose sous le toit roucoulant de la maison de l'époux,

Ainsi tu es couchée, entre la mer et le désert, dans la tendresse et la beauté de l'Éternel. Faibles yeux de ma

vieillesse, qu'avez-vous vu ? Un chemin pavé d'or, des chars de feu tranchant.

Des dieux d'or dans la boue, des dieux de fange dans le sang, des peuples prosternés, des trônes vides ; et dans Jérusalem, cœur des douze tribus, au pied de l'arche d'alliance, un Roi vêtu comme le temps grave de la moisson.

Terrible et beau comme l'Amour ! Tombeau, ouvre-toi ! descends, ô Nuit ! mes yeux ont vu !

Gloire au fils de Jessé ! Que sa race soit avec nous jusqu'à la fin du monde !

DAVID, se levant. — Homme fort, va annoncer au peuple nos victoires. Toi, prêtre, laisse là l'homme, va rendre grâces à Celui qui est.

(Tous quittent la salle.

Silence.

L'ombre envahit la salle immense).

DAVID, seul. — Sagesse, puissance, richesse, grandeur... ô pain quotidien, comme tu m'es amer ! O lassitude ! Tu peux baisser la tête, Orgueil ! Pauvre d'amour, le soir est venu.

O lassitude, prends-moi ! Prends-moi, tristesse, comme une tombe, ou comme une femme qui ouvre les bras à l'homme qui la nourrit et qu'elle n'aime pas, afin que les beaux bras se referment sur lui comme la nuit sur le noyé gonflé de vase !

J'ai attendu, et rien n'est venu. Le jour est mort, et l'Éternité cherchera sa tombe et ne la trouvant pas, dira : Ce jour n'a pas été.

Voici le Soir. Salut, solitaire ! Tu viens voler à l'homme

abandonné son ombre. Mais mon vieux cœur n'est pas une maison qu'on défend. La porte de ma vie est ouverte, ô voleuse, ô Nuit! Emporte aussi le souvenir! Terrible est le sommeil qui succède aux jours sans amour.

(Long silence.)

O Vérité! qu'il ne soit donné de te voir qu'à travers la présence de l'Amour! ô instant, instant, où te saisir! Et cependant tu te poses, l'aile assoupie, sur la main ouverte du plus cruel amour!

O Amour! combien tu m'es nécessaire! car voici, l'ennui appelle la mort, et la fable du monde s'efface de ma mémoire d'orphelin. O Amour! pourquoi es-tu mort? Que sommes-nous, sans toi? une vermine affairée comme la pensée, qui cherche, ne trouve pas, et meurt.

(Long silence dans l'ombre de plus en plus profonde.

Puis, la lune se lève et en même temps arrive une voix de femme).

CHANT. — J'ai voulu fuir l'Amour, le roi pâle et cruel qui a fait pleurer ma mère.

Son visage est beau, son visage est comme le charme de folie de la lune. Mais il souffle la cécité sur les yeux de la dormeuse.

Et sa voix fait pleurer le cœur : elle est comme l'eau des jardins sous les feuilles bleues.

Mais c'est une eau qui n'éteint pas la soif, ô petite sœur.

J'ai voulu fuir l'Amour, car il était jaloux de ma jeunesse.

Et c'est pour cela que j'ai suivi le vent, le sable et le nuage.

(Elle poursuit).

DAVID. — Chanson vieille qui fais ton nid dans le cœur étrange des femmes! Tu as bercé ma jeunesse, pauvre douce voix, ô bulle d'air et de lune!

Tu n'as pas changé... Non, c'est mon cœur qui n'est plus là. Toi, tu es toujours la même : c'est comme au temps des brebis. Comment cela finissait-il? « Mais Sorek, mais Éloth.. »

(Il se tait et écoute).

LA VOIX. — ... Mais Sorek le torrent et Hen-Guedi le désert,

Et Éphraïm la montagne, et Éloth la ville près de la mer, m'ont dit :

Retourne à la maison, petite sœur; celui que tu as fui était ici bien avant toi.

Tous les royaumes de la terre sont à lui.

(Silence.)

DAVID, s'approchant de la terrasse. — Est-ce le passé de la lune qui chante ainsi? la douce et triste voix! son écho exploré sonne au fond de mon cœur comme au creux de la conque le souvenir de la mer.

Je la vois... qu'elle est grande et belle! elle laisse tomber ses voiles... O Beauté! que tu es chaste. O sœur du bonheur qui n'est pas venu, je te reconnais!

Maintenant, elle incline l'urne brillante et l'eau ruisselle avec la lune sur ses fortes épaules et sur ses nobles flancs. Ce n'est pas une vierge, c'est une figure de l'été puissant.

Elle se penche pour essuyer ses genoux, et j'ai cru entendre le son terrible de sa chevelure tombée sur la pierre.

(Il frappe un gong. Entre un serviteur).

DAVID. — Cette femme, sur la terrasse. Qu'elle paraisse ici, sur l'heure.

(Le serviteur s'incline et sort).

Qu'est ceci? La joie et la peur sont entrées dans mon cœur par la même porte. Visiteuses secrètes! Leur pas n'est pas celui de l'amour. Je ne le reconnais pas.

Quand le visage d'Abigaïl se leva vers le mien vous ne trembliez pas de la sorte, ô mes mains! une voix dans le haut ciel, un clairon annonçant la fin des temps

Ne me jetterait pas dans ce trouble glacé. Qu'est ceci? J'ai peur. Je voudrais me voir environné d'hommes forts et de flambeaux. Je ne sais ce que c'est. Il m'arrive comme à un homme

Qui se réveillerait dans un lointain futur : des signes ont paru dans le ciel; et me voici sur la terre de Pharaon. Es-tu l'enfant sauvé des eaux? Es-tu de la maison de Lévi?

Que dit-il? Enfant, que dis-tu? que tu es de la race de David? Pourquoi fais-tu le vœu du nazaréat? éternel? qu'est-ce que le nazaréat éternel? Il se tait.

Le voici qui lève la main... C'est le temps de la dernière génération, dit-il. Et il ajoute : Elles furent quatorze et quatorze. Comme il est pâle, comme il est pâle!

Viens, ton père et ta mère te cherchent... Je n'ose pas le prendre par la main... O bien-aimé! ô bien-aimé! comme il est étrange! il n'est pas comme les autres enfants. Joab, Abisaï! à moi! ils l'ont saisi, ils l'entraînent!

(Long silence).

Plus rien.

Je ne saurais même pas dire ce que j'ai vu. Quel beau silence est tombé sur mon cœur! Je ne sais plus, je ne me souviens pas.

(Silence. La lune sort des nuages et éclaire la salle. Entre Bath-Sebah).

DAVID. — Femme, je ne connais ta voix que depuis une heure. Qui es-tu?

BATH-SEBAH. — Je suis Bath-Sebah.

Mon père était Eliham, ma mère était Timnab.

DAVID. — Béni soit ton père, qui te fit si grande,
Béni soit ta mère, qui te fit si belle.

BATH-SEBAH. — Le Roi m'a mandée, je suis venue.

DAVID. — Ne crains rien, Bath-Sebah. Pourquoi trembles-tu?

BATH-SEBAH. — Je n'ai pas peur. Ton serviteur est venu et je l'ai suivi. Sous ce manteau, tout mon corps est encore ruisselant.

DAVID. — Connaisais-tu mon visage?

BATH-SEBAH. — J'ai vu l'Oint de l'Éternel auprès de l'Arche de Sittim. Il sortait avec ses hommes forts contre les enfants de Hammon.

J'étais alors dans ma dixième année. Depuis ce temps, ma pensée accompagne le Roi, nuit et jour.

DAVID. — Ton époux...

BATH-SEBAH. — Je suis femme d'Urie, Héthien.

DAVID frappe le gong. Au serviteur. Que les femmes préparent les flambeaux.

(Silence).

J'attends Abisaï, l'homme vaillant.

(Le serviteur sort).

DAVID. — Dis-moi ta pensée, Bath-Sebah.

BATH-SEBAH. — Je pense que la main de l'Éternel est sur le Roi et sur sa servante.

DAVID, soulevant une draperie. — Les femmes éclaireront ton chemin. Va. Que la paix t'accompagne à ta demeure, mon amour.

(Exit Bath-Sebah).

DAVID. — C'est là le visage du dernier bonheur. Il est étrangement ombrageux et jaloux.

(Entre Abisaï).

DAVID. — Quand rejoins-tu les armées?

ABISAÏ. — Au premier feu du jour mes hommes seront prêts.

DAVID. — Connais-tu Urie, le Héthien?

ABISAÏ. — C'est un homme intègre et vaillant.

DAVID. — Tu diras à ton frère Joab, chef des armées : le Roi a parlé.

« Mettez Urie à l'endroit où sera le plus fort de la bataille, et retirez-vous d'auprès de lui, afin qu'il soit frappé et qu'il meure ».

(Samuel, II, XI, 15).

II

Terrasse.

Un paysage d'une extrême profondeur.

DAVID. — Le printemps est revenu de ses lointains voyages;
Il nous apporte la paix du cœur.

Lève-toi, chère tête! Regarde, beau visage!

La montagne est une île au milieu des vapeurs : elle a
repris sa riante couleur.

O jeunesse! ô lianes de la maison penchée!

O saison de la guêpe prodigue!

La vierge folle de l'été

Chante dans la chaleur.

Tout est confiance, charme, repos.

Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est
beau!

Un grave et pur nuage est venu d'un royaume obscur.

Un silence d'amour est tombé sur l'or de midi.

L'ortie ensommeillée courbe sa tête mûre

Sous sa belle couronne de reine de Judée.

Entends-tu? Voici l'ondée.

Elle vient... elle est tombée!

Tout le royaume de l'amour sent la fleur d'eau.
La jeune abeille,
Fille du soleil,
Vole à la découverte dans le mystère du verger ;
J'entends bêler les troupeaux ;
L'écho répond au berger.
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !
Nous suivrons les troupeaux aux lieux abandonnés.
Là-bas, dans l'ombre du nuage, au pied de la tour,
Le romarin conseille de dormir ; et rien n'est beau
Comme l'enfant de la brebis couleur de jour.
Le tendre instant nous fait signe de la colline voilée.
Levez-vous, amour doux, appuyez-vous sur mon épaule ;
J'écarterais la chevelure du saule,
Nous regarderons dans la vallée.
La fleur se penche, l'arbre frissonne : ils sont ivres d'odeur.
Déjà, déjà le blé
Lève en silence, comme dans les songes des dormeurs.
Et la ville, elle aussi, est belle dans le bleu du temps ; les
tours
Sont comme des femmes qui, de loin,
Regardent venir leur amour.
Mon amour puissant, ma grande sœur,
Courons où nous appelle l'oiseau caché des jardins.
Viens, cruel cœur,
Viens, doux visage ;
La brise aux joues d'enfant souffle sur le nuage
De jasmin.
La colombe aux beaux pieds vient boire à la fontaine ;
Qu'elle s'apparait blanche dans l'eau nouvelle !

Que dit-elle? où est-elle?

On dirait qu'elle chante dans mon cœur nouveau.

La voici lointaine...

Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est
beau!

Viens, suis-moi! je connais les confins de la solitude,

La femme des ruines m'appelle de la fenêtre haute :

Vois comme sa chevelure de fleurs folles et de vent

S'est répandue sur le chéneau croulant.

Et j'entends le bourdon strié,

Vieux sonneur des jours innocents.

Le temps est venu pour nous, folle tête,

De nous parer des baies qui respirent dans l'ombre.

Le loriot chante dans l'allée la plus secrète.

Il nous attend dans la rosée de la solitude.

O beau visage sombre, long et doux,

Lampe de minuit de juillet

Allumée au profond du tulipier en fleur!

Je te regarde : toute mon âme est noyée

Dans les pleurs :

Viens, mon amour, viens, mon juillet,

Viens, ô ma nuit!

Ne me crains pas : mon cœur est la coupe de pluie

Offerte par l'orage à l'oiseau migrateur!

Il y a sur ta tempe une veine au cours calme,

Ensommeillée.

C'est ma couleuvre du foyer,

Nourrie de pain et de miel blanc de l'autre année.

Il y a dans tes yeux le secret de la nuit,

Le charme de l'eau. Comme dans la nuit, comme dans l'eau

Il y a là maint danger.

Dis-moi, ton cœur va-t-il lui aussi, lui aussi, changer?

Tu ris; et pour rire, ma sœur,

Tu inclines la tête, tu allonges le cou,

Cygne noir, cygne apprivoisé, cygne très beau :

Et l'épaule tombante se creuse d'un pli d'eau.

Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!

Maintenant, tu lèves la tête et de l'ombre des cils

Un rayon divisé

Me vient comme à travers la profondeur

De la feuillée :

Et c'est là un moyen de lire dans le cœur.

Que tu sois à ce point un songe que l'on touche!

— Ecoute! Echo a joint ses mains d'écorce sur sa bouche,

Il nous appelle. Et la forêt est vêtue de candeur.

Viens! je veux te montrer à mes frères, mes sœurs!

Aux grenades du Sud, aux ceps de la montagne :

« Voici ma sœur, voici ma compagne,

Voici mon amour vêtu de couleurs.

Il m'a fait entrer au royaume de l'enfance :

Ma pauvre tête était au fond du fleuve obscur de la science :

Il est venu, il m'a ouvert la porte du tombeau! »

Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau!

O sœur de ma pensée! quel est donc ce mystère?

Eclaire-moi, réveille-moi, car ce sont choses vues en
songe.

Oh, très certainement je dors.

Comme la vie est belle! plus de mensonge, plus de remords

Et des fleurs se lèvent de terre

Qui sont comme le pardon des morts.

O mois d'amour, ô voyageur, ô jour de joie!

Sois notre hôte; arrête-toi;

Tu te reposeras sous notre toit.

Tes graves projets s'assoupiront au murmure ailé de
l'allée.

Nous te nourrirons de pain, de miel et de lait.

Ne fuis pas.

Qu'as-tu à faire là-bas?

N'es-tu pas bien ici?

Nous te cacherons aux soucis.

Il y a une belle chambre secrète

Dans notre maison de repos;

Là, les ombres vertes entrent par la fenêtre ouverte

Sur un jardin de charme, de solitude et d'eau.

Il écoute... il s'arrête...

Que le monde est beau, bien aimée, que le monde est beau!

(Silence.)

Tu ne réponds pas, Bethsabée, tu baisses tristement la tête. Le temps du veuvage est passé; n'es-tu pas auprès de moi, Reine? L'Éternel n'a-t-il pas béni notre union? Un fils nous est né. Pourquoi donc, belle tête, un si triste visage?

BATH-SEBAH. — Je sais, David, que la main du Saint d'Israël était sur le Roi et sur sa servante; et je sais que le Héthien est mort de la mort des vaillants, devant Rabba, dans la joyeuse mêlée. Et j'aime d'amour grand et doux.

Cependant la tristesse s'est penchée sur le cœur de la femme. Je l'interroge en vain, elle se tait et hoche la tête.

Je ne sais pas ce qu'elle a, elle ne sait peut-être pas ce qui m'arrive.

DAVID. — Regarde, amour, ce nuage pensif qui passe : il ne sait d'où il vient, il ne sait où il va. Sa course sur l'azur nouveau ne laisse point de trace : mais le visage de la terre s'est attristé, le cœur des jardins roucoule plus bas, et l'arbre est comme la pensée du soir.

Souffle, vent ! Souffle, vent de printemps ! Comme il est loin, comme il est loin ! Qui se souvient encore du trouble-fête noir ? Voilà ce que tu es, ô tristesse des femmes : tu viens, tu passes, qui se souvient ?

BATH-SEBAH. — Non, David, la mélancolie est dans mon cœur comme une femme malade que le visage de l'enfant ne fait plus sourire et qui ne prête plus l'oreille au gazouillis matinal des petites servantes.

Et la voix aigre-douce des vieilles femmes qui voient tout ne lui fait plus lever la tête. J'ai peur de ce qui n'est plus, j'ai peur de ce qui vient.

DAVID. — N'as-tu pas dit toi-même que la main de l'Eternel était sur nous ?

BATH-SEBAH. — Le Saint d'Israël m'a poussée sur ton chemin, David, et il m'a dit : Tiens-toi là. Et tu es venu, et Urie est mort, et mon cœur s'est refermé sur lui comme l'eau où court un dernier cercle et qui se referme sur le noyé. Et un enfant, parfait de visage et de corps, nous est né.

DAVID. — Et ce fils régnera sur les douze tribus. Tu sais, ô Bath-Sebah, que j'ai voulu, jadis, bâtir un temple au Père des cieux, des terres et des eaux. Mais le Très-Haut, l'Unique, a refusé le don du cœur

Disant : je t'ai tiré du néant, berger de montagne, et j'ai voyagé avec l'Arche de pauvreté et d'amour, et comme toi et les tiens j'ai dormi dans le désert, et je fus l'ami du vent, et de la lassitude, et des pierres. Restons comme nous sommes.

Mais je te donnerai un fils qui sera plus beau, et plus grand, et plus sage que toi, roi des brebis. Je te donnerai un fils, et je lui serai Père, et il me sera Fils.

Et ce Fils, et ce Fils-là ! me bâtira un Temple plus grand que Chanaan, plus vaste que la terre d'amour. Il l'édifiera sur une seule pierre, et le ciment sera fort, te dis-je,

Comme l'amour et comme la mort, et comme la désolation des mères ! Et dans la muraille il y aura onze échappées de vue sur l'immense ; et la douzième sera comblée de ténèbres, murée sur le mensonge, les ossements et la pourriture.

Et le sacrifice sera suspendu : mais le cœur de l'amour brûlera éternellement, et sa douleur sera une grande lumière sur le monde.

Et l'emblème sera celui des trois réalités : le pied touchera le cœur de la terre, les deux bras étendus embrasseront l'éternité, et la tête sera le centre même du tout, dans le sein de l'Amour unique et conscient, au-dessus des mirages.

Les générations seront quatorze et quatorze, les âges seront deux et les jours de l'accomplissement, trois. O Bethsabée, ô Bethsabée !

Je le vois : l'arbre a été frappé, l'écorce est blanche d'épouvante. Je vois de beaux visages qui rient dans le soleil; la route est jonchée de rameaux. Et l'ânesse rusée y fait courir ses petits pas.

La face du monde change : la jeune lune s'est levée. Le vent s'est endormi dans son nid d'oliviers. Pourquoi dit-il que son père l'a abandonné? Pourquoi dis-tu cela, mon enfant? Hélas! ils l'ont saisi, ils l'entraînent!

(Silence).

Rien.

Une main m'a touché le front et s'est retirée, et je ne me souviens que du cri de réveil, une plainte d'enfant qui vient de naître et dont la tête est comme la pierre sans mémoire. Le beau calme! Et comme tout est purifié!

BATH-SEBAH. — O David! un temps étrange est venu pour nous! Mais je veux m'armer d'humilité confiante. Advienne le pire, je sens que la main de l'Éternel est sur notre amour.

(Elle sort, le visage dans les mains.)

DAVID. — O grande innocence attristée! que tu m'es précieuse, que ta présence est bienfaisante! Ce pas, ce pas de femme au grand cœur maternel! Comme la voile sur la mer, dans le silence de midi! Et ton ombre te suit avec amour et crainte, ô toute douceur!

Mon cœur m'est comme un fardeau à porter, mon âme m'est amère. Les morts sont plus puissants que nous.

(Entre Méphiboseth, conduit par Tsiba et un serviteur. Il s'assied, fait signe à ses compagnons de s'éloigner et considère longuement David. Silence.)

DAVID — . La saison de l'espace limpide est revenue; la terre est belle comme le visage de la Contemplation; la Vie, debout sur la colline verdoyante des morts, entonne son hymne d'héroïne à l'immortalité : car la Beauté ne peut mourir; son visage nous enseigne la confiance.

Ame des jardins! songeur au visage de miel blanc! Méphiboseth, mon frère! quel étrange souci, quel songe funeste t'a chassé des murmurants asiles, ô sage solitaire, ô chaste confident de l'arbre et du nid! Très pur, que ta présence à pareille heure, ici, étonne ton frère!

(Long silence.)

Qu'arrive-t-il? le beau visage de l'ami est comme un ciel qui pleure; le frère me regarde, et son regard fait le silence plus profond.

(Silence.)

Parle, ô fils de mon bien-aimé! mon âme tremble. Quelqu'un t'aurait-il offensé?

MÉPHIBOSETH. — Tu m'as tiré de la poussière, tu as dit à mon cœur : réjouis-toi, tu n'es plus seul sur la terre. Tu m'as fait asseoir à ta droite, tu as dit à ma bouche : mange, c'en est fait des années sans pain.

Tu m'as montré une couche de duvet d'oiseaux et de laine de brebis; tu as dit à mon corps malade : Prends ton repos; le soir est venu.

Et je suis comme un fils dans ta maison sans bruits. Le chien bâille d'un air aimant quand je passe, et il rit dans sa gorge.

Et le serviteur vient me dire ; le Roi est là et là, et il t'attend. Et je sens bien que le serviteur me parle comme à un enfant.

Parce que je suis blanc de visage, et parce que les pieds me font mal ; parce que je connais peu la vie et que le son de l'or ne me charme pas.

Et je me trouve bien, assis dans tes jardins profonds, avec l'ami Makir ; car j'aime l'attente d'on ne sait quoi entre l'ombre et l'eau.

Et les colombes de l'après-midi somnolent roucoulent doux on ne sait où ; et le beau ciel courant passe ; et l'eau le regarde fuir et lui sourit comme une femme ; dans le même rayon, elle lui sourit pour la bienvenue et l'adieu.

Et parfois, à l'heure de la relève des gardes, des enfants sautent le mur et viennent me demander du sable pour leurs forteresses, et me prient de n'en rien dire au Roi, et laissent des grains colorés ou des figues sur mon banc, pour acheter mon silence.

J'aime ma vie de dormeur heureux dans ta grande maison. Mais aujourd'hui, David, malgré la douceur du temps nouveau, mon cœur est comme cette terre humide et nue sous le poids de la pierre. C'est une histoire qui déchire le cœur. O David ! ô grand juge en Israël !

(Il se couvre le visage et pleure.)

Il y avait deux hommes à Jérusalem. L'un était riche, l'autre était pauvre. Le riche avait du gros et du menu bétail en abondance ; le pauvre n'avait qu'une brebis.

Ils étaient voisins, David ; et le pauvre, du seuil de sa maison penchée, voyait passer le riche, sans envie.

(Silence.)

La brebis du pauvre avait grandi avec les enfants du pauvre ; elle était leur sœur. C'était une belle brebis avec un ruban à son cou, non point de celles que l'on tond et que l'on mange.

On la lavait comme un enfant, et elle buvait dans l'écuelle des enfants. Elle avait un lit de paille, l'hiver, et un lit d'herbe fraîche, l'été ; et elle avait un nom, un nom de fille.

(Silence.)

Et un voyageur au visage fier s'étant arrêté chez le riche, le riche appela son serviteur et lui dit : Il nous faudra un festin à la tombée du jour, car le voyageur est un homme puissant.

Mais les temps, tu le sais, sont durs, à cause des guerres du Roi. Tu prendras donc la brebis du voisin, et nous nous réjouirons.

(Silence.)

Et la brebis du pauvre fut sacrifiée.

DAVID. — L'Éternel m'est vivant, que l'homme qui a fait cela est digne de mort !

MÉPHIBOSETH. — Tu es cet homme-là.

(Samuel, II, 12, 7.)

(Silence.)

Tu étais nu, tu n'avais qu'une peau de chèvre, rougie par les pluies, pour couvrir ta honte. Le pain que tu mangeais

était noir, et il criait sous la dent comme le sable. Et tu buvais l'eau dans la main, et le lait dans une écuelle brisée dont les deux morceaux étaient liés par un ruban d'écorce.

Et ta joie était de souffler dans le chalumeau criard, et d'apprendre des tours de larron à ton vieux chien de montagne. Et Jessé, ton père, te regardait à travers les larmes de la vieillesse, et hochait la tête, et se lamentait ;

Car les enfants étaient nombreux, et tu étais le plus jeune, et tes chansons de vaurien faisaient rire les gens. Celui-là ne sait que faire de ses mains, disait-on ; il mourra dans la peau rugueuse d'un berger.

Et tu ne comprenais pas, et tu tendais des embûches aux filles, et, le soir, on entendait ta voix derrière les rochers qui font peur. Et le voyageur demandait : Qui donc chante si bien, là-bas ?

Et l'enfant du hameau répondait dans un rire : C'est le fils de Jessé, c'est David, le bon à rien ; qui ne sera jamais homme et qui n'aura jamais ni femme, ni enfants ;

Car c'est un brigand ; il ne joue jamais avec nous, et le jour du Sabbat, au lieu de rester à la maison avec ses frères, il poursuit les ruisseaux, et se couche au bord du torrent et chante.

Et si quelqu'un l'appelle, il ramasse une pierre et jure, et crache ; car il est comme un âne qui mord, et il aime la solitude d'un amour de bête au poil mouvant.

Voilà ce que l'on disait de toi, David, et tu te souviens de la montagne, et des arbrisseaux stériles sur la montagne, et de la vieille maison amie du vent et de la nuit ; car l'homme oublie le bonheur, mais les longs jours de pauvreté sont plus fidèles.

O jure, ne m'interromps pas! ô juge en Israël, ne ferme pas la porte de ton cœur à ma voix! Certain jour, ta chanson s'éleva plus haut que de coutume dans l'air charmé.

Tu avais alors un front de jeune taureau qui cherche encore le pis, et ta bouche avait la couleur naïve des baies qui pendent en grappes, et quand tu levais les bras, tu ressemblais à l'aigle qui se laisse tomber du nid, pour apprendre à voler.

Et tes yeux étaient pleins de douceur et de ruse, comme ceux du lionceau qui se cache et s'apprête à sauter sur sa mère. Et l'Éternel jeta les yeux sur toi qui chantais, David; et voilà, l'Éternel se prit à rire, comme un homme satisfait de son ouvrage.

A cause de ta voix forte et claire, et des paroles que tu inventais; et des larmes d'amour qui étaient dans tes yeux et sur ta joue. Et il dit dans son cœur de père : Cet enfant à la voix d'homme me plaît.

Il est parfait, il y a les deux esprits en lui; et je veux que sa tendresse soit conseillère, à jamais, de sa force et de sa vaillance. Et, sous le regard pur de l'amour, tu grandis comme l'arbre qui a la meilleure place au soleil et dont la racine trouve à tâtons le fil de la source.

Et un jour, l'Éternel éleva la voix — malheur, malheur à l'homme qui entend cette voix et n'a pas le cœur pur comme la pierre du torrent, au beau visage de soleil et d'eau! —

Le Père éleva la voix, et les anciens entendirent ces paroles : Je vous le donne. Qu'il vous soit père, roi et juge; qu'il mette sa bouche sur les tables gravées, et sa main droite sur l'épaule de la veuve, et sa main gauche sur la tête de l'orphelin.

Oint de l'Éternel, qu'as-tu fait ! toi dont la joie et la tristesse font le jour et la nuit en Chanaan ! Tu as tué le pauvre par l'épée de Hammon, et la brebis au nom de fille vient manger dans ta main, juge sanglant.

DAVID. — Qui t'a dévoilé ce secret ?

(Silence.)

MÉPHIBOSETH. — L'Amour, ô David ! le sage Amour, l'Unique, l'Éternel, l'Omniprésent, le Tout Puissant !

DAVID. — De quelle bouche as-tu appris ce langage de la Vérité ?

MÉPHIBOSETH. — La Vérité ne vient point du dehors, mais du dedans ; elle est le patrimoine de l'humble adoration. O Bien-aimé ! la Connaissance n'est point autre chose que ce désir, né avec la fidélité, de voir le pauvre amour terrestre nous survivre,

Et c'est là, David, la conscience de notre éternité. Peu d'hommes la possèdent : car la plupart vivent dans l'éternel comme la bête des bois respire dans le temps, sans en avoir la notion. C'est que l'Éternité est amour, et que très peu d'entre nous, ici, connaissent l'amour.

DAVID. — O Vérité ! Que ton nom est terrible dans la bouche des enfants !

MÉPHIBOSETH. — Le cœur immense et pur de la Vie veille dans les ténèbres, et il parle au sommeil de l'homme. La vieille Nuit est comme une mère qui enseigne ! Son sévère

amour m'a parlé. « L'épée ne partira jamais de sa maison car n'a-t-il pas frappé avec l'épée ?

» Son peuple est comme la forêt profonde au triste murmure : car le vent de la fin s'est levé. O triste, triste visage noir ! L'autonne souffle entre ses dents de morte, et il pleut de la pourriture.

» Les feuilles sont dispersées, la mer et l'abîme en auront chacun sa part. Le voyageur lève la tête et le visage du silence lui fait peur. Et la bête dont le museau fouille le ventre du cadavre gémit comme l'enfant abandonné. Ce triste temps est venu pour Israël,

» Car le forfait et le châtement sont frères jumeaux ; le même instant de l'éternité les voit naître. L'étranger est venu, la muraille est tombée, les fils sont dispersés, les filles sont captives, l'idole aux dents de fer règne à Jérusalem. »

DAVID. — Je romprai le silence, j'élèverai ma voix vers l'Éternel ; le silence du remords est comme un poison à ma bouche, comme une chose immonde à ma langue, que l'on n'ose ni avaler ni cracher.

Oui, Éternel, j'ai péché contre toi. O mon cœur, ô fardeau de douleur à porter. O mon âme, ô pain amer ! J'irai vers les hommes je leur dirai : Tel est mon péché. Tuez-moi, car l'Éternel m'a mis sur vous, je vous appartiens.

Le juge s'est couvert de sang. Que le peuple se lève et juge ! O mon grand amour, qu'as-tu fait ? Es-tu vraiment amour, toi qui as fait cela ? O mon cœur, tu es mort ; tu es couché comme les morts silencieux, je suis une maison de deuil.

MÉPHIBOSETH, élevant les mains. — O Unique! ô Justicier très haut! tu m'as fait entrer dans sa maison; je me suis nourri de son pain, son vin a ranimé mon cœur. Et je t'ai supplié de m'envoyer la mort; mais toi, Éternel, tu m'as crié : Parle! vos petites pitiés d'hommes me donnent des nausées.

Et j'ai parlé, et vois! il est nu à présent et sans malice, et chétif et pur, et il pleure comme le premier et le dernier homme. Qu'il te soit désormais une forte citadelle édifiée sur le roc, une tour des colombes dans une île de délices, une blanche muraille où danse l'ombre d'un enfant.

(A David.)

Bienfaiteur, lève-toi. L'Éternel a fait passer ton péché. Tu ne mourras point. Et Bath-Sebah, ta femme, ta pensée innocente, Bath-Sebah ton amour vivra. Ainsi la race sera sauvée.

Mais tu fus mauvais fils, et le Père t'envoie une douleur de père. Baisse la tête et prie : car ta douleur de père est entrée dans la maison.

DAVID. — Quoi! l'enfant de Bath-Sebah, mon fils?...

MÉPHIBOSETH, l'interrompant. — Interroge ton cœur de père, et prie.

DAVID. — O fils du protecteur! ne te détourne point de moi! O Méphiboseth, réponds-moi! mon cœur est fort. Ne suis-je pas le chef des vaillants d'Israël? Dis-moi, l'enfant, l'enfant de Bath-Sebah, mon fils...

MÉPHIBOSETH. — Hélas!

DAVID. — O Éternel ! Quelle douleur !

MÉPHIBOSETH. — J'entends comme un bruit de lamentations.

DAVID. — O Éternel ! N'auras-tu point pitié de moi ?

MÉPHIBOSETH. — Ce sont les femmes qui pleurent.

DAVID. — O Saint d'Israël ! qu'il est amer de pécher contre toi !

MÉPHIBOSETH. — On les fait taire ; et, seul, un gémissent d'enfant m'arrive.

DAVID. — O Dieu d'Abraham ! ne mets point ta main sur l'innocence !

MÉPHIBOSETH. — Ils viennent.

DAVID. — O Père de nos pères ! de quel amour tu aimes la douleur de l'homme !

MÉPHIBOSETH, à Tsiba, qui entre, suivi de plusieurs serviteurs.
— A-t-on consulté les Sages ?

TSIBA. — La pierre ne tombe pas plus vite du ciel. Déjà le petit visage est comme le fruit mordu ; mais les yeux sourient avec amour à la mère.

MÉPHIBOSETH. — Allez. Que le silence règne dans la maison ; que l'ainée des femmes demeure auprès de la Reine ; et que les gardes éloignent le peuple : car le vain bruit des foules attire le malheur.

DAVID, le visage dans les mains. — Mon enfant Mon enfant !

III

Septième jour.

Une salle avec terrasse, à l'entrée des appartements du Roi, Sept serviteurs du Palais. Ils parlent tout bas, presque dans un chuchotement.

SAMMA. — Si vous continuez, vous en viendrez aux mains. Déjà Gareb élève la voix, comme un soldat qui ceint l'épée, et Ribaï m'a mis le poing sous les yeux, et Hira jure et crache comme un homme qui marchande un bœuf, et des poils de la barbe grise d'Hasbaï vont bientôt se coller aux mains sales d'Héleb. Si le Roi nous entend,

L'Éternel m'est vivant que nous serons chassés sur l'heure, et que la populace nous fera des adieux de bâtons et de pierres. Entrons tous, que le plus vaillant écarte la draperie, ou que le plus âgé y aille seul : une barbe blanche est chose agréable aux yeux d'un homme qui pleure.

AHASBAÏ. — Si j'y vais seul, que lui dirai-je? qu'importe à l'œil plein d'eau que le cheveu soit blanc ou noir? Moi aussi, j'avais un fils. Ils me l'ont tué devant Soko.

HÉLEB. — Que faire, alors ?

SARAR. — Que Samma, la donneur de conseils, y aille seul. Ses jeunes vantardises faisaient rire le Roi.

SAMMA. — Je ne suis qu'un enfant, et j'ai vu mourir mon père et ma mère.

GAREB. — Nous n'allons pas rester ici jusqu'à demain.

RIBAÏ. — Qui te retient ?

GAREB. — J'ai combattu à son côté devant Aphek. Est-ce à moi de croasser sur son toit ?

HIRA. — Ils sont là comme une bande venue pour déterrer un riche, et le plus brave n'ose pas soulever la pierre.

SAMMA. — Pourquoi n'y vas-tu pas ?

HIRA. — J'ai une fille malade à la maison. Et quel est celui d'entre vous qui m'oserait annoncer sa mort ?

RIBAÏ. — Les femmes sont meilleures messagères d'infortune. Nous autres, nous n'osons pas parler, à cause de nos grandes mains, et de nos barbes.

SAMMA. — La Reine respire à peine et toutes les filles s'empresent autour d'elle.

AHASBAÏ. — Je n'oserai jamais, moi qui l'ai vu. Il a les yeux d'un homme que le feu a surpris dans sa maison, la nuit. On voit bien que sa maison de souvenir lui a soufflé sa cendre au visage.

HELEB. — Je l'ai vu, moi aussi. Car c'est moi qui conduisais le fils de Jonathan, hier soir, avec Tsiba. Que c'est donc peu de chose, un Roi, quand le malheur a jeté son ombre de voyageur sur la porte!

Depuis trois jours, il ne mange plus; c'est Tsiba qui me l'a dit. Et il a le visage et les cheveux comme un pauvre, car il ne se lave plus. Et il paraît qu'il pleure tout le temps et qu'il prie comme un petit enfant qu'on a battu un jour de fête. Et on dit qu'il répète tout le temps comme ça : Mon enfant, mon enfant, et s'accuse d'avoir péché contre l'Éternel.

SARAR. — Il fait cela parce que l'enfant est malade. Alors, s'il savait?

GAREB. — Nous n'oserons jamais. Nous perdons notre temps.

AHASBAÏ. — Où est le fils de Jonathan?

HIRA. — C'est vrai. On aurait dû commencer par lui.

SAMMA. — Le fils de Jonathan et Tsiba sont entrés dans la maison de l'Éternel avec le premier son de la trompette du matin.

AHASBAÏ. — Alors, finissons-en. Que quelqu'un d'entre vous aille chercher Mahaca, l'aînée des servantes. Car la voix du malheur se fait douce et petite dans la bouche des vieilles femmes qui ont vu mourir les fils et les fils des fils.

RIBAÏ. — Ne faites pas de bruit. On dirait...

(La draperie s'entr'ouvre. Apparaît David. Silence).

DAVID. — Qu'y a-t-il?

(Silence).

DAVID. — L'enfant n'est-il pas mort?

LES SERVITEURS. — Il est mort.

(Long silence).

DAVID. — Ahasbaï, tu m'apporteras une robe de fine laine, avec une belle ceinture d'or; et un manteau de jour de fête, teint de belle couleur. Et des sandales de cuir doux, afin que mes pieds ne fassent pas de bruit dans cette maison.

Et toi, Gareb, tu iras chercher l'huile et les parfums, et tu les répandras sur mes cheveux; et puis, tu me mettras une bandelette blanche, avec une frange d'argent, et tu me laveras le visage et les mains. Car je suis fatigué de ces vêtements; ils ont l'odeur de l'insomnie, ils collent à ma peau. Allez, et ne faites pas de bruit.

Et toi, Samma, mon enfant, va me chercher de quelque chose douce à manger; et prends deux cruches, et m'apporte de l'eau de la fontaine et du vin doux; car j'ai faim et j'ai soif. Et après que j'aurai mangé et fait ma prière,

Tu me conduiras vers ma couche, et je m'étendrai, et tu veilleras auprès de moi. Car j'ai sommeil; les nuits ont été mauvaises. Et vous me laisserez dormir jusqu'à l'heure où les troupeaux vont à l'abreuvoir. Alors seulement

Vous viendrez me chercher, tous, revêtus de vos plus

beaux habits ; et nous irons à la maison de l'Eternel, et je chanterai, et vous me répondrez. Mais que d'ici là aucun bruit n'arrive à mon oreille ; car je suis moi-même comme un lieu vide où règne un beau silence que le jour n'ose pas troubler.

GAREB. — Que l'Oint de l'Eternel me pardonne. Je suis un vieux soldat. J'ai été blessé à la tête et le Roi m'a recueilli dans sa maison. Que le Roi me dise : Gareb, fais-toi arracher le cœur, afin que le mien ait moins de peine, j'irai.

L'Eternel m'est vivant ! j'irai. Je veux que mon Roi me réponde : car le cœur de son serviteur est étonné. Tu as jeûné et pleuré pour l'amour de l'enfant lorsqu'il était encore en vie. Et maintenant que le petit est mort, tu te lèves et tu nous parles comme au jour d'une grande victoire, et ton œil est sec. Eclaire-nous, car nous sommes de pauvres esprits. Nous ne comprenons pas.

DAVID. — Quand l'enfant était encore en vie, j'ai jeûné et pleuré. Maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je, mes amis ?

(Silence).

Je m'en vais vers lui, et lui ne reviendra pas vers moi.

(Samuel, II, XII, 23.)

(Les serviteurs baissent la tête. David s'éloigne.
Entre Méphiboseth, conduit par Tsiba).

MÉPHIBOSETH, aux serviteurs. -- Vous avez parlé ?

AHASBAÏ. — Il nous a entendus, et s'est redressé, et sa voix était claire. Puis, nous ayant donné des ordres pour ce jour, il s'est retiré, la tête haute, les mains jointes sous le cœur.

MÉPHIBOSETH, à Tsiba. — Nous l'attendrons ici.

(Les serviteurs s'éloignent. Silence).

MÉPHIBOSETH. — Ce vent du sud, Tsiba, qui s'est levé avec le berger et qui n'a cessé de chasser vers les fontaines amères ses troupeaux indolents de nuages, ce vent du Sud, quel beau visage il a ! N'a-t-il pas voulu m'arracher mon manteau de sabbat ? J'ai levé mon bâton, il a fui en riant.

Il vient du grand désert, Tsiba, et je pense qu'il a vu Lodébar et la maison du vieux Makir, car mon cœur est ému comme si quelque voix pleurante l'appelait, l'appelait de très loin. N'est-ce pas la saison du jasmin ? Les fleurs de là-bas sont plus chétives, et elles sont vêtues d'humbles couleurs ; mais l'odeur du cœur est profonde.

TSIBA. — Ce pays où nous sommes est si beau pourtant ! tout rit à l'âme charmée.

MÉPHIBOSETH. — Oui, cette terre est un visage de bien-aimée : tout est beauté, ici, tranquillité, douceur. Interroge le cœur de l'homme. Il te dira : Je suis le fils de la Douleur.

L'air est comme un enfant qui vous baise les mains ; la palme fait des signes amis dans le lointain. Interroge l'esprit de l'homme. Il te dira : Je suis le père du souci. O Tsiba, je voudrais mourir loin d'ici, loin d'ici !

(Silence.)

Maintenant, je peux dire que j'ai vécu parmi les hommes. Je sais comment ils aiment, je sais comment ils pleurent. Mais rien ne vaut la Solitude.

N'est-ce pas étrange ? Mon cœur est plus près de la pierre du chemin que du cœur de mon frère. Rien ne me vaut la Solitude.

J'aime la salutation matinale de l'homme, et la chanson du soir de la fileuse et le rire de l'enfant à toute heure du soleil. Mais rien ne vaut le silence de la Solitude.

TSIBA. — Quand Makir, le berger aveugle, est venu ici, l'an dernier, le roi m'a fait présent de sa maison, là-bas, à Lodébar. Elle était comme une vieille femme qui cherche un tombeau : nous lui avons donné une paire de béquilles, et elle s'est redressée fièrement.

Mais toute chose est à sa place ; et même la bouilloire bosselée est encore debout sur le charbon éteint. O Maître ! j'attendais un signe de toi. Tu sais que ma jeunesse fut servante dans la maison de Saül, et que longtemps mon ombre et celle de Jonathan, ton père, n'étaient qu'une seule ombre sur le chemin du combat.

O Méphiboseth ! regarde-moi ! que penses-tu de mon visage ? Est-ce là le visage d'un homme qui se souvient de l'amour ? Voici mes mains : est-il encore un labeur, dans la maison de l'homme, ou un salaire, pour de telles mains ? O Méphiboseth ! ô mon maître ! la vieillesse est venue.

MÉPHIBOSETH. — Quand partons-nous ?

TSIBA. — Demain.

(Entre *David*. Il est vêtu d'un manteau somptueux. Son visage est pâle, mais calme. Son pas est solennel.

Les sept serviteurs le suivent en silence.

(Puis, les sept serviteurs dressent la table.)

MÉPHIBOSETH. — C'est le jour du Repos. Le fils a élevé la voix, le Père l'a entendu. C'est la Salutation du matin. Et maintenant, il est midi. L'heure du repas est venue : car l'homme ne se nourrit pas seulement de l'amour de son cœur.

Il lui faut aussi, pour vivre, le grand don de tendresse de la terre. Le grain est tombé dans le sillon avec la sueur de l'homme. Le blé s'est levé. N'as tu pas faim, Tsiba ?

TSIBA. — J'ai faim.

Entre Bath-Sebah, très grande, très pâle, très fière, en manteau d'apparat.)

DAVID. — Voici la Reine. Maintenant nous pouvons nous mettre à table.

MÉPHIBOSETH : — Tsiba et moi, nous partons demain, bienfaiteur. Car nous avons une belle maison de souvenir à Lodébar, et que ferions-nous parmi les hommes ? Mais nous reviendrons l'an prochain, avec le premier souffle doux de la Consolation.

Car ce sera un temps de bonheur pour le Roi et la Reine, et nous voulons voir le petit visage du donateur dont le don sera accepté. Cependant le nouveau venu ne me fera pas oublier ce jour. Je me souviens.

DAVID. — La mémoire des beaux visages revient avec les beaux jours. Moi aussi, je me souviens. C'était un bel enfant.

(Silence.)

Et j'ai pensé d'abord qu'il était le Sauvé des Eaux; mais il m'a répondu : je suis ton fils, David. Et le lieu était un lieu de silence, et de pierres étranges, et d'oliviers. Et il y avait là des hommes qui dormaient. Et comme il disait : Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? je vis venir à nous des formes qui portaient des épées et des lanternes. Et ici, je ne me souviens plus.

BATH-SEBAH. — Que l'heure est étrange ! Comme tout est pur !

MÉPHIBOSETH, montrant la table. — Voici le pain, voici le vin.

ÉPILOGUE

Le lieu est celui de la Présence.

CHŒUR DU TROISIÈME TERNAIRE

(Dans les profondeurs).

Esprit,
Esprit de vérité,
Soleil d'amour,
Source de la beauté,
Quel triste jour
Visite ce séjour
De la tendresse et de l'humilité!

CHŒUR DU DEUXIÈME TERNAIRE

(Dans la région moyenne).

Fils!
Fils vêtu de clarté,
Premier-né de l'Amour,
Lys de virginité,
Lumière de l'aveugle,
Oreille du sourd,

Trésor du déshérité,
Quel sombre jour
Nous voile ta beauté
O époux de la Charité!

CHŒUR DU PREMIER TERNAIRE

(Dans les dernières hauteurs accessibles).

Père !
Père terrible et sage,
Père adorable et fort,
Père dont le visage
Se cache, par pitié,
Aux vivants et aux morts,
Père dont la Beauté,
La Vertu, la Vérité
Sont insupportables !
Soyez-nous pitoyable !
Père que nous ne voyons pas
Mais qui vivez en nous,
Ne nous abandonnez pas !
Rassurez-nous !
Nous vous implorons à genoux !
Répondez, répondez !

(Immense silence).

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES.

La crainte est entrée dans mon cœur.
Comme ce chant
Monte sacrilègement
Vers les terribles hauteurs !
Qu'as-tu fait ? Malheur à toi !

LA VOIX

Qui donc ose répandre, ici, des pleurs?
Et quelle est cette rumeur
Qui s'élève jusqu'à moi?

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES

Terreur! terreur!
Pitié! pitié!
Éloigne-toi!
O joie, ô joie!
Parle! ne t'éloigne pas!

LA VOIX

Si vous, vous! vous usez de pleurs, que restera-t-il à vos
pauvres frères, les Hommes?

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES

Nous sommes fous
D'amour!
O Amour!
Pardonne-nous!

LA VOIX

Bienheureux, innocents, chastes Esprits
Follement, éternellement épris,
Pourquoi m'avez-vous appelé?

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES

Israël a péché. Jérusalem n'est plus.
O douleur! O douleur!

LA VOIX

Je l'ai voulu.

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES

Le sang de l'innocent est sur David, l'élu ;
L'adultère est dans le Palais.
Tout est souillé, tout est perdu !

LA VOIX

Il le fallait.

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES

Deux innocents sont morts : le Héthien et l'enfant.
Nos cœurs sont déchirés. Sur ce monde si beau
Le crime et le malheur régneront donc toujours ?

LA VOIX

Longtemps. Il le faut.

CHŒUR DES TROIS TERNAIRES

La stupide Laideur bravera ta beauté ?
Les fils du criminel...

LA VOIX

Régneront après lui. Telle est ma volonté.

NIHUMIM

241 241 241 241

NIHUMIM

Quarante ans.

Je comais peu ma vie. Je ne l'ai jamais vue
S'éclairer dans les yeux d'un enfant né de moi.
Pourtant j'ai pénétré le secret de mon corps. O mon corps !
Toute la joie, toute l'angoisse des bêtes de la solitude
Est en toi, esprit de la terre, ô frère du rocher et de l'ortie.
Comme les blés et les nuages dans le vent,
Comme la pluie et les abeilles dans la lumière
Quarante ans, quarante ans, mon corps, tu as nourri
De ton être secret le feu divin du Mouvement :
Tu ne passeras pas avant le mouvement de l'univers.
Que le son de ton nom inutile et obscur
Se perde avec le cri du dormeur dans la nuit ;
Rien ne saurait te séparer de ta mère la terre,
De ton ami le vent, de ton épouse la lumière.
Mon corps ! tant que deux cœurs séparés, égarés,
Se chercheront dans les vapeurs des cascades du matin,
Tant qu'un douzième appel de midi vibrera pour réjouir
La bête qui a soif et l'homme qui a faim ; tant que le lo-
[riot,

L'hôte des sources cachées, renversera sa pauvre tête
Pour chanter les louanges du Père des forêts; tant qu'une
[touffe
De myrtil noir élèvera ses baies pour leur faire res-
[pirer
L'air de ce monde, quand l'eau de soleil est tombée,
O errante poussière, ô mon corps, tu vivras pour aimer et
[souffrir.

Quarante ans.

Pour apprendre à aimer la noblesse de l'Action. O action !

Quarante ans, quarante ans la vanité des solitaires

M'a tourmenté. Je demandais sa mort dans mes prières.

Elle a quitté mon cœur. O triomphe! — ô tristesse...

Elle a emmené ma jeunesse,

Ma cruelle jeunesse, la seule femme aimée.

Mais qu'importe! déjà, mes mains, déjà la pierre vous attire.

Mains aux veines gonflées, la fureur de bâtir

Vous saisit, vous possède déjà!

Quand le midi des forts sonnera sur la mer

Nous irons saluer les constructeurs de môles.

Debout dans le soleil, en face de la mer

Ils mangent lentement leur pauvre et noble pain

Et leur sage regard va plus loin que le mien.

Honneur à toi, honneur à toi qui es né dans les pleurs

Comme l'Amen, et qui mourras dans l'abandon au pied du
[temple de l'amour

Ou du palais d'orgueil, ouvrages de tes mains!

Bientôt, demain, mon frère, je pourrai te parler

Face à face, sans rougir, comme parlent les hommes, car
Moi aussi, moi aussi je ferai la maison
Large, puissante et calme comme une femme assise
Dans un cercle d'enfants sous le pommier en fleur.
J'ouvrirai les fenêtres de la joyeuse église
Toutes grandes aux anges du soleil et du vent.
J'y bénirai le pain de l'Affirmation,
De ce Oui éternel qui est une saveur
De feu, de blé et d'eau à la bouche des purs ;
Et quand la laideur dira : non !
Et quand la femme et la mort crieront : non
Frère, nous saluerons l'espace ivre de vie
Et le mot appris des Héros,
Le Oui universel montera à nos lèvres.

Quarante ans.

Pour apprendre à parler sans mépris de la femme. O Amour !
Quarante ans je vous ai cherché parmi les femmes
Mais ce n'est point parmi les femmes que je vous ai trouvé.
O Femme ! la pitié des pierres me saisit !
Mère ! Mère tu ne sais plus, tu ne sais pas encore qui tu es.
Toi, blanche renversée dans les fleurs ! si longtemps
Tu as dormi au plus obscur, au plus muet du beau jardin
[abandonné !
Et te voici debout dans ce temps de laideur rieuse, —
Au milieu de ces fils qui ont perdu leur dieu et n'ont pas
[trouvé la nature.
O Mère ! Mère ! et cette belle épaule tombante de porteuse
[d'eau fraîche,

Et cet air rentré de servante réveillée avant l'heure.
Quelle sagesse et quelle connaissance, ô femme, dans la
[paume de tes mains !
Que je ne les puisse contempler sans qu'une colombe s'en
[échappe !

Et ta sainte blancheur apprivoise le cygne !

Lorsque l'époux mourra, tu suivras, tu mourras :
Non pas de la tristesse de la chair, mais de la joie
Profonde de l'esprit !

Pour te parler et être compris, ô Mère, il faut redevenir
[enfant.

Car que peux-tu comprendre à ce monde du Mouvement,
O belle, grave et pure colonne du foyer !

Mère ! les sources voilées du Mouvement sont en un lieu
[obscur et défendu

Dont le nom est Vallée de la Séparation. Là

Les mondes et les cœurs soupirent l'un vers l'autre en
[vain.

Et tout ce que l'on touche est la distance et la durée
De la Séparation.

Qui cherche mal ne trouve rien nulle part ,

Qui cherche bien ne trouve rien ici ;

Qui trouve ici se heurte ailleurs aux portes closes.

Car il est un pays où l'être unique est seul

En face de soi-même.

Là il s'aime

Et s'épouse

Et se crée.

Là, il se glorifie.

Et le lieu est nommé par ceux qui te ressemblent, Lieu

De la Conjonction,
De la Féminité Eternelle et de la
Vie.

Quarante ans.

Pour apprendre à chercher la Cité. O Jérusalem!
Tu n'es pas un désert de pierres liées de chaux, de sable
[et d'eau

Comme les villes des hommes,
Mais, au sein du Réel, dans le silence de la tête
Le planement muet de l'or intérieur.
Ma vie! ma vie! je sais que les six jours du monde
Sont là pour révéler ce que l'on doit connaître
Du septième, ennemi de tout étonnement.
Car dans la déchirure du nuage gardien
Arrêté sur Pathmos (le lieu universel
Contemplé par les yeux renversés de l'Amour)
J'ai vu dernièrement l'ellipse du sabbat
Prendre feu et dorer ma naissance sans cri.
O mon frère, ô mon corps! ne crains pas. Je connais le
[chemin.

Entrons dans les profondes vapeurs de la Montagne
Qui prend son essor et s'élève
Avec le confiant qui la gravit,
Jusqu'à la nuée longue, jusqu'à la couleur-mère,
La blancheur bleue, l'annonciation de l'or.
L'aube paraît derrière nous!
Au-dessus de mon front se lève
Et fuit vers les contrées qui sont derrière nous

Le Soleil.

Le couchant est loin devant nous!

Maintenant, le profond, terrible et beau murmure

Des sages abeilles du pays

T'enseigne la langue oubliée (aux lourdes et tremblantes
[syllabes de miel sombre])

Des livres noyés de Yasher.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.	5
Le Consolateur.	7
I. — FEMMES ET FANTOMES LES SEPT SOLITUDES.	11
Le Poème des Demains	13
A l'Océan	16
Hymne.	20
Chant à Céliane.	22
Chant de la lointaine	27
Voyage	32
Retour.	34
A une victime.	36
A Ænobarbus.	38
Adieu dans le soir	43
II. — FEMMES ET FANTOMES LES SEPT SOLITUDES.	45
Aliénor	47
Lalie	53
Berceuse.	55
Solitude	57
Le pont sur le Rhin.	58
Danses.	60
Et surtout que Demain	62

J'ai trouvé.	64
Une rose.	66
L'Irréelle	68
Fantôme.	69
Chanson.	70
Chanson d'Automne.	72
Brumes	74
Brumes	76
Réveil.	78
Moment	80
Il nous faut	81
Danse de singe.	82
Matines	84
L'Étrangère	87
Le vieux jour	91
La dernière berceuse	93
Lofoten	95
Vieilles gravures	96
Instruments d'Orient	98
La belle chanson	102
La danse de la vie	104
Lassitude.	107
La Reine Karomama.	109
III. — LA MATIÈRE	113
Le soleil.	115
Le silence	118
Le vent	120
Le lac	122
La terre	125
La lune à la terre.	127
Le rocher	129
La mer	132
La nuit	134
Les falaises	139
La Muse.	141

IV. — SYMPHONIES	145
Symphonie de Septembre	147
Symphonie inachevée	153
Symphonie de Novembre.	159
Insomnie.	162
Le Chant de la Montagne	165
V. — POÈMES DRAMATIQUES	167

Miguel Manara.

Personnages	171
-----------------------	-----

Méphiboseth.

Méphiboseth	241
Épilogue.	286

Nihumim.

Nihumim.	293
------------------	-----



COULOMMIERS
Imprimerie DESSAINT et C^o.

ake. 516/51k

I
1860